

Berlinale
75 internationale
Filmfestspiele
Berlin
Perspectives
**MENTION SPÉCIALE
DU JURY**

REIMS
POLAR

PRIX SANG NEUF

**PRIX SANG NEUF
JURY JEUNES
RÉGION GRAND ES**

MYRIEM AKHEDDIOU LAURENT CAPELLUTO NATALI BROODS

UN FILM DE
CHARLOTTE DEVILLERS ET ARNAUD DUFEYS

ULYSSE GOFFIN ADELE PINCKAERS MARION DE NANTEUIL ALISA LAUB MOUNIR BENNAOUM

[illegible]

Au cinéma, un regard plus juste sur l'inceste

Le sujet est désormais abordé frontalement, malgré les embûches rencontrées par les auteurs et réalisateurs

ANALYSE

Evoker l'inceste, c'est toujours en revenir à la sidération des chiffres. Lutter contre le déni, ces couches de silence soigneusement emboîtées. Dans son rapport public de 2023, la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants dénombre 160 000 enfants victimes de viols pédocriminels chaque année, et 5,4 millions de femmes et d'hommes adultes qui en ont été victimes dans leur enfance.

Charlotte Devillers et Arnaud Dufey, réalisateurs du film *On vous croit*, autour du combat d'une mère pour la garde complète de ses enfants après que son fils a dénoncé des faits d'inceste, se sont heurtés à ce mur : « On a beaucoup insisté sur l'ampleur des chiffres pour les financements et souvent on se rendait compte qu'il fallait vraiment y revenir plusieurs fois pour que les gens se disent "Ah oui quand même". »

Le long-métrage, qui met le doigt sur une faille du système judiciaire, s'inscrit dans un corpus grandissant de films, essentiellement francophones, qui se saisissent de la question de l'inceste. *Dalva* (2023), d'Emmanuelle Nicot, suit une adolescente qui s'émancipe de l'emprise de son père ; *Une famille* (2024), de Christine Angot, examine l'impact de ce vécu sur ses relations familiales ; *Un silence* (2024), de Joachim Lafosse, creuse le déni d'une mère ; *Cassandra* (2025), d'Hélène Merlin, inspiré de son histoire, dépeint le crime incestueux au sein d'une famille où un frère viole sa sœur.

« Dans un corps de victime »

Cette vague suit une effervescence de mots qui a mis du temps à atteindre le grand écran, à l'exception des *Chatouilles* (2018), d'Andréa Bescond et d'Eric Métayer, qui, dans le sillage de #MeToo, a ouvert la voie. Le podcast « Ou peut-être une nuit » (2020), de Charlotte Pudlowski pour Louie Media, les romans *La Familia grande* (Seuil, 2021), de Camille Kouchner, et *Triste tigre* (P.O.L, 2023), de Neige Sinno, ont familiarisé une partie du public avec la réalité de l'inceste et aidé à ne plus en faire ce sujet honteux. « La littérature et le podcast ont permis d'allumer une mèche qu'il n'aurait pas été possible d'allumer ailleurs, analyse Charlotte Pudlowski. Il n'y avait pas besoin d'aller récupérer des fonds auprès d'institutions prises dans des enjeux de pouvoir. »

Hélène Merlin a cherché des financements pour *Cassandra* dès

2019, mais « les gens ne comprenaient pas le projet ». « En 2023, quand on est allé chez France 2, j'ai senti que l'écoute avait changé. La singularité du ton et mon propos étaient mieux acceptés », note la réalisatrice qui n'a pas obtenu l'aide du Centre national du cinéma et de l'image animée ni de Canal+ et s'est fait refuser son film par le festival Premiers Plans d'Angers sous prétexte qu'il n'était « pas crédible ».

Pour *Dalva*, à l'inverse, Emmanuelle Nicot a obtenu plus d'argent qu'escompté. Selon Alice Girard, qui a produit *Une famille*, de Christine Angot, « il y a aujourd'hui un espace pour que ces histoires soient entendues au sens que le marché les accueille et les finance. Et je pense qu'il y a des films qui ne pourraient plus se faire. »

Car comme le rappelle la critique et réalisatrice Iris Brey, dans l'ouvrage collectif qu'elle dirige avec Juliet Drouot, *La Culture de l'inceste* (Seuil, 2022), le cinéma a beaucoup participé à banaliser ce

crime « sous la forme d'une relation de domination érotisée ». Au Monde, elle cite l'impact désastreux du *Lolita* (1962) de Stanley Kubrick, qui a inversé le propos du roman de Vladimir Nabokov. « Avec la sucette et les lunettes de soleil, Kubrick codifie tout un imaginaire érotique de la jeune fille responsable d'une pulsion d'un homme plus âgé. »

Hélène Merlin reconnaît avoir écrit *Cassandra* en réaction à plusieurs films qui romantisaient l'inceste entre frère et sœur, comme *Marguerite et Julien*

(2015), de Valérie Donzelli. « Ces récits me mettaient en colère, confie la cinéaste. Je ne voyais pas dans les films, ni dans les livres d'ailleurs, des histoires qui racontaient les choses telles que je les avais vécues. »

Alors de nouvelles représentations émergent pour remettre le monde à l'endroit. Centrés bien souvent sur le point de vue des victimes et portés par des artistes qui ont subi l'inceste ou d'autres qui se sont documentés sur le sujet – Charlotte Devillers est une professionnelle de santé engagée auprès de victimes de violences sexuelles, Emmanuelle Nicot s'est immergée dans un foyer d'accueil d'urgence pour adolescents. Avec, dans le meilleur des cas, l'ambition d'inventer aussi des formes nouvelles.

Iris Brey voit dans *The Chronology of Water* (2025), de Kristen Stewart, portrait complexe d'une femme à la narration non linéaire, « le plus grand film sur l'inceste qui a été fait » : « Il ne se concentre pas

sur le moment de l'acte, mais sur ses conséquences sur une trentaine d'années. S'il n'est pas représenté, l'inceste va être omniprésent par un travail sur le son. La forme filmique raconte comment la mémoire traumatique fonctionne, parcellaire, fragmentée. C'est comme si tout à coup on était obligé d'être dans un corps de victime. »

Hélène Merlin, avec *Cassandra*, a aussi cherché à rendre compte de ressentis et de mécanismes, jusque dans sa manière de représenter, fait rare au cinéma, l'acte lui-même, aidée de la coordinatrice d'intimité Claire Chauchat. « *Larsen, acouphènes, distorsions spatiotemporelles...* le voulais que le spectateur puisse se rapprocher au plus près des sensations du personnage, explique la réalisatrice. Je voulais montrer combien ce n'est pas brutal, comment l'inceste peut arriver de façon imprévisible. »

« Une force politique »

Pour Charlotte Pudlowski, « la difficulté, c'est de tenir ensemble l'idée de gravité et l'idée de fréquence. Comment un truc qui se passe tout le temps peut-il être très grave ? *Cassandra* montre à la fois la banalité du climat incestueux et la ruine absolue qu'est cette violence-là. »

Reste à toucher le grand public. Tous ont conscience de l'aspect repoussant que peut avoir le sujet chez les diffuseurs et les spectateurs, malgré des approches volontairement positives : « Pour *Dalva*, on a décidé de faire une promo dans laquelle on n'allait pas parler d'inceste, mais de résilience, indique Emmanuelle Nicot. J'ai été coachée pour mettre l'accent sur la lumière qu'il y avait dans le film. » Sa productrice Julie Esparbes garde un souvenir amer de la difficulté à intégrer certains programmes de diffusion scolaire, malgré l'accueil enthousiaste des adolescents. « J'avais l'impression que nos interlocuteurs avaient un peu peur que ça fasse ressortir des histoires qu'ils ne sauraient pas bien gérer. »

Iris Brey déplore le manque d'avancées au cœur des œuvres

« Pour "Dalva", on a décidé de faire une promo dans laquelle on n'allait pas parler d'inceste, mais de résilience »

EMMANUELLE NICOT
réalisatrice

les plus populaires, citant pour exemple une scène d'inceste érotisée et banalisée entre deux frères dans la dernière saison de la série *The White Lotus*. Sans compter l'impact de la pornographie. « Les vidéos titrées "stepmom" et "stepmom" sont les plus regardées. L'inceste structure l'imaginaire érotique. » Elle salue toutefois l'initiative d'Emmanuelle Béart qui a choisi de diffuser sur M6 *Un silence si bruyant* (2023), qu'elle coréalise et dans lequel elle fait témoigner d'autres personnes qui, comme elle, ont été abusées. Le film a été vu par plus de 1 million de téléspectateurs, là où *Dalva*, *Cassandra* ou *Une famille* ont fait entre 50 000 et 80 000 entrées en salle. « La force de ce documentaire, c'est de comprendre comment le partage d'expériences peut devenir une force politique. »

Hélène Merlin, Charlotte Devillers et Arnaud Dufey s'appuient sur le relais d'associations et de féministes pour faire circuler leurs films. Charlotte Pudlowski trouve, elle, une forme d'optimisme dans la manière dont chacune des personnes qui s'empare du sujet se raccroche aux œuvres qui la précèdent. « Il y a comme une scission qui est en train de se mettre en place, juge-t-elle, entre des gens qui veulent apprendre à regarder toutes les violences qui traversent la société et d'autres qui ne veulent pas voir. La question, c'est de savoir si on accepte d'être pénétrés par la réalité du monde. » Pour ensuite, peut-être, commencer à la changer. ■

BORIS BASTIDE



Laurent Capelluto, Natali Broods et Myriem Akheddiou dans « On vous croit », de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey. JOURJÉTÉ

Cette vague suit une effervescence de mots qui a mis du temps à atteindre le grand écran

Le combat d'une mère pour protéger ses enfants

ON VOUS CROIT

■■■■■

« Qui voudrait maintenir un lien avec son violeur ? Personne. Alors pourquoi les enfants, on les oblige à le faire ? », interpelle Alice (Myriem Akheddiou), lors de son audition au tribunal de la jeunesse belge. Un cri du cœur qui s'adresse autant à la juge qu'au spectateur, c'est-à-dire à la société entière. *On vous croit*, premier long-métrage signé Charlotte Devillers et Arnaud Dufey, plonge au cœur de la réalité douloureuse des mères protectrices, ces femmes qui se battent pour protéger leurs enfants de pères soupçonnés d'être incestueux.

En ne respectant pas les droits de leurs ex-compagnons le temps de longues procédures pénales pour tenter d'établir les faits dénoncés, elles s'exposent à des représailles judiciaires, et au risque de perdre la garde de leur enfant. Un principe de précaution doit-il prendre le pas sur la présomption d'innocence ?

Ce film belge tourne tout entier autour d'une audience visant à statuer sur le sort

de Lila (Adèle Pinckaers) et de son frère, Étienne (Ulysse Goffin). Ceux-ci ne souhaitent plus avoir aucun lien avec leur père (Laurent Capelluto). Le jeune garçon accuse ce dernier de l'avoir violé, des faits que l'intéressé nie. Selon lui, c'est Alice qui fait tout pour le couper de ses enfants, jalouse qu'il ait refait sa vie. Les deux tiers du film, où les deux parents, leur avocat et celui des enfants font face à la juge, ont été tournés en une prise continue à l'aide de trois caméras, pour accentuer l'effet réaliste. Chacun prend la parole à tour de rôle pour défendre sa version des faits ou l'intérêt des personnes qu'il représente.

Codes du film à suspense

Construit avec intelligence, *On vous croit* joue avec les codes du film à suspense, distillant les éléments-clés qui permettent de comprendre les tenants et aboutissants de l'affaire. La croyance du spectateur fluctue au gré des prises de parole, d'autant plus que Charlotte Devillers et Arnaud Dufey ont écrit leurs personnages pour coller à certains stéréotypes – lui est posé, stoïque,

« bon père de famille » ; elle, plus dans l'émotion et erratique – que le récit s'évertue ensuite à questionner. Tout comme cette vision patriarcale, défendue par l'avocat des enfants, selon laquelle ceux-ci ont besoin de leurs deux parents, face à une juge aux abords plus progressistes.

La mise en scène joue avec l'espace. Elle isole les personnages ou, au contraire, les joint dans le cadre, notamment Alice et le père, distribuant la parole et l'écoute au gré des attaques, recadrages, confessions. La réussite du film doit beaucoup à la performance de Myriem Akheddiou, à qui colle le récit, tout en fragilité, mère épuisée par les combats menés, qui laisse tout transparaître de la violence de son quotidien. Et puis, en ouverture et en clôture, il y a les enfants, objets de discussion rendus brièvement à leur statut de sujets. Le titre du film leur est explicitement adressé. ■

BO. B.

Film belge de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey. Avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods (1 h 18).

«On vous croit», le récif des victimes de violences

Parcours d'une mère qui défend ses enfants de leur père abusif au tribunal, le film place le spectateur en position de scrutateur privilégié, jusqu'à l'indélicatesse.

Institution d'un côté, cinéma de l'autre : *On vous croit*, premier long métrage de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey, une ancienne professionnelle de la santé et un jeune cinéaste, se place à l'intersection de deux dispositifs. D'abord, celui, un peu absurde, d'une justice belge qui, pour régler un conflit de garde d'enfants, réunit côte à côte Alice, mère dévouée d'une adolescente et d'un garçon de 10 ans, et leur père, accusé d'avoir abusé sexuellement de son fils.

Frontalité. Ensuite, celui orchestré par la mise en scène, qui prend forme durant le passage des parents et de leurs avocats devant une juge : la scène, vécue en temps réel pendant près d'une heure, est tournée à la manière d'une pièce de théâtre, les acteurs jouant in extenso sous le

regard de plusieurs caméras. Dans ce bloc central, c'est moins la circulation de la parole qui intéresse Devillers et Dufey que ses échos sur le visage d'Alice, dont on ne se détournera presque jamais. Que son ex-mari se repeigne en père modèle ou que l'avocate adverse mette en cause sa santé mentale, elle demeure le centre de gravité qui aime les plans. Lorsqu'au terme de l'audition, Alice relate sa version des faits, la frontalité du film revêt un sens évident : nous mettre, spectateurs, sans ménagement en face d'un témoignage cru (il y est question de viol, de séquelles physiques et psychologiques) ; forcer notre écoute attentive là où les institutions, comme on le sait dans les cas de violences sexuelles et intrafamiliales, manquent régulièrement à ce devoir. Soit une manière, un peu brutale, de répondre à une question de cinéma aujourd'hui de premier ordre : que faire de la parole des victimes – ou ici, de celle de leurs proches ?

L'écouter attentivement, donc. Mais depuis quelle place ? Bien qu'Alice occupe l'écran, la caméra se trouve moins avec elle que face à elle, et ce sont plutôt les souliers de la juge

qu'*On vous croit* nous invite à chausser. Au sortir du film, cette position de scrutateurs privilégiés, aux premières loges des pleurs et des soubresauts d'Alice, apparaît assez inconfortable.

Mise à nu. Les dispositifs se rejoignent : à vouloir offrir le cadre à son héroïne, le film, malgré lui, reporte vers elle une certaine violence, celle de la mise à nu induite par le système judiciaire. Dans cette boîte à paroles bien verrouillée, sans nulle

part où échapper aux regards, la mère fébrile doit continuellement prendre sur elle, supporter autant la violence des paroles proférées que le poids d'une mise en scène insatiable, traquant le moindre débordement. On serait alors tentés de trouver dans *On vous croit* une forme d'indélicatesse ; voire, au vu de l'introduction et de la conclusion du film (des scènes de crises de nerfs sur le chemin et en repartant du tribunal, attrapées par le cahot d'une caméra portée) un soupçon de sensationnalisme.

CLÉMENT COLLIAUX

ON VOUS CROIT de CHARLOTTE DEVILLERS et ARNAUD DUFEYS avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Brood... 1h18.



Myriem Akheddiou en mère courage. PHOTO JOUR2FETE

« On vous croit » : l'art de trouver la bonne parole

Florence Vierron

Face à une juge, une femme et son ex-mari exposent tour à tour leurs arguments pour avoir la garde de leurs enfants. Une fiction qui vous colle à la peau.

A-t-on envie de retrouver au cinéma des histoires qu'on lit ou qu'on écoute chaque jour à la rubrique faits divers ? Pourquoi choisir la fiction plutôt que le documentaire pour évoquer les violences familiales devant la justice ? Dans un monde dominé par des nouvelles angoissantes, ces questions seront légitimes avant de choisir d'entrer dans une salle obscure pour voir *On vous croit*, long-métrage de Charlotte Devillers et Arnaud Dufys. D'autant qu'en matière de justice, certains documentaires de Raymond Depardon ont marqué les esprits. Tout comme l'excellent *Ni juge ni soumise* (2018). Mais devant un film d'une heure et dix-huit minutes, on peut enjamber ses réticences et pousser la porte.

Au quotidien, Charlotte Devillers est infirmière et travaille avec des victimes de violences sexuelles. Son premier film met côte à côte acteurs professionnels et non professionnels. Les avocats jouent le rôle qu'ils endossent quotidiennement dans l'enceinte d'un tribunal quand les parents ont eu à apprendre un texte très précis. Le résultat est une immersion dans le bureau d'une juge (Natali Broods) qui écoute tour à tour chacun des protagonistes.

Un film coup de poing

L'enjeu est grand. Alice (Myriem Akheddiou) doit affronter le père de ses enfants (Laurent Capelluto) - il n'a pas de prénom - qui remet en cause leur garde. Étienne (Ulysse Goffin) et Lila (Adèle Pinckaers) ne veulent plus voir ce dernier et doivent expliquer les raisons de leur choix. Une scène à laquelle nous n'avons pas droit. Ils sont fatigués de devoir encore détailler leur refus de laisser leur père en dehors de leur vie. Mais la justice a son temps et ses méandres qui ne mesurent pas la profondeur des traumatismes. Ici, ils sont inscrits en majuscules, même si le mot viol n'est prononcé qu'au bout d'une heure.

Découpé en trois temps, ce film coup de poing offre une entrée et une fin de repas en petites portions. De courtes scènes

qui suffisent à comprendre qu'Étienne, colérique et caché par la capuche de son sweat, a vécu des événements hors norme. Et que sa mère, qui fait face à toutes les difficultés, avance en titubant sur un fil. Le plat de résistance, lui, occupe la plus longue partie et vous colle à la peau. Cinquante-cinq minutes, c'est le temps que passent les réalisateurs dans le bureau de la juge. Une scène tournée en temps réel et en prise continue. Alice n'aura pas d'autre chance pour convaincre qu'elle doit conserver ses enfants auprès d'elle.

Lors de longs plans d'écoute en gros plan, chacun est filmé frontalement et occupe tout l'espace. La caméra n'est pas toujours braquée sur celui ou celle qui parle, mais capte parfois les émotions qui traversent les autres. On tremble avec Alice dont les gestes et la posture trahissent la nervosité. On s'énervait avec l'avocate du père dont les propos sous-entendent une part de manipulation de la mère. On s'agace avec celui des enfants qui ne semble pas assez investi. On vacille devant la déclaration du père, convaincant quand il explique qu'il n'est coupable de rien. Et on se rassure avec celle d'Alice dont le propos apparaît solide. L'ensemble est une lente montée vers le sommet de l'horreur.

Dans un espace blanc et aseptisé, impossible de sortir de ce huis clos. Tout sonne très authentique. Quand la lumière se rallume, on comprend alors que la fiction était la meilleure option pour traiter le sujet des violences sexuelles sur les enfants. Chaque détail a pu être ajusté sans exposer de véritables victimes. Comme la juge, on écoute attentivement. Mais on sort avec le soulagement de ne pas avoir à prendre de décision. ■

« On vous croit »

Drame de Charlotte Devillers et Arnaud Dufys

Avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods, Ulysse Goffin

Durée : 1h18

Notre avis : ●●●○

« On vous croit » au cinéma : « Le doute doit profiter à l'enfant », estime l'ancien président de la Ciivise

En salles ce mercredi 12 novembre et consacré à la portée de la parole des enfants dans des affaires judiciaires très douloureuses, le film de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey porte bien son titre. « On vous croit ». Cette parole nécessaire de l'enfant doit être reçue, crue... Ce qui est loin de se vérifier toujours... Le long-métrage belge nous fait vivre le cas de l'intérieur. On suit Alice, séparée de son ex-mari, mère de deux enfants, alors qu'elle se rend au tribunal pour une procédure cruciale devant la juge des affaires familiales (JAF).

Son jeune fils lui a confié que son père l'agressait sexuellement. Depuis, Alice refuse que ses enfants voient leur géniteur, ne serait-ce que quelques heures. Le père a porté plainte en réclamant un droit de visite : Alice n'aura que quelques minutes pour convaincre la justice...

Aussi époustoufflant qu'étouffant, le film bénéficie à plein des choix de mise en scène forts, en particulier la séquence de la procédure proprement dite, tournée en une seule prise continue de 55 minutes.

Avant la mère, s'expriment l'avocat des enfants, le père, puis son avocate, 45 minutes d'un suspense insoutenable, avant de déboucher sur la prestation nerveuse et bouleversante d'une mère qui ne cherche qu'à protéger ses enfants. Un moment aussi magnifique qu'éprouvant, incarné de façon exceptionnelle par la comédienne Myriem Akheddiou. Le tout au service d'un film incroyablement tendu et émouvant sur un sujet de société brûlant.

Juger du « danger que courent les enfants »

« C'est un film très juste et puissant sur le plan de la restitution de ce qui se déroule pour les enfants et les parents protecteurs confrontés à l'institution judiciaire », valide le juge des enfants Édouard Durand, ex-coprésident de 2021 à 2023 de la Ciivise (Commission indépendante sur l'inceste et les violences faites aux enfants) dont l'éviction en décembre 2023 avait fait beaucoup parler.

Le film qui raconte une audience belge « est conforme à ce qui se passe en France », poursuit-il. Le fait que le père et ses défenseurs, à l'origine de la procédure, s'expriment en premier, la manière dont les enfants sont entendus avant l'audience de leurs parents, « cela correspond également au déroulé conforme », analyse Édouard Durand.

En revanche, l'avocat des enfants ne préconise pas une privation du droit de visite du père. « Il ne va pas dans le sens de la parole des enfants qu'il défend, et ça n'est pas l'idée que je me fais de sa fonction... », regrette le magistrat.

Dans ce type de cas, la parole, des enfants et du parent protecteur — la mère dans la quasi-totalité de ces affaires douloureuses — va prendre une importance cruciale. Juger du « danger que courent les enfants », mission principale du juge aux affaires familiales, implique trois enjeux, selon l'ex-coprésident de la Ciivise.

« La justice va lui dire : pourquoi on vous croirait ? »

D'abord comprendre le mécanisme de la violence présumée « via la parole, des témoignages, des certificats médicaux. » Ensuite, le deuxième enjeu relève « de la protection des enfants agressés, ce qui débouche sur un engagement implicite : on s'engage, si un enfant victime a pris la parole, à le protéger ». Enfin, il y a le temps de l'audience elle-même, qui doit normalement « avoir pour finalité la protection de l'enfant ».

Mais dans les faits, rappelle Édouard Durand, « 80 % de ces procédures donnent lieu à un classement sans suite. Des enfants qui dénoncent un inceste paternel ne sont pas protégés, et le parent protecteur est même culpabilisé. Cela relève d'un dysfonctionnement entre le social et le judiciaire. Car il y a un consensus social sur le fait qu'on ne doit pas emmener des enfants chez un père soupçonné d'agression sexuelle à leur rencontre », appuie-t-il.

« Or, dans les faits judiciaires, si une mère empêche ses enfants de voir leur père agresseur, la justice va lui dire : *Pourquoi on vous croirait ?* À mes yeux, il s'agit d'une trahison extrêmement grave ! », tonne-t-il. Alors que faire ? La Ciivise, à l'époque où il la présidait, avait émis 82 préconisations. La plus importante ? « Interdire de poursuivre une mère pour défaut de représentation d'enfants à leur père dans les cas de dénonciation d'inceste », précise le magistrat (une loi de 2021 a fait suite à cette suggestion).

Autre recommandation de la Ciivise : que le droit de visite du parent dénoncé soit suspendu de plein droit. « Il faut créer une ordonnance de sûreté de l'enfant devant le JAF, clarifie Édouard Durand. Car même si on ne sait pas, le doute doit profiter à l'enfant. » Et d'insister sur combien ce film est « très important », car il « confronte la société à son propre positionnement. Le cinéma, ici, nous tend un miroir et nous somme de prendre position : qui voulons-nous protéger ? »



Édouard Durand, ancien président de la Cîivise, ici à Paris en novembre 2024. LP/Frédéric Dugit



Monde

Le drame silencieux des féminicides au Sénégal *P. 6-7*

Cahier spécial

Le legs, devenu indispensable pour les associations *P. 11 à 21*

Cinéma

« Les Rêveurs » d'Isabelle Carré, un regard sensible sur la santé mentale des ados *P. 28*

éditorial

Séverin Husson

Le retour des deux gauches

La suspension de la réforme des retraites, promesse du gouvernement au PS, doit être discutée aujourd'hui.

Le brouillard est toujours aussi épais, trois semaines après le début des discussions sur le projet de budget à l'Assemblée nationale. Lassés par la technicité des sujets, beaucoup de Français ont détourné le regard, convaincus qu'il ne sortira rien de rationnel de ces centaines d'heures de discussions. On aurait tort, pourtant, de jeter le bébé avec l'eau du bain. La décision du premier ministre de se passer de 49.3 a rebattu les cartes. Jamais les députés, de tout bord, ne se sont autant mobilisés autour de projets de lois de finances. Jamais ils n'ont autant fait évoluer un texte budgétaire, trop souvent malheureusement en perdant de vue l'impératif de réduire le déficit public.

Cet exercice inédit de coconstruction a bousculé les clivages. Aucun parti ne sortira indemne de cet épisode budgétaire. Le RN fait étalage de ses incohérences, en cherchant à faire coexister deux lignes, l'une pro-entreprise prompte à dénoncer les hausses d'impôts, et l'autre plus sociale qui y est favorable. Le bloc central, lui, creuse encore ses divisions, alimentées par les appétits présidentiels de ses principales têtes d'affiche.

Mais c'est à gauche que la recomposition politique est la plus avancée. Comme va encore le montrer aujourd'hui leur vote, opposé, sur la suspension de la réforme des retraites, le fossé ne cesse de s'élargir entre le PS et les Insoumis. Fût-ce avec l'arrière-pensée d'éviter une dissolution, les premiers ont fait le choix exigeant de la main tendue. Ils se sont engagés sur le chemin du compromis, au risque de déboussooler leurs électeurs. Le contraste n'en est que plus grand avec leur ancien partenaire, qui reste figé dans son refus de tout compromis et sa volonté de précipiter les élections. La résurgence de désaccords stratégiques qu'avaient difficilement fait oublier leurs dernières alliances électorales.

En manque de soldats, l'Ukraine s'essouffle

Face à la supériorité numérique de l'armée russe, les défenseurs ukrainiens ont de plus en plus de mal à tenir leurs positions, en particulier à Pokrovsk

P. 2-3



Un soldat ukrainien dans la région de Donetsk, en mai 2025. Oleg Petراسиuk/AP

La comédie du pouvoir égyptien de Tarik Saleh

Une star du cinéma égyptien est sommée d'incarner le président Al Sissi dans un film de propagande et se retrouve au cœur d'une machination qui le dépasse.

Une satire politique brillamment menée par le réalisateur de *La Conspiration du Caire*.

Les Aigles de la République ★★★
de Tarik Saleh
Film suédo-français,
2h09

Après *Le Caire confidentiel* (2017), polar poisseux se déroulant à la veille des événements de la place Tahrir, et *La Conspiration du Caire* (2022), sorte de thriller politico-religieux au cœur de l'université Al-Azhar mettant en scène le bras de fer engagé par le nouveau pouvoir égyptien avec les Frères musulmans, le réalisateur Tarik Saleh boucle la boucle avec le troisième volet de ce qu'il a conçu comme une trilogie.

Il le fait comme à son habitude, avec brio et un sens aigu du romanesque, en nous entraînant cette fois dans les coulisses d'une industrie cinématographique égyptienne, tiraillée entre glamour propre aux superproductions nationales et terreur du nouveau pouvoir dictatorial du maréchal Al Sissi.

Le héros, incarné une fois de plus par son acteur fétiche Fares Fares, y incarne une star du cinéma égyptien, George Fahmy, «le pharaon de l'écran», ainsi que le surnomment ses nombreux thuriféraires. Ce plus très jeune premier, séducteur, vaniteux et égocentrique, néglige son fils et partage sa vie avec une jeune actrice sans talent (Lyna Khoudri) qui pourrait être sa fille.

repères

À l'affiche sur les écrans

L'Incroyable Femme des neiges de Sébastien Betbeder ★★

Une comédie douce-amère en forme de quête spirituelle autour d'une Blanche Gardin qui montre une autre facette de son talent d'actrice.

Contacté par des proches du pouvoir pour jouer le rôle du président lui-même dans un film de propagande en forme de biopic, l'acteur essaie de se dérober avant de comprendre qu'il n'a pas vraiment le choix.

De petites compromissions en servitude volontaire, la star qui entame une liaison dangereuse avec la femme du ministre de la défense va se retrouver au cœur d'une machination imaginée au plus haut sommet de l'État.

Dans une intrigue labyrinthique comme il les aime, Tarik Saleh rejoue *La Conspiration du Caire* avec complots et trahisons en cascade dans une mise en abîme très ludique. Dans cette «superproduction», dont on ne sait plus très bien qui tire les ficelles, George joue son propre rôle. Réalité et fiction finissent par se confondre lors d'une cérémonie militaire en hommage aux martyrs de la guerre du Kippour, dont le scénario a des airs de déjà-vu.

Le réalisateur rend un hommage appuyé à l'âge d'or du cinéma égyptien, celui des années 1950-1960, avec ses couleurs chatoyantes, ses héros romantiques et ses affiches peintes grandeur nature.

Au passage, le réalisateur rend un hommage appuyé à l'âge d'or du cinéma égyptien, celui des années 1950-1960, avec ses couleurs chatoyantes, ses héros romantiques et ses affiches peintes grandeur nature. Une luxuriance qui laisse peu à peu place à la monochromie des uniformes des militaires.

Fares Fares, tout droit sorti d'une époque révolue avec ses chemises en soie et sa chevelure crantée, est impérial de bout en bout, perdant de sa superbe au fur et à mesure qu'il prend conscience du rôle qu'on est en train de lui faire jouer.

Céline Rouden

Six jours, ce printemps-là de Joachim Lafosse ★

Le cinéaste belge échoue à donner corps à la fugue de cette jeune mère divorcée qui squatte, le temps d'une semaine de vacances, la villa de ses ex-beaux parents sur la Côte d'Azur.

La Bonne Étoile de Pascal Elbé ★

Un huis clos judiciaire glaçant sur les violences sexuelles intrafamiliales

Ce premier film belge nous plonge dans une salle d'audience où une mère doit défendre la garde de ses enfants dans un contexte de violences familiales.

Tourné en temps réel, il nous place au plus près des émotions des victimes face à la froideur de la justice.

On vous croit ★★★
de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys
Film belge, 1h18

Dès la première image, la tension est palpable. Alice, mère en colère, s'en prend à son fils, Étienne. Capuche sur la tête, mutique et buté, celui-ci refuse d'avancer alors qu'ils ont un rendez-vous important. Nous comprenons très vite qu'Alice (Myriem Akheddiou) et ses deux enfants sont attendus au palais de justice pour une audience capitale. Cette mère, visiblement éprouvée, doit défendre la garde de ses enfants remise en cause par leur père, par ailleurs accusé de violences sexuelles sur leur fils.

Mais le temps de la justice pénale et de la justice familiale n'est pas le même. Présumé innocent, le père (Laurent Capelluto) peut légalement faire valoir ses droits à l'égard de ses enfants qu'il n'a pas vus depuis deux ans. Depuis que leur mère a porté plainte contre lui. Comme le veut la procédure dans ce cas, la juge chargée de l'affaire va entendre séparément les enfants avant de recevoir les parents et leurs avocats. Dès lors, nous voilà plongés en apnée durant les 55 minutes que va durer l'audience filmée en temps réel.

Pour renforcer l'effet de vérité du film, les avocats qui entourent les deux comédiens sont de vrais professionnels qui instruisent l'affaire en jouant leur

propre rôle. Les deux réalisateurs belges – lui est cinéaste, elle est une professionnelle de santé travaillant sur les violences sexuelles – nous font ainsi éprouver toute la tension liée à l'enjeu de cette audience, en même temps que la fragilité de la parole des victimes, sans cesse mise à l'épreuve par la répétition des procédures judiciaires.

À travers son visage, on mesure toute l'intensité de ce que cette femme a dû traverser et le courage qu'il lui a fallu pour dénoncer le père de ses enfants.

Alice, la mère, paraît dans un premier temps instable et confuse, face à l'arrogance et au calme du père qui l'accuse de tout inventer. Avant que le déroulé de l'audience et ses prises de parole successives, fermement orchestrées par la juge, lèvent progressivement le voile sur les ressorts du conflit qui oppose ce couple et remettent un peu d'équilibre entre les deux parties. Comme dans un procès, le spectateur se retrouve alors confronté aux deux versions d'une

même histoire avant que le débat contradictoire fasse la lumière sur les faits.

Pendant tout ce temps, les réalisateurs se tiennent aux côtés d'Alice et de ses émotions. À travers son visage sur lequel affleurent en permanence ses sentiments, on mesure toute l'intensité de ce que cette femme a dû traverser et le courage qu'il lui a fallu pour dénoncer le père de ses enfants. En mère protectrice rongée par la culpabilité de ne pas avoir compris assez tôt ce qu'il se passait, épuisée par la longueur de la procédure judiciaire et tourmentée par les blessures de son fils, Myriem Akheddiou, grande actrice vue dans les films des frères Dardenne, est prodigieuse. Tout comme Laurent Capelluto dont la morgue finira par être ébranlée.

Plus qu'un film dossier sur un sujet, l'inceste, dont la réalité est en train d'être mesurée à sa juste proportion (en France 160 000 enfants sont victimes de violences sexuelles chaque année, dans 81 % des cas de la part d'un proche et dans 27 % du père), *On vous croit* nous place au plus près de ce que vivent les victimes face à la froideur de la justice.

Céline Rouden

VIVRE EN SÉCURITÉ

Se protéger du terrorisme mais à quel prix ?



4,50€

LA CROIX
L'Hebdo
Tous les jeudis

VIVRE EN SÉCURITÉ
Se protéger du terrorisme mais à quel prix ?

Illustration : Quentin Viloux

Lire nos critiques sur la-croix.com

Avec "On vous croit", les "mères protectrices" sur grand écran

Paris (AFP) - Leur lutte a pendant longtemps été inaudible, elle se retrouve aujourd'hui sur grand écran : les "mères protectrices" sont au cœur du

film "On vous croit", qui sort mercredi en salles, une immersion critique dans le système judiciaire.

Pendant 1h20 de huis clos sous tension, ce film belge, déjà récompensé par plus d'une dizaine de prix dont une mention spéciale à la dernière Berlinale, suit Alice dans les couloirs d'un gigantesque tribunal pour enfants.

Lors d'une audience minimaliste, cette mère de deux enfants, interprétée par l'actrice belge Myriem Akheddiou, va tenter de convaincre la juge de conserver la garde de son fils, victime d'inceste de la part de son père, ce que ce dernier dément.

"On voulait aborder la question du traitement, notamment judiciaire, des mères protectrices, et de la question de la parole des enfants", explique à l'AFP Charlotte Devillers, qui co-réalise le film avec Arnaud Dufeys.

"Ces femmes se battent pour garder leur enfant auprès d'elles et ne pas le remettre au père" incestueux et "vont voir leur parole et celle de leur enfant être discréditées" lors de leur parcours judiciaire, ajoute-t-elle.

Publicité

Au tribunal, Alice se retrouve à devoir s'asseoir à quelques centimètres de son ex-conjoint, doit essuyer des remarques déplacées de l'avocate de la défense remettant en question sa capacité à s'occuper de ses enfants. Son fils, lui, s'enfuit, quand il voit son père, s'emportant contre une justice ne respectant pas son souhait de ne pas le croiser.

"Pour écrire le film, on est allés à la Ciivise (la commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants, ndlr), on a rencontré des victimes et on s'est inspiré en particulier d'une mère protectrice", précise Arnaud Dufeys. "Ce qu'on voulait c'est s'approcher au plus près de ce que ces femmes peuvent vivre lors d'une audience, de faire ressentir ce que c'est que d'être à cette place-là".

"Ouvrir les yeux"

"Il faut se rendre compte de la violence vécue par ces mères qui sont à bout, qui arrivent à genoux à l'audience et qui ont une heure pour se défendre face à certains avocats pour qui tous les coups sont permis", complète Charlotte Devillers.

Pour être "au plus près de la réalité" et au "plus juste", les deux réalisateurs ont choisi de faire appel à de vrais avocats pour jouer le rôle des conseillers de la mère, du père et des enfants. La scène centrale du film a, elle, été tournée en une prise continue.

Et après? Les deux réalisateurs espèrent que ce film, soutenu par l'emblématique juge Edouard Durand, servira à "ouvrir les yeux" tant au grand public qu'aux professionnels de terrain sur la nécessité de s'emparer ce sujet.

"Ils n'ont souvent pas l'histoire en entier en raison de procédures sans fin qui se sont enfilées les unes dans les autres, chaque professionnel a un petit bout du récit", souligne Charlotte Devillers.

"Le fait de voir un film, de prendre du recul pendant une heure et demie, de regarder comment est-ce qu'on oriente le regard sur tel ou tel personnage peut amener une remise en question", estime Arnaud Dufeys. Pour les réalisateurs, "la présomption d'innocence est importante mais elle ne doit pas se faire au détriment de la présomption de véracité de la parole des victimes, des enfants".

Hasard du calendrier, le film sort sur les écrans quelques jours seulement après le dépôt à l'Assemblée nationale d'une proposition de résolution visant à garantir une "protection réelle des enfants victimes d'inceste" et une "sécurité juridique des parents protecteurs".

© 2025 AFP



<https://s.france24.com/media/display/06d40a0e-bba5-11f0-ab55-005056bfb2b6/w:1280/p:16x9/e742477dc8c2ab0f5c4830d18a61310589e334e1.jpg>





CINEMA ENTRETEN

Charlotte Devillers, réalisatrice : « La société est infusée de l'idée que la mère est hystérique »

« On vous croit » sort mercredi 12 novembre au cinéma, auréolé d'une dizaine de prix, dont une mention spéciale à la Berlinale. Un film puissant, quasi-huis clos dans un tribunal où une mère risque la garde de son fils, qui a dénoncé les viols perpétrés par son père. Entretien avec sa coréalisatrice, elle-même « mère protectrice ».

Sarah Brethes

11 novembre 2025 à 15h06

TournéTourné en moins de deux semaines, *On vous croit* est un film social en forme de thriller. En une heure vingt, Charlotte Devillers et Arnaud Dufey plongent les spectateurs et spectatrices dans le cauchemar vécu par Alice – Myriem Akheddiou, magistrale –, qui tente de conserver la garde de son petit garçon, assise à quelques centimètres de celui qu'il désigne comme son agresseur, dans le bureau d'une juge aux affaires familiales.

Le stress au point d'être malade dans la salle d'attente du tribunal, la coréalisatrice l'a vécu. Pour Mediapart, elle revient sur la genèse de ce film qu'elle a voulu « *militant et formateur* », sur les [violences institutionnelles](#) subies aujourd'hui encore par les « *mères protectrices* » qui accompagnent les révélations d'inceste subi par leur enfant, sur ces 160 000 enfants victimes de violences sexuelles chaque année, qu'on refuse aujourd'hui encore de voir. « *Car on refuse de voir leurs agresseurs.* »



Agrandir l'image : Illustration 1

La réalisatrice Charlotte Devillers à Paris, en novembre 2025. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Mediapart : Alice, ce personnage de mère à bout de souffle qui accompagne son fils à la suite de révélations de viols perpétrés par son père, c'est vous ?

Charlotte Devillers : Son histoire est très proche de la mienne. Mais il y a d'autres « mères protectrices » en elle, car toutes nos histoires se ressemblent. Lors d'une avant-première, une spectatrice a presque crié : « *C'est mon histoire, c'est mon histoire, c'est mon histoire !* »

Au départ, je suis éducatrice et infirmière. Mais je suis aussi scénariste et réalisatrice. Et « mère protectrice ». J'ai rencontré cette problématique-là à la suite de révélations de mon fils, à l'âge de 8 ans – c'est souvent vers 7-8 ans que les enfants sont en capacité de parler.

En réalité, il y a plein de signes qui précèdent cette prise de parole, mais on ne les voit pas. Ou on ne veut pas les voir. Souffrances à l'école, hypersensibilité, hypervigilance, grandes colères... Il y a aussi des signes très physiques, comme dans le film, de l'encoprésie, c'est-à-dire la non-

rétenction de selles, qui met le petit garçon en grande souffrance. Certains enfants n'arrivent plus à écrire. D'autres se réfugient dans les jeux, ou encore dans les addictions quand ils sont plus grands.

Ces signes-là, je ne les ai pas vus, malgré mon travail – infirmière dans un centre médico-social. J'accueille chaque jour ou presque des patient·es qui ont subi ces mêmes traumatismes dans l'enfance. Parfois, je le sais au moment même où je les vois entrer dans le box. En tant que soignante j'arrive à le voir. Mais je ne l'ai pas vu quand il s'agissait de mon fils...

Comment avez-vous réagi aux révélations de votre fils ?

Il ne m'a pas parlé à moi, mais à une adulte de confiance, dans la famille, qui a tout de suite noté ses mots. Elle m'en a parlé le lendemain.

Ma première réaction a été : « *Je ne vais pas pouvoir. Je ne vais pas y arriver. C'est trop.* » C'est un immeuble qui s'effondre. Et puis trois minutes après, évidemment on y arrive, on trouve la ressource pour l'aider. Je ne sais pas où, mais on la trouve.

Je l'ai amené chez sa psychologue, qui m'a dit qu'elle avait des doutes et s'apprêtait à faire un signalement. Ensuite on a été au commissariat, où on m'a dit qu'il fallait déposer une main courante, et qu'une plainte n'était pas nécessaire. Je ne savais pas que ce n'était pas la même chose ! Je pensais que ça allait être tout de suite pris en charge. En fait il a fallu attendre trois mois pour qu'on soit convoqué·es par la brigade de protection des mineurs. C'était en 2018. Ensuite, le dossier a été perdu. Il ne s'est rien passé sur le plan pénal depuis.

À partir des révélations, je n'ai jamais remis mes enfants – qui de toute façon ne voulaient plus le voir – à leur père. Il y a eu des plaintes de sa part, mais j'ai eu la chance, contrairement à d'autres mères, de ne pas avoir d'ennuis.

Très vite, on a dû repasser devant la juge aux affaires familiales. On a ensuite dû y retourner à chaque Noël, pendant cinq ans. Le père a redemandé des droits, saisi la juge pour dire que j'étais complètement folle, qu'il y avait de [l'aliénation parentale](#), que c'était moi qui l'avais monté

contre lui, que je n'étais pas capable de m'en occuper, que les enfants n'allaient pas à l'école – mon fils a été déscolarisé pendant quatre ans en raison de ses problèmes de santé.

Pourquoi avoir choisi la fiction ?

J'aime le cinéma depuis longtemps. Avant de devenir éducatrice et infirmière, j'ai fait une école de théâtre. J'ai aussi toujours une appétence pour l'observation, j'ai toujours écrit sur ce que je voyais.

Avant *On vous croit*, j'avais ainsi commencé à écrire un long métrage sur mon travail d'infirmière et la prise en charge du VIH. C'est comme ça que j'ai rencontré mon coréalisateur, Arnaud Dufeys, avec qui j'ai travaillé pendant trois ans sur ce projet. Arnaud voyait que ça n'allait pas très bien dans ma vie – il n'y avait aucune réponse judiciaire, pas de prise en charge pour mes enfants. Un jour, je me suis dit : il faut raconter tout ça. Quand Arnaud, qui est belge, m'a parlé d'un appel à projets du centre Wallonie-Bruxelles, je lui ai dit : « *J'ai une idée.* »

Je lui ai raconté ce que nous traversions. Il a pris des notes, puis m'a redonné le papier où j'ai écrit les grandes lignes du scénario. On a choisi de travailler sur cette audience du juge de la jeunesse [*équivalent du juge aux affaires familiales en France – ndlr*], en Belgique. Sur cette matinée où la mère arrive au tribunal déjà effondrée.

On avait beaucoup de colère. Pendant l'écriture, on nous a conseillé de la mettre dans le personnage d'Alice, cela m'a beaucoup aidée à transformer toutes les émotions par lesquelles je suis passée. C'est aussi pour ça qu'on a fait le choix du format quatre-tiers [*format utilisé depuis le début du XX^e siècle, notamment par le cinéma muet – ndlr*], qui permettait d'être focalisé sur le visage d'Alice. Arnaud a dit qu'il était « *comme un paysage* » sur lequel on a travaillé.

J'ai beaucoup expliqué à Miryem Akheddiou, qui incarne Alice, ce que traversaient les « mères protectrices ». Elle a aussi lu le fascicule du [juge Édouard Durand](#), *160 000 enfants* (Gallimard, 2024).

Au-delà de mon goût pour le cinéma, le documentaire était par ailleurs exclu, car je ne voulais pas faire répéter à un enfant ce qu'il a vécu. Ce n'est

pas possible. C'est un film sur la protection des enfants, donc il fallait qu'on les protège.



Agrandir l'image : Illustration 2

Image extraite du film de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey « On vous croit », sortie le 12 novembre 2025. © Photo Makintosh Films

Quel était votre objectif avec ce film ?

Faire des films, c'est rester en vie. C'est pour ça que j'ai voulu le faire. Mais faire un film, c'est aussi s'engager dans quelque chose, militer. Je pense que c'est un film militant, et formateur, pour les éducateurs et tous les autres professionnels. L'assistante sociale avec laquelle je travaille m'a dit : « *Nous, on ne voit pas tout ça !* » Elle n'imaginait pas ce qui se passait dans le bureau d'une juge.

Nous faisons aussi beaucoup de projections-débats. Lors d'un échange à Rouen, cinq personnes ont pris la parole pour dire qu'elles étaient victimes d'inceste. Je me suis dit « waouh ». Et j'étais seule face à ces gens-là pour recevoir leur parole. Depuis, je fais attention à ce qu'il y ait des associations pas loin. C'est là qu'on voit combien les [réunions publiques de la Ciivise](#) manquent [*Commission indépendante sur l'inceste et les violences*

sexuelles faites aux enfants, mise en place en 2021 dans le sillage du mouvement #MeTooInceste – ndlr]. À quel point ces rencontres étaient nécessaires. Cela nous manque à tous terriblement.

Quel rôle a joué la Ciivise dans la genèse du film ?

J'ai eu connaissance de la Ciivise par Mai-Lan Chapiron [*chanteuse qui a publié plusieurs livres de sensibilisation à destination des enfants – ndlr*], j'étais en classe avec son frère, le réalisateur Kim Chapiron. J'ai ensuite participé aux rencontres et j'ai permis à Arnaud d'y assister.

À chaque fois qu'il y avait un événement, j'y allais. À la fois pour écouter les parcours des gens et car, en tant que maman, je ne savais pas quoi faire. Quand on porte plainte, on risque ensuite d'aller en prison pour non-présentation d'enfant au père. Quand on ne porte pas plainte, on risque d'aller en prison aussi, car on n'a pas protégé son enfant. Parfois, je me demande si j'ai suffisamment protégé mes enfants, mon fils, mais aussi ma fille, qui a été très impactée. Si j'ai fait tout ce qu'il fallait. Dans le film la juge dit : « *Vous avez fait tout ce qu'il fallait, madame.* » J'aurais aimé entendre cette phrase.

Mais la juge aux affaires familiales a dit une autre phrase importante au père de mon fils, elle lui a dit que ce qu'il dénonçait « *c'était de l'inceste* ». Je crois que ça a un peu réparé mon fils. Aujourd'hui il est au lycée. Il va mieux. Il est extraordinaire.

À lire aussi

[Inceste : des mères face au silence de la justice](#)

2 mars 2021

[Inceste : elles parlent, mais qui leur répond ?](#)

13 avril 2024

La Ciivise a alerté sur les persécutions judiciaires subies par les « mères protectrices » dès 2021, des expertes indépendantes mandatées par l'ONU ont dénoncé en 2024 les « traitements discriminatoires » subis par les mères en France, pourtant rien ne semble changer. Comment l'expliquez-vous ?

Dans la plupart des histoires de « mères protectrices » que j'ai entendues, les agresseurs sont des hommes de pouvoir, qui ont une place très confortable dans la société. L'un est dans une grande entreprise, l'autre à

une position de pouvoir dans une association ou dans l'Éducation nationale. Ils semblent au-dessus des lois. C'est très systémique. Je n'arrive pas à saisir exactement pourquoi ça ne bouge pas. Mais j'ai l'impression que c'est comme si, si on touchait à ça, si on ouvrait les yeux, c'est tout le château de cartes qui allait s'effondrer.

Ces 160 000 enfants, on ne voit pas leur visage, leur nom, leur identité, car on ne veut pas regarder leurs agresseurs.

La seule réponse que je trouve, c'est que personne ne veut voir ça. C'est violent, d'accord. Mais bon il y a plein d'endroits où il y a des choses extrêmement violentes qui se passent et où les gens scrollent à longueur de journée. Donc on va arrêter de dire que c'est violent. Pourquoi c'est aussi tabou ? Je pense que c'est une question de pouvoir.

Qui est responsable parmi les acteurs de la chaîne : la justice pénale, civile, l'aide sociale à l'enfance ?

Je pense que la société est infusée de l'idée que la mère, la femme, est hystérique. C'est ce qu'on a dit aux éducateurs, aux psychologues : « *Attention à la mère, elle est peut-être folle. Elle peut dénoncer à tort. Regardez comment elle est : elle pète un câble, elle patauge, elle se répète.* » Moi j'ai ce souvenir-là avec l'éducatrice de l'aide sociale à l'enfance qui m'a expliqué comment être une bonne mère. Elle trouvait que je m'étais assise trop près de mon fils sur le canapé : « *Laissez-lui son espace, ne soyez pas trop en lien.* » Mon fils venait pour la première fois dans un espace qu'il ne connaissait pas. Il avait peur, il pensait qu'il était responsable de ce qu'il avait subi. Il prenait juste appui sur le parent censé le protéger. C'est fou ! S'il était malade, il serait sur mes genoux et personne ne dirait rien.

Une autre fois, c'est une psychologue qui avait noté dans un rapport que j'étais « *très inquiète* » car j'avais regardé dans le hublot de la porte pendant qu'elle parlait avec mon fils. Évidemment que je vais regarder, ça fait trente minutes que mon fils parle dans cette salle. Évidemment que je suis inquiète et que je devrais être assise à côté de lui.



Agrandir l'image : Illustration 3

La réalisatrice Charlotte Devillers à Paris, en novembre 2025. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Pourquoi cette obsession de la justice et des services sociaux de maintenir le lien avec le père ?

Alice dit cette phrase dans le film, une des plus importantes à mes yeux : « *En tant qu'adulte, on ne voudrait pas être mis à côté de son violeur. Alors pourquoi les enfants sont obligés de le faire ?* » C'est une vraie question. Ce n'est pas possible. Ça me rend triste. J'ai une tristesse infinie.

Il y a eu des moments douloureux sur le tournage, des moments qui m'ont attrapée. Notamment dans l'attente avant l'audience. Moi j'ai perdu cinq kilos à chaque fois. Je n'ai plus confiance en la justice. On perd toute confiance en la justice quand il n'y a pas de jugement, que des pères mis en cause continuent à travailler au contact d'enfants.

Il faut que le principe de précaution soit appliqué et qu'on arrête de condamner les mères qui ne font qu'entendre leur enfant.

Sarah Brethes



<https://www.france.tv/france-5/c-ce-soir/saison-6/7671416-inceste-le-grand-deni.html>

Charlotte Devillers et le juge Edouard Durand invité
Le 12 novembre à 22h45



<https://www.france.tv/france-2/beau-geste/7690083-emission-du-dimanche-16-novembre-2025.html>

Entretien de Myriem Akheddiou
Diffusion le 16 novembre



<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-journal-de-9h>

Bonne chronique de Corinne Pelissier
diffusée samedi 15 novembre à 8'22''



La Précarité en pellicule : Dominik Moll et Alexe Poukine nous parlent de leurs films "Dossier 137" et "Kika"

Samedi 15 novembre 2025

▶ ÉCOUTER (45 min)



Manon Clavel dans "Kika" d'Alexe Poukine, en salles le 12 novembre 2025. - Wrong Men / Condor Films

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/on-aura-tout-vu/on-aura-tout-vu-du-samedi-15-novembre-2025-3407142>

Bonne chronique de Laurent Delmas et Christine Masson à 38'20''



Judith Chemla : "Nous ne sommes pas que des artistes qui flottent, nous sommes atteintes par la réalité"

Dimanche 5 octobre 2025

▶ REPRENDRE (53 min)



Judith Chemla et Céline Sallette - Marion Guilbaud

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-atelier/le-grand-atelier-du-dimanche-05-octobre-2025-4017681>

coup de cœur culturel de Judith Chemla
à 50'15"

diffusion le 5 octobre

PREMIERE

12 NOVEMBRE | ★★ ★

ON VOUS CROIT

Myriem Akheddiou se mue corps et âme en mère prête à tout pour protéger ses enfants d'une justice négligente, immergée dans un huis clos percutant.

On vous croit s'ouvre sur un visage. La mine abattue et le regard abîmé, Alice traîne son fils turbulent par la peau du cou dans l'espoir de ne pas louper le tram. Un seul objectif : arriver à l'heure à son rendez-vous. Pas celui chez le coiffeur, ni celui chez le dentiste, mais celui au tribunal de protection de la jeunesse. Face à une juge et à côté d'un ex-mari qui remet en cause la garde, Alice s'échine à défendre son choix d'éloigner ses enfants de leur père depuis maintenant deux ans. Nombreux sont les films décortiquant la complexité du système judiciaire, et celui-ci ne fait pas exception : son mélange irrespirable de violences sexuelles et de présomption d'innocence agit comme un coup de poing en pleine trachée. Mais la capacité du duo Devillers-Dufeys à ne pas se reposer sur la nature dramatique du sujet distingue *On vous croit* de l'habituel film de procès. Eux préfèrent le repenser en thriller d'action, tout d'abord grâce à une caméra agitée dont les plans serrés peinent à suivre la comédienne. Puis la mise en scène s'assagit au profit d'une prise continue où les plaidoiries de trois véritables avocats se succèdent, dans un geste effleurant le documentaire. Entre sentiment d'urgence et ambiance oppressante, les réactions physiologiques se relaient :



Myriem Akheddiou et Laurent Capelluto

frissons face à l'interprétation de Myriem Akheddiou, nausées lors des arguments du parti adverse, tensions musculaires face à un système défaillant. Et finalement, une gorge serrée lorsque l'écran redevient noir. ♦ LC

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Jusqu'à la garde* (2017), *Dalva* (2022), *Anatomie d'une chute* (2023)

Pays Belgique • De Charlotte Devillers & Arnaud Dufeys • Avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods... • Durée 1 h 18



On vous croit de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys

**Parole
contre paroi**
Christophe Chabert

Dans le temps réel d'une audience à huis clos au palais de justice, Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys font entendre la parole viscérale d'une mère qui cherche à protéger ses enfants contre un père qu'elle accuse de viol. Mais ils n'oublient pas, en bons cinéastes, de montrer tout ce qui vient faire écran à cette libération.

LES MIRACLES n'existant pas, il faut trouver un autre mot pour expliquer comment *On vous croit* s'extirpe de tout ce qui pourrait l'entacher d'un présumé opportunisme – son sujet, son point de vue, certains de ses partis pris formels – et l'affirme en œuvre aussi singulière que puissante. Prenez sa première séquence, son « entrée en matière » : des gros plans au format carré en longues focales sur une femme haletante, qui crie en pleine rue sur son jeune fils. Les deux réalisateurs, Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, reprennent ici le principe immersif qui, du *Fils de Saul* à *Un monde* en passant par *L'Événement*, est devenu la stratégie principale pour faire vivre un sujet plutôt que de le montrer et le dialectiser. Soit l'escamotage de la réalité matérielle, noyée dans le flou de l'image, au profit d'un arrimage sensoriel aux faits et gestes d'un personnage saisi sur le

vif. Or, *On vous croit* contredit presque instantanément cette piste en y opposant une vue globale, fixe et en plongée vertigineuse, sur l'entrée d'un palais de justice. Son architecture moderniste et le choix du cadrage évoquent la cour d'une prison. Lorsqu'on retrouve la femme et ses enfants à l'intérieur, ils subissent une fouille après avoir traversé un portique de sécurité. « Tu veux qu'on nous enferme ? », s'exclame l'adolescente Lila, dans un geste de révolte envers ce qu'elle considère comme une inversion des rôles entre coupable et victimes. De fait, si les cinéastes serrent et desserrent l'étau formel de leur mise en scène, c'est pour pointer les paradoxes étouffants de la situation qu'ils ont choisi de raconter. Ces deux enfants viennent se défendre face à un père dont ils ne veulent plus jamais entendre parler. Il réclame pourtant l'application d'un droit de garde, tandis qu'une procédure pénale suit son cours à son encontre. L'essentiel du film se déroule donc dans le bureau d'une juge, avec six personnages : la mère, Alice, le père, leurs deux avocats et celui des enfants – trois authentiques membres du

On passe plus de temps à regarder celui qui écoute
(Myriem Akeddiou, Laurent Capelluto) © Jour2Fête

barreau belge – et la juge. Chacun à leur tour, ils prennent la parole, pour exposer leurs versions et interprétations des faits, si tant est que ceux-ci ne soient pas déjà recouverts par plusieurs couches de pathos, de rancœur et de verbiage juridique, diluant la vérité dans un entrelacs stratégique de conflits. Mais, ça aussi, d'*Anatomie d'une chute* au *Fil*, nous l'avons beaucoup vu au cinéma ces dernières années. *On vous croit* s'en démarque par sa radicalité : temps réel et plans fixes sur les protagonistes et intervenants de l'affaire, presque jamais réunis dans un même cadre, dont on est tenu d'écouter la parole sans interruption – sous peine de rappel à l'ordre de la juge. Ce n'est pourtant pas exactement ce qui se déroule à l'écran, nouvelle preuve de l'intelligence des cinéastes. On passe en définitive plus de temps à observer les réactions de celui qui écoute que de celui qui parle : stoïcisme accablé du père (Laurent Capelluto, mine de chien battu et tête rentrée dans les épaules) et agitation fébrile de la mère (prestation à couper le souffle de Myriem Akeddiou, dont les monologues intérieurs sont autant de tempêtes sous un crâne). Au point de ne plus savoir qui est l'accusé(e) et qui est coupable. D'ailleurs, la nervosité de la mère peut se lire comme la manifestation d'une émotion inextinguible, mais aussi le signe d'une personnalité *borderline*, ce qu'elle finit par reconnaître au cours de son monologue : « Oui, parfois, je pète les plombs. »

Entre les murs

« Un père violeur ». Le terme surgit de la bouche d'Alice, alors qu'elle doit, à ce moment du film, se taire. On reconnaît ici un trait de l'époque : le besoin de libérer la parole, comme un volcan trop longtemps éteint, soudain entré en éruption. L'inceste, de sujet tabou, est devenu central, ce que le succès littéraire justifié de *Triste tigre* de Neige Sinno (P.O.L, 2023) n'a fait qu'amplifier encore. Le père d'*On vous croit* a pourtant peu à voir avec celui décrit par l'autrice dans son livre : il n'assume rien, se retranche derrière son honneur bafoué et ne reconnaît que les torts qui ne portent pas à conséquence judiciaire – son infidélité et son dédain envers son épouse une fois enceinte. Dénier sincère ou calcul cynique ? Difficile à trancher, tout comme l'acte manqué final du cadeau fait au fils,

dont on ne sait s'il s'agit d'une provocation – qu'Alice retourne violemment contre lui – ou d'une maladresse. Sa parole, hésitante, hachée, brouillonne, contraste avec la précision fiévreuse qui anime celle de son ex-épouse lorsqu'elle expose sa vérité, émaillée de détails concrets jusqu'au malaise. Il y a quelque chose de viscéral derrière son témoignage, comme l'accusent ses gargouillements stomacaux et ses écoulements nasaux : ça doit sortir, ce ne sera pas propre et ça sera dur à entendre.

L'épilogue, tout comme le carton final, est sans ambiguïté : Devillers et Duféys font leurs, les mots du titre. « On vous croit », disent-ils de concert à Alice et ses enfants, reprenant la formule rassurante de la juge, enregistrée à son insu. Dossier clos, sujet suivant ? Un point reste cependant en délibéré : cette parole, qui l'a vraiment entendue ? Si le film se charge de la porter jusqu'au spectateur, la mise en scène s'empresse de désigner tout ce qui la maintient en sourdine. En l'occurrence, les murs, vitres, portes, parois, escaliers et couloirs de ce palais de justice, où la plus grande clarté – les bureaux – le dispute à la pénombre – les toilettes, noires de geais – quand elles ne sont pas réunies en un même plan, par le jeu d'un contrejour où les personnages se transforment en ombres au milieu d'un décor immaculé. Le processus judiciaire, ses codes et cérémoniaux sont autant d'obstacles qui viennent matifier la parole des victimes, sinon la réduire au silence, et dont on ne se libère que par le sarcasme – minable avocat des enfants, avec ses implants capillaires et ses réflexes patriarcaux culpabilisants. Le contradictoire, principe de la justice, devient ici une contradiction, à la base du très bon cinéma. ■

Sortie le 12 novembre 2025

Belgique (2025) 1 h 18. Réal, scén. : *Charlotte Devillers, Arnaud Duféys*. Dir. photo. : *Pépin Struye*. Mont. : *Nicolas Bier*. Mus. : *Lolita Del Pino*. Prod. : *Arnaud Duféys, Arnaud Ponthière*. Cie de prod. : *Macintosh Films*. Dist. fr. : *Jour2Fête*.
Int. : *Myriem Akeddiou* (Alice), *Laurent Capelluto* (le père), *Natali Broods* (la juge), *Ulysse Goffin* (Étienne), *Adèle Pinckaers* (Lila).
Voir aussi n° 770, p. 40, Berlin 2025



Huis clos et temps réel dans le bureau d'une juge © Jour2Fête

Softfilm

Dix pour cent

LE GRATIN DU CINÉMA
FRANÇAIS RACONTE

Gregg Araki

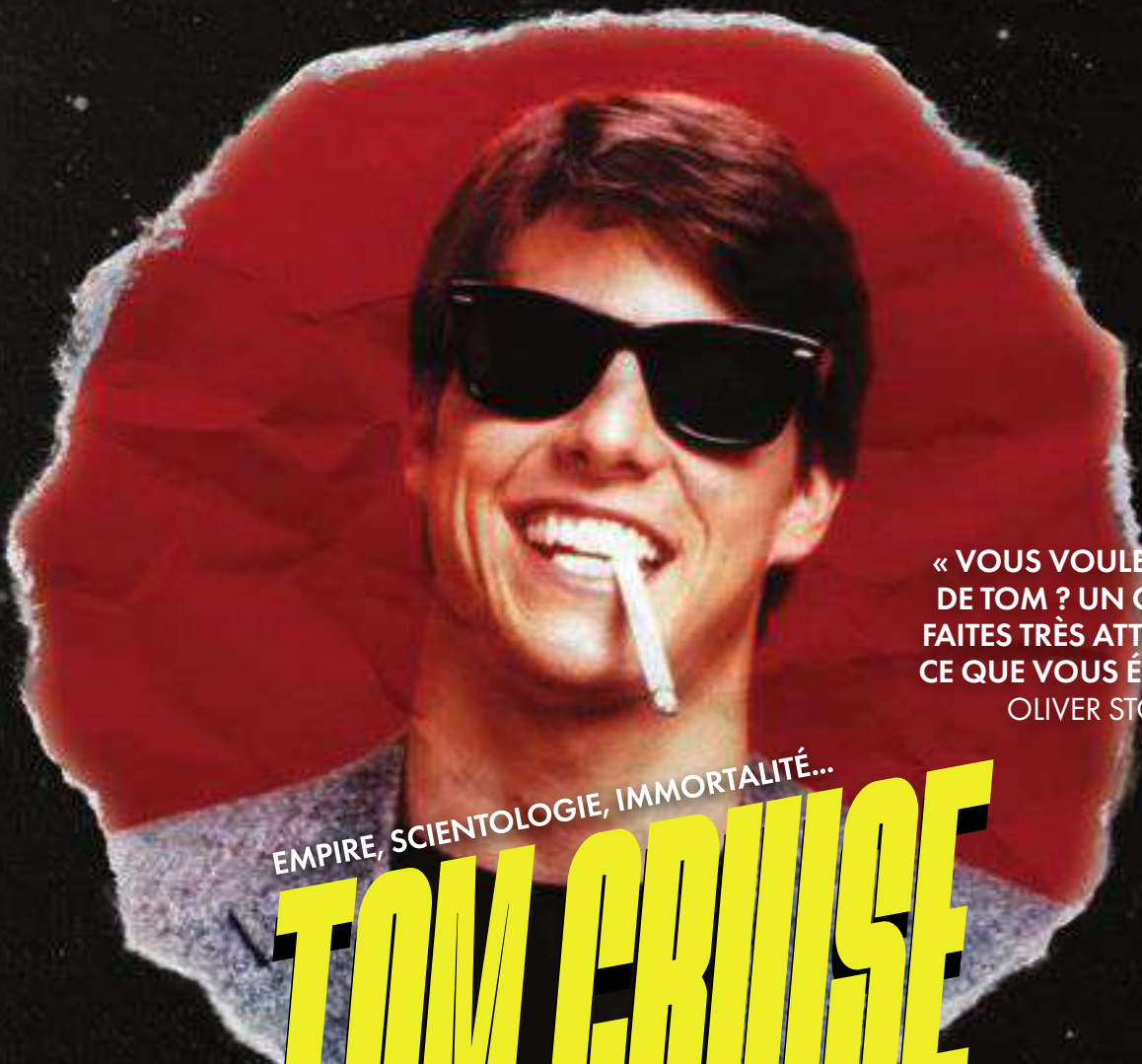
« J'ENVOYAIS CHIER
TOUT LE MONDE »

Benny Safdie

ENTRETIEN DANS
L'OCTOGONE

Skins parties

SEXE, DROGUES
ET ANNÉES 2000



« VOUS VOULEZ PARLER
DE TOM ? UN CONSEIL :
FAITES TRÈS ATTENTION À
CE QUE VOUS ÉCRIVEZ... »
OLIVER STONE

EMPIRE, SCIENTOLOGIE, IMMORTALITÉ...

TOM CRUISE

DERRIÈRE LES MASQUES

#111 SEPTEMBRE-OCTOBRE 2025

L 14719 - 111 - F: 7,50 € - RD





Charlotte Devillers et Arnaud Dufey : « On voulait filmer un sujet extrêmement tabou »

On vous croit

AVEC

Myriem Akheddiou,
Laurent Capelluto

EN SALLES

le 12 novembre

Une mère épuisée et combattante plonge dans les arcanes d'une justice qui met du temps à l'écouter. La garde de ses enfants est réexaminée et entraîne une confrontation avec un père incestueux. Au centre du dispositif, une audience judiciaire reconstituée en temps réel, soit près d'une heure, pour un huis clos tendu où la parole et l'écoute occupent une place centrale. Drame tendu, *On vous croit* marque par son intensité, sa justesse et la force de ses interprètes. Derrière la caméra : Arnaud Dufey, réalisateur belge ayant signé plusieurs courts-métrages remarquables, et Charlotte Devillers, infirmière en centre de santé sexuelle à Paris. Une rencontre fructueuse pour un premier long-métrage qui rafle des prix dans la plupart des festivals où il est montré. PAR LÉO ORTUNO

Vous venez d'horizons distincts, comment vous êtes-vous retrouvés à travailler ensemble ?

Charlotte Devillers : Ce sont deux univers différents mais pas si éloignés ! Nous nous sommes rencontrés sur Instagram, il y a plus de quatre ans. J'avais repéré le travail d'Arnaud et l'ai sollicité pour un projet. On a commencé à écrire ensemble et on a vu passer une aide à la production légère du Centre du Cinéma à Bruxelles. On a mis notre premier projet en pause pour répondre à cet appel, avec l'urgence d'aborder le sujet de la maltraitance faite aux femmes et aux enfants. Tout s'est fait très rapidement, en deux ans seulement.

Le genre du film judiciaire est venu à ce moment-là ?

C.D. : Oui, on avait envie de mettre en lumière ces espaces de justice qu'on n'a pas l'habitude de voir. Ce sont des endroits où des vies entières peuvent complètement basculer.

Arnaud Dufey : Ça a découlé du travail de Charlotte dans le secteur de la santé et de son engagement à la CIIVISE (Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants). Quand elle m'a emmené écouter des témoignages, on a compris combien les paroles se ressemblent, se répètent, et à quel point le cœur du film était déjà là : les prises de paroles successives, la possibilité de comprendre le contexte rapidement, il y a énormément d'enjeux. On s'est dit qu'on allait construire une grande partie du film en temps réel, le temps de cette audience.

C.D. : La parole dans ces commissions est un enjeu majeur. Ce qu'on entend là, ce sont des récits qu'on n' imagine pas, qu'on voudrait taire. C'est un sujet extrêmement tabou et le projet d'*On vous croit* est de filmer cette parole, rendre visible cet invisible.

Comment avez-vous travaillé l'écriture du film ?

A.D. : L'écriture était très précise, et le discours de chaque personnage millimétré. Pour le tournage, nous voulions travailler avec des avocats de métier : ils ont plaidé sur la base du scénario, mais s'approprièrent leur texte selon leurs réflexes professionnels. En face, les comédiens travaillaient au mot près. Ce mélange a rendu le dispositif imprévisible et chaque échange réaliste.

C.D. : Les audiences réelles sont souvent plus courtes, mais on a insisté pour donner un vrai temps de parole à chaque personnage, tout particulièrement à la mère, pour qu'elle puisse se reconstruire via la justice et non contre elle.

Sur le plateau, comment se passe cette rencontre entre comédiens et avocats ?

C.D. : C'était très fluide, à la surprise générale. Les avocats ont cette théâtralité acquise dans leur métier, les comédiens étaient fascinés par leur aisance dans l'art de la plaidoirie. Chacun trouvait sa place. Par exemple, pour le rôle du père et de son avocat, ils avaient de vrais rendez-vous, se vouvoient... Ils ont préparé la



scène comme s’il s’agissait d’une véritable audience.

A.D. : Ils s’appuyaient sur leurs points forts mutuels, s’observaient beaucoup. Si les avocats étaient en effet très précis, ils découvraient aussi la charge émotionnelle que Myriem pouvait envoyer quand elle jouait.

Vous avez procédé à un casting pour les trouver ?

C.D. : Oui. Colline Potier, notre directrice de casting, a cherché des avocats via des annonces. Beaucoup étaient déjà engagés sur ces questions. Les avocates du père et de la mère, ce sont aussi des militantes, participer au film était une manière de prolonger leurs réflexions.

A.D. : Le réseau juridique s’est vite montré réceptif. On n’a pas vu tant de monde que ça finalement et les avocats étaient très volontaires pour participer. Ils avaient parfois déjà fait du théâtre, étaient en tout cas passionnés par le jeu et l’éloquence. L’adhésion au scénario nous a rassurés sur la justesse du film.

Même si la juge est un personnage qui a une vision progressiste, le film ne cache pas la violence subie par les victimes dans le processus, ni les dysfonctionnements du système. Comment avez-vous réfléchi à la manière de représenter la justice à l’écran ?

A.D. : C’était important d’avoir cette juge qui fait bouger les lignes, qui est irréprochable et accorde une place

particulière au fait d’être écouté.

C.D. : Et en même temps, on a voulu traduire la longueur et la lassitude du parcours judiciaire, sans juger, juste en posant la difficulté du combat. Dans les séquences avant et après l’audience, on voit que la mère est fatiguée par la justice. Et je pense que tout le monde l’est d’une certaine manière. Mais on voulait aussi faire émerger, dans la parole de la mère, une lueur d’espoir.

« Certains ont préparé la scène comme s’il s’agissait d’une véritable audience »

Comment maintient-on la tension sur une si longue scène en temps réel ?

A.D. : C’était une question centrale, il ne fallait pas que ça retombe. On a travaillé sur des rebondissements dans l’écriture, pour qu’il y ait une vraie progression dans le récit.

C.D. : C’était déjà rassurant de voir qu’au scénario les gens ne décrochaient pas et restaient tenus jusqu’au bout malgré les gros blocs de texte.

A.D. : Dans la mise en scène, on faisait de longues prises pour avoir de l’intensité dans le jeu et des réactions inattendues. On a tourné à trois caméras pour filmer

à la fois la parole mais aussi l’écoute. Le gros enjeu était au montage pour équilibrer tout ça, découper ces longues prises et instaurer une progression qui garantissait de rester en tension.

Comment accompagne-t-on un enfant sur un tournage au sujet si dur ?

C.D. : C’est toujours délicat d’aborder les questions d’intimité avec les enfants. Ulysse avait 10 ou 11 ans au moment du tournage. Au début, on était en difficulté, on ne savait pas trop comment en parler avec lui. On se faisait presque rattraper par l’aspect tabou du sujet. Puis un jour il nous a demandé ce qu’avait fait son père exactement. La simplicité a été essentielle et il existe plusieurs supports de prévention qui permettent d’accompagner la discussion. Et dès qu’il a compris, c’était bon, il a très bien joué.

Avec quoi espérez-vous que les spectateurs repartent en sortant du film ?

A.D. : Pour moi, le cinéma, c’est avant tout de l’émotion. Amener le spectateur au plus près de la psychologie du personnage et laisser l’émotion faire son chemin à chaque étape. Je pense que c’est de cette manière que le film crée une vraie réflexion sur la réalité traitée.

C.D. : J’espère qu’*On vous croit* va toucher à la fois le public militant mais aussi les amateurs de cinéma. Que ceux qui viennent pour l’esthétique repartent questionnés sur le sujet, et inversement. •



DES MAUX POUR LE DIRE

En France, chaque année, 160 000 enfants sont victimes de violences sexuelles. Dans 81 % des cas, l'agresseur est un membre de la famille. Le plus souvent, ce sont les pères (27 %). Une plainte n'est déposée que dans 12 % des cas d'inceste. Seulement 1 % de ces cas font l'objet d'une condamnation. Comment faire un film, une œuvre artistique avec ces chiffres effroyables, ces pourcentages qui déchirent le cœur, ces drames qui brisent des vies ? Venus de Belgique, Charlotte Devillers, ancienne professionnelle de la santé travaillant avec des victimes de violences sexuelles, et le cinéaste Arnaud Dufey ont opté pour une forme minimaliste, radicale, quelque chose comme une tragédie grecque dans l'enceinte d'un tribunal ou un uppercut d'une heure et quart. Devant une juge et deux avocats, dans un décor lumineux, aseptisé (un bureau blanc, deux baies vitrées, cinq chaises), la mère de deux enfants affronte leur père, soupçonné d'inceste, qui veut obtenir un droit de visite pour ses enfants. Avec un format carré, une succession de gros plans sur tous les protagonistes (sauf les enfants gardés dans une autre pièce), les deux cinéastes filment une audience d'une 55 minutes, avec des visages cadrés en gros plans, souvent face caméra, dans leurs répétitions, leurs hésitations, leur rage ou leur émotion qui saisit à la gorge. Avec des mots, des maux, des torrents de mots, un flot de maux... La mère est incarnée par l'époustouflante Myriem Akheddiou,

Dans l'enceinte d'un tribunal, une mère dont la garde des deux enfants est remise en cause, affronte leur père soupçonné d'inceste. Un **thriller minimaliste** et vertigineux, bardé de prix.

vue dans *Sages femmes*, le père par Laurent Capelluto, mais les avocats sont campés par de vrais avocats et la scène centrale a été tournée en une prise continue, avec trois caméras !

ARTIFICE ET VÉRITÉ 24 FOIS PAR SECONDE
Multiprimé, *On vous croit* interroge bien sûr la fabrique de la vérité, l'autorité du langage, la violence de la justice et de la procédure. Bientôt, l'artifice du dispositif, de la mise en scène, génère de la vérité 24 fois par seconde, comme le jeu des acteurs non professionnels, et le film quasi documentaire se transforme alors en cinéma en fusion, sauvage, un thriller infernal dont chaque plan génère un suspense asphyxiant, une peur indicible. On est révolté, brisé, suspendu à la moindre réplique : la mère va-t-elle craquer, s'emporter ? Le père dit-il la vérité ? On tremble pour les enfants, pourtant hors-champ... Incroyablement immersif, c'est du cinéma à hauteur d'homme, cathartique, qui prône la libération de la parole de victimes. On sort de la salle carbonisé, mais avec une certitude : on vous croit, oui, vraiment, on vous croit !
On vous croit, Arnaud Dufey & Charlotte Devillers, en salles le 12 novembre

MATRAQUE & LBD

Après l'extraordinaire *Nuit du 12*, Dominik Moll se réinvente avec l'histoire d'une enquêtrice de l'IGPN qui tente de retrouver les flics qui ont fracassé un môme d'un tir de LBD pendant une manif de Gilets Jaunes. Sur la forme, Moll prend tous les risques. Il filme des fonctionnaires derrière leurs ordinateurs, alterne images de smartphones et de caméras de surveillance. Tout s'assemble miraculeusement, comme dans un puzzle, pour l'autopsie d'une France fracturée, avec des pauvres qui luttent pour leur survie et des flics à qui l'on a ordonné de « Sauver la République ». Fort.

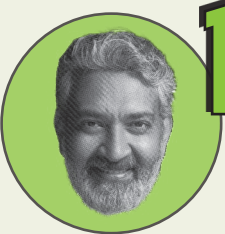
Dominik Moll, *Dossier 137*, en salles le 19 novembre

RAGE AGAINST THE MACHINE

URSS, 1937. Lors de l'apogée de la terreur stalinienne, un jeune juge idéaliste reçoit la lettre, écrite avec du sang, d'un prisonnier d'un goulag innommable. Il découvre bientôt que le NKVD, service secret des basses œuvres staliniennes, liquide toute la vieille garde du parti. Avec une belle économie de moyens, l'Ukrainien Sergei Loznitsa signe un conte moral, kafkaïen, adapté d'une nouvelle de Georgy Demidov, un physicien qui passa quatorze ans au goulag. Une œuvre glaçante, métaphorique, contre la machine totalitaire.

Sergueï Loznitsa, *Deux procureurs*, en salles 26 novembre

HÉROS OU ZÉROS



1 S.S. RAJAMOULI

C'est le James Cameron du cinéma indien, le Steven Spielberg hindi, un magicien du 7^e art. Sa magnifique fresque sort enfin en France. Joie !
La Légende de Baahubali, 29 octobre



2 FARES FARES

Vu dans *Le Caire Confidentiel*, l'acteur fétiche de Tarik Saleh incarne une star du cinéma forcée de collaborer avec le régime pour sauver son fils. Puissant.
Les Aigles de la république, 12 novembre



3 FRANCIS FORD COPPOLA

Apocalypse Now, *Conversation secrète*, *Outsiders*, *Coup de cœur*... Un beau cycle en hommage à un géant du cinéma américain.
À partir du 19 novembre



4 KAOUTHER BEN HANIA

La cinéaste tunisienne retrace dans un docufiction les dernières heures de la fillette de six ans retranchée dans une voiture après une attaque de l'armée israélienne à Gaza. Choc !
La Voix de Hind Rajab, 26 novembre



5 BENNY SAFDIE

Sans son frère, Benny expulse ce gros prout arty où il fait le malin avec la caméra, la musique, bref, fait passer l'artifice avant l'histoire. Très raté.
Smashing Machine, 29 octobre



6 REBECCA ZLOTOWSKI

Psychiatre, Jodie Foster apprend la mort d'une de ses patientes. La réalisatrice tente une comédie élégante, mais tout est vain, creux, sinistre.
Vie privée, 26 novembre



7 YÓRGOS LÁNTHIMOS

Avec Emma Stone rasée, humiliée, torturée pendant deux heures, Lanthimos se régale et concocte un navet au fumet nauséabond.
Burgonia, 26 novembre

KIKA

d'Alexe Poukine – 1h55

Sortie le 12 novembre

Alors qu'elle est enceinte, Kika perd brutalement l'homme qu'elle aime. Complètement fauchée, elle en vient à vendre ses petites culottes, avant de tenter sa chance dans un métier... déconcertant. Investie dans cette activité dont elle ignore à peu près tout, Kika entame sa remontée vers la lumière.

NOTRE AVIS : « Dans la culture japonaise, Kika est associé à la beauté et à la luminosité ». Beau et lumineux, c'est ce qu'on retiendra de ce bouleversant et drôlatique personnage – ainsi que de l'incroyable actrice qui l'interprète, Manon Clayel, intense, radieuse, inoubliable ! Passant du rire aux larmes, Alexe Poukine mêle habilement le drame sentimental et social à la franche comédie. Solaire, revigorant, bourré de générosité, Kika est LE film énergisant qui vous donnera la patate cet automne. N'hésitez pas – sinon, on a gardé la cravache derrière le comptoir...



ON VOUS CROIT

de Charlotte Devillers & Arnaud Dufey – 1h18

Sortie le 12 novembre

Aujourd'hui, Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?

NOTRE AVIS : *On vous croit* est un choc frontal, puissant — à peine 75 minutes pour vous percuter de plein fouet. Les coréalisateurs optent pour un réalisme absolu : une audience de tribunal où les plaidoiries sont portées par de véritables avocats, d'une justesse stupéfiante. Inspirée de faits multiples mais sans reconstitution précise, l'histoire frappe par son authenticité et sa tension constante. Un film de fiction salutaire, œuvrant pour que la société ouvre les yeux et protège ses enfants plutôt que de les dévorer.

LA FEMME LA PLUS RICHE DU MONDE

de Thierry Klifa – 2h03

Sortie le 29 octobre

La femme la plus riche du monde : sa beauté, son intelligence, son pouvoir. Un écrivain photographe : son ambition, son insolence, sa folie. Le coup de foudre qui les emporte. Des secrets de famille. Des donations astronomiques. Une guerre où tous les coups sont permis.

NOTRE AVIS : Même si le film entend « s'inspirer librement de... », personne n'est dupe. Isabelle Huppert n'est autre que la richissime Liliane Bettencourt. Laurent Lafitte ne peut être que François-Marie Banier, accusé naguère d'abus de faiblesse sur la première. Marina Fois, renommée Frédérique dans la fiction, incarne formidablement Françoise Bettencourt Meyers, la fille blessée par qui le scandale arrive. Et Raphaël Personnaz campe un majordome ambigu, inquiétant, qui a quelque chose de Dirk Bogarde dans *The Servant* de Losey, mi-serviteur stylé, mi-voyou.



Pleine Vie

ET AUSSI...

LES BRAISES

Une histoire d'amour au temps des Gilets Jaunes, transcendée par le couple magnétique de deux comédiens belges césarisés : Virginie Efira et l'interprète du *Procès Goldman*. L'émotion submerge cette relation pas si simple.



🔗 **Drame** de Thomas Kruithof, avec Virginie Efira, Ariele Worthalter...

SORTIE LE 5 NOVEMBRE

LES RÊVEURS

La première réalisation d'une actrice qui adapte son propre livre et plaide en faveur de ces êtres fragiles qu'on écarte du regard. Un phénomène de société brûlant : la santé mentale des adolescents.



🔗 **Comédie** d'Isabelle Carré, avec Isabelle Carré, Judith Chemla, Tessa Dumont Janod...

SORTIE LE 12 NOVEMBRE

ON VOUS CROIT

Une mère divorcée et ses deux enfants passent devant la juge aux affaires familiales pour solliciter l'éloignement du père jugé toxique. Un huis clos à haute tension.



🔗 **Drame** de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods...

SORTIE LE 12 NOVEMBRE

On vous croit

Charlotte Devillers et Arnaud Dufey

Au tribunal, Alice et ses enfants sont confrontés à leur ex-mari et père. Un premier long métrage coup de poing, où la tension ne retombe jamais.



Il est des films que l'on regarde en apnée. Le souffle coupé par l'âpreté du propos autant que par la radicalité de la réalisation. « On vous croit », ce sont les mots qu'Alice et ses deux enfants rêvent d'entendre depuis deux ans. Tous les trois ont été convoqués devant une juge aux affaires familiales pour une confronta-

tion avec leur ex-mari et père. Lui réclame un droit de visite, mais aussi le placement d'Étienne et de Lila dans un foyer, arguant de la « nocivité » d'Alice à leur égard. Elle veut protéger à tout prix ses petits de leur géniteur, accusé d'agression sexuelle par Étienne...

Après une première scène de rue énergique à la manière des frères

Dardenne – caméra à l'épaule qui semble réagir sur le vif à la nervosité des personnages –, le premier long métrage de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey s'installe dans le décor hautement symbolique du palais de justice : un univers froid, d'une blancheur clinique, dont les grandes baies vitrées appellent les protagonistes à la transparence, alors que leurs déclarations peuvent créer le doute. Dans ce film où la tension ne retombe jamais, la séquence proprement dite de l'audience est un tour de force : cinquante-cinq minutes en temps réel, filmées en continu avec trois caméras, pendant lesquelles la parole est souvent reléguée hors champ pour mieux saisir en gros plans les réactions de celle ou de celui qui l'écoute. Face à d'authentiques avocats qui improvisent avec aisance dans leur propre rôle (ou presque), Laurent Capelluto livre une interprétation de haut vol, parvenant à transmettre l'humanité, malgré tout, du père toxique. Plus impressionnante encore, Myriem Akheddiou bouleverse en femme blessée mais mère louve, boule d'angoisse et de rage mêlées, pour porter un appel vibrant à mieux prendre en considération la parole des enfants.

▷ Samuel Douhaire

| Belgique (1h18) | Scénario : C. Devillers, A. Dufey. Avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods, Ulysse Goffin, Adèle Pinckaers.

LIRE aussi p. 30.

Myriem Akheddiou, bouleversante en mère louve face à un père toxique (Laurent Capelluto).



Devant

Contrechamp de la rétention
Annick Redolfi



Sous l'Abribus un peu cabossé, des femmes et des hommes patientent. L'une fume la chicha, l'autre tente d'apercevoir son conjoint par-dessus les grilles. Derrière la réalisatrice et sa caméra, le centre de rétention administrative impose sa masse sombre. N'ayant pas le droit de le filmer frontalement, Annick Redolfi le laisse apparaître via des procédés détournés, ici un miroir rotatif, là à la bordure du parking. Au fil des jours qui s'égrenent, des compagnes, des familles, des professeurs

viennent apporter vivres et soutien aux retenus. Une femme y a travaillé ; aujourd'hui, elle attend que son compagnon soit libéré. Un homme vient d'en sortir. « J'ai vu une autre France à l'intérieur », dit-il. À travers les récits de ceux qui sont dehors, ce huis clos à ciel ouvert dessine remarquablement les contours d'une zone d'ombre de la politique française, le traitement inhumain des étrangers en situation irrégulière.

▷ Pauline Demange-Dilasser
| Documentaire, France (1h20).

Détective Conan

La Mémoire retrouvée
Katsuya Shigehara



Les fans des mangas de Gōshō Aoyama et de la série de films d'animation qui en ont résulté (*La Fiancée de Shibuya*, *Le Sous-marin noir*, *L'Étoile à 1 million de dollars*) connaissent bien ce petit détective japonais dont la particularité est d'être un adulte coincé dans un corps d'enfant. Cette nouvelle aventure mène Conan à la poursuite d'un meurtrier entre Tokyo et Nagano : des retrouvailles trépidantes. ▷ Cécile Mury
| *Mémoires de Conan : Sekigan no Zanzō*, film d'animation, Japon (1h50) | + 10 ans.

CINÉMA | PORTRAIT



Super crédible

Depuis vingt ans, elle multiplie les apparitions au théâtre, au cinéma ou à la télévision. En mère louve face à la justice, l'actrice belge Myriem Akheddiou tient enfin un rôle à sa mesure.

Par Marie Sauvion

Serait-ce LE rôle de sa vie ? La question amuse Myriem Akheddiou, qui reconnaît que « c'est un moment important ». La preuve, ajoute l'actrice, un rire dans la voix, « je me souviens parfaitement où j'étais, et même de la température de l'air, quand le réalisateur m'a appelée pour me dire que je ferais le film ! Je sentais que ce serait une expérience passionnante... ». Qui découvrira *On vous croit*, en salles cette semaine, saura pourquoi dès l'ouverture, avec ces images vissées sur son visage, ses larmes nées au bout du rouleau, sa combativité rougeoyant sous l'épuisement. Elle y incarne une mère divorcée, convoquée au tribunal de la famille avec ses enfants, Lila et Étienne, lesquels refusent, depuis deux ans, de revoir leur père (Laurent Capelluto). L'homme, sous le coup d'une enquête pour inceste, réclame le respect de son droit de visite ; la femme, qu'on protège son fils ; les (vrais) avocats plaident ; la juge écoute. Et l'ensemble, signé Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, donne un drame belge aussi tendu que ramassé (1h18), radicalement centré sur la parole.

« Je ne sais pas si ça mérite le Livre des records, précise Myriem Akheddiou, mais il nous est arrivé plusieurs fois de faire des prises de quarante-sept minutes ! Il faut vraiment se sentir en sécurité pour se mettre à nu comme ça, avec une caméra braquée sur son nez... C'était un espace entièrement dédié au jeu, à la sincérité. Les avocats improvisaient dans un canevas donné, tandis que nous on restituait notre texte au mot près. À l'arrivée, ça donne l'impression d'entrer par effraction dans le bureau de la juge. Comme spectatrice déjà, j'adore qu'on y croie à fond, mais alors comme actrice, c'est carrément une obsession ! » Née aux derniers jours du disco, en 1978, la diplômée du Conservatoire royal de Bruxelles défend, de fait, la vérité de son personnage, Alice, avec une intensité, une justesse surtout, qui laissent baba.

Vingt ans durant, elle dit avoir cherché son « chemin » sur les planches et à la télévision. Au cinéma, ses partitions n'ont pas toujours eu de prénom : au générique, Myriem Akheddiou était « l'assistante médicale », « l'infirmière à la maternité » ou « la journaliste n°5 ». Dans *Deux Jours, une nuit*, de Luc et Jean-Pierre Dardenne (2014), elle s'appelle Mireille et réussit à exister en une seule scène, dans l'encadrement d'une porte, face à une Marion Cotillard aux abois. Cinq ans plus tard, avec *Le Jeune Ahmed*, elle décroche le Magritte du meilleur second rôle (l'équivalent belge des Césars) en professeure « impure » dans le collimateur d'une graine d'islamiste. La comédienne, née d'un père marocain et d'une mère belge, avoue une « fascination absolue » pour la méthode Dardenne : « Il y a chez eux une humilité, un questionnement perpétuel pour s'approcher du vrai, un grand respect des autres. En tant qu'acteur, on n'est pas là pour se mettre en avant mais pour s'effacer derrière le portrait, la tranche de vie. »

En perfecto noir dans *Titane* (Julia Ducournau, 2021) ou en blouse blanche dans *Sages-femmes* (Léa Fehner, 2023), on la remarque alors qu'elle ne fait parfois que passer. Outre-Qulévrain, elle occupe davantage le terrain, un jour conseillère com d'un politicien minable dans la série *Pandore* (2022), un autre, vedette d'*Andromaque* au théâtre. À un site belge, elle confiait sa plus grande fierté : ne pas avoir renoncé. Avec *On vous croit*, la brune aux accents de Virginie Efira entame forcément une période faste. Dur comme fer, on y croit. ■

À VOIR



On vous croit. de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys. En salles. **LIRE** la critique page 58.

ELLE

2 C I N É M A MÈRE INTÉRIEURE

PAR ALICE AUGUSTIN

Comment le cinéma peut-il s'emparer d'une question sociétale grave sans risquer la démonstration assommante ? « On vous croit », primé dans de nombreux festivals, est la preuve que l'art peut éviter cet écueil, en mettant au cœur de sa mécanique une infinie sensibilité et une grande nuance. Réalisé par un jeune duo belge, Charlotte Devillers et Arnaud Dufey, le film s'immerge quelques heures durant dans l'histoire d'Alice (Myriem Akheddiou) et de ses deux enfants. Dans les couloirs immaculés d'un tribunal, ils sont là car convoqués par une juge. On le comprend entre les lignes : le fils d'Alice accuse son père d'inceste et refuse de le voir, tandis que ce dernier affirme être un bon parent et réclame leur garde ; selon lui, leur mère est trop fragile. Le but du film ne sera pas tant de connaître la vérité que de suivre au plus près les états d'âme de cette femme dont le personnage s'inspire des



MYRIEM AKHEDDIOU ET LAURENT CAPELLUTO.

« mères protectrices » qui se battent pour protéger leur enfant d'un père abusif. Mais ici pas d'attaque contre la justice. Le cœur du film tient dans la scène d'audience avec le juge, long plan de 55 minutes filmé avec de vrais avocats. Une scène d'une grande beauté et d'une intensité saisissante, où le jeu des acteurs se déploie tout en délicatesse et où le visage d'Alice, en gros plan, tantôt tordu par la colère, tantôt dévasté par l'épuisement, vaut tous les slogans.

« ON VOUS CROIT », de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey (1h18). Avec Myriem Akheddiou. En salle le 12 novembre.

« On vous croit » ★★★★★

Plongée dans la machine judiciaire

C'est un film passionnant et nécessaire que l'on regarde en apnée, tant la tension est grande. Alice (Myriem Akheddiou) a deux enfants, Lila et Étienne. Elle a découvert l'impensable : les violences sexuelles infligées par leur père (Laurent Capelluto). « Dans un premier temps, j'ai préféré ne pas y croire. C'était trop violent. Trop inimaginable pour moi », explique-t-elle à la juge. Car aujourd'hui - et c'est le nœud du film, qui comporte une scène d'audience judiciaire de près d'une heure - Alice plaide devant la juge pour que ses enfants soient protégés de leur père.

C'est un exercice de haute voltige entre réalisme documentaire et forme fictionnelle que réussit le tandem de réalisateurs, Charlotte Devillers (infirmière spécialiste du travail avec les victimes de violences sexuelles) et le cinéaste Arnaud Dufeys. Pari tenu : le film nous fait ressentir, avec une vraie subtilité, la complexité de cette situation, la question de la présomption d'innocence, la difficulté des adultes à accueillir la parole des enfants. Et il nous éclaire sur ces chiffres accablants donnés par la Ciivise : une plainte n'est déposée que dans 12 % des cas d'inceste, et 1 % de ces cas seulement aboutissent à une condamnation.

Florence Colombani



BATACLAN

Survivants

Dix ans après le 13-Novembre,
les rescapés racontent

EN MÉMOIRE DES VICTIMES
MAISON CULTURELLE BRASSERIE DES ARTS
NOVEMBRE 2015

LA RENCONTRE
ANTOINE DE CAUNES,
VIEUX COMME UN ADO

L'HISTOIRE DE LA SEMAINE
JEUX DANGEREUX
SUR ROBLOX





CÉLINE NIESZAWER



MONICA MONTÉ

Charlotte Devillers

est infirmière dans un centre médico-social, **Arnaud Dufeys** est cinéaste et producteur. Ensemble, ils ont écrit et réalisé « On vous croit », une fiction sur la justice et les violences sexuelles faites aux enfants.



JOUR 2 FÊTE



UN FILM POUR JUSTICE DE L'ENFANT

RENDRE À LA PAROLE VICTIME

Alice (Myriem Akheddiou) doit convaincre la juge de garder ses enfants (Ulysse Goffin, Adèle Pinckaers) éloignés de leur père, accusé de viol sur leur fils.

Avec son titre slogan qui évoque les banderoles des manifestations ou les affichages des colleuses, « On vous croit » est un film aussi puissant que nécessaire. Dans cette fiction de facture très épurée, proche du documentaire, les réalisateurs Charlotte Devillers et

Arnaud Dufeyss mettent en scène une audience de justice de cinquante-cinq minutes, presque en temps réel. Alice (Myriem Akheddiou) est confrontée à son ex-mari (Laurent Capelluto), accusé d'avoir abusé de leur fils, Étienne. Alors que le témoignage du garçon et de sa sœur adolescente devant un avocat reste hors champ, le film fait entendre tour à tour la parole du père, de la mère et de leurs avocates respectives. Il reviendra à la juge (Natali Broods) de trancher.

Le sujet central de « On vous croit » est-il l'écoute et la mise en doute de la parole des victimes ?

ARNAUD DUEYS Nous avons voulu faire un film d'écoute. Il était important de placer le spectateur à l'endroit de la justice et du juge qui reçoit la parole car c'est ce qui permet de se positionner au moment du jugement. Par ailleurs, nous voulions adopter le plus possible le point de vue de cette mère, Alice, et percevoir à quel point la parole des enfants victimes peut être libératrice mais aussi violente pour les gens qui la reçoivent.

CHARLOTTE DEVILLERS Nous avons choisi de mettre les enfants très peu à l'écran et de ne pas montrer leur audience. Comme le dit le juge Durand, une fois que l'enfant dénonce des violences sexuelles, on lui dit : « Tu es sûr ? », et on remet le couvercle. En tant que mère, quand on reçoit cette parole, c'est un immeuble qui s'effondre. On ne veut pas entendre parce que ce n'est pas entendable. Pour l'enfant, raconter amène l'image à son cerveau. Lui demander de répéter son témoignage est donc extrêmement violent. Il faut l'entendre une seule fois et ne pas mettre en doute ce qu'il dit. Dans 97 % des cas, c'est la mère qui reçoit cette parole. Quand ce sont d'autres adultes, un enfant qui révèle des violences parle à six ou sept personnes avant de recevoir un « oui, je te crois ».

Pourquoi la justice veut-elle à tout prix ne pas couper le lien avec le père alors même qu'une enquête est en cours ? Qu'est-ce qui dysfonctionne selon vous ?

A. D. Pour la justice, la présomption d'innocence prévaut sur tout. Dans le film, nous essayons de mettre en avant le principe de précaution. Est-ce qu'on ne devrait pas trouver une manière d'éloigner les enfants de leur potentiel agresseur, quitte à se tromper vis-à-vis de lui ?



C. D. Quand on voit des enfants dire en criant qu'ils ne veulent pas aller chez leur père, il faut les écouter. Qu'est-ce qui est préférable : mettre en doute la parole de l'enfant et le remettre à l'agresseur potentiel ou le protéger avec ce principe de précaution, le temps de l'enquête ? Il existe un vrai biais dans la protection de l'enfance.

Sur quel matériau documentaire vous êtes-vous appuyés ?

A. D. Nous nous sommes basés sur un témoignage principal pour écrire le texte d'Alice. Les récits que nous avons entendus, notamment à la Ciivise, se ressemblent tous. Les faits en justice sont toujours traités de la même manière, avec les mêmes frustrations, la même répétition sur des années, sans condamnation au final. Nous avons aussi alimenté le travail avec des livres comme « Défendre les enfants » d'Édouard Durand, nous avons assisté à des audiences en Belgique. Et nous avons pris de vrais avocats pour jouer leurs propres rôles et participer à l'écriture.

Que produit cette cohabitation entre des acteurs professionnels et des avocates et avocats ?

C. D. Elle a fonctionné dès les répétitions avec la comédienne Myriem Akheddiou. Les avocats lui donnaient un espace de jeu très intéressant. Tout pouvait arriver. Les acteurs ont appris leur texte au mot près. À l'inverse, les avocats ont lu le texte et ont ensuite préparé le tournage comme de vraies audiences,

« EST-CE QU'ON NE DEVRAIT PAS TROUVER UNE MANIÈRE D'ÉLOIGNER LES ENFANTS DE LEUR POTENTIEL AGRESSEUR, QUITTE À SE TROMPER ? »

ARNAUD DUEYS



PHOTOS : JOUR 2 FÊTE

« Les acteurs ont appris leur texte au mot près. À l'inverse, les avocats ont lu le texte et ont ensuite préparé le tournage comme de vraies audiences », explique Charlotte Devillers.

avec leur propre technique. Cette confrontation a produit véracité et précision.

Comment avez-vous travaillé sur les valeurs de plan pour chercher les émotions sur les visages des acteurs ?

C. D. Nous voulions permettre au spectateur de ressentir l'émotion d'Alice par les sensations. C'est la partie que j'amène puisque je suis infirmière et que je connais les pathologies, notamment respiratoires, en lien avec le traumatisme. Quand on est sidéré, on a le souffle coupé. Nous voulions faire ressentir cet étouffement. Nous avons pensé à la cage, à l'enfermement.

A. D. C'est vraiment le résultat du peu de moyens que nous avons eus. L'audience se passe dans le bureau de la juge, un open space avec une cloison, des murs blancs et des chaises, ce qui n'est pas très cinématographique. Pour nous, le lieu de l'événement était le visage des acteurs, principalement de l'actrice. Il fallait faire croire à un cloisonnement de l'espace par la manière de découper le film. Tous ces éléments ont amené l'idée du 4/3 et des gros plans.

Les couleurs sont très blanches, la mise en scène joue sur des effets de transparences à travers les vitres...

A. D. Nous souhaitions tourner en lumières naturelles, sans éclairage additionnel. Nous avions en tête un lieu qui ressemble au tribunal de grande instance de Paris, notre référence. Aujourd'hui les architectes conçoivent les bâtiments de justice transparents, lumineux. Nous avons essayé de nous détacher de l'image d'une justice poussiéreuse, avec des murs en bois, comme souvent dans les films de procès.

C. D. Ce qui se dégage du tribunal de grande instance de Paris, c'est cette justice transparente. Les salles d'attente sont exigües et la victime peut voir son agresseur. Même quand on demande des parcours

« UNE FOIS QUE L'ENFANT DÉNONCE DES VIOLENCES SEXUELLES, ON LUI DIT : "TU ES SÛR ?", ET ON REMET LE COUVERCLE. »

CHARLOTTE DEVILLERS

protégés, avec une vitre de séparation, les enfants voient le père agresseur. Cette proximité est très violente pour l'enfant et pour sa mère, même si ça se veut bien pensé.

Comment avez-vous travaillé avec les enfants ? Que leur avez-vous dit ?

A. D. Comme Ulysse Goffin, qui joue Étienne, a peu de scènes, nous pensions qu'il n'était pas nécessaire de l'informer de tous les enjeux pour nourrir son jeu. Nous avons donc évité le sujet. Mais à un moment donné, il nous a demandé ce que le personnage du père avait fait. Nous nous sommes rendu compte que nous n'arrivions pas à trouver les mots. Quand nous lui avons dit la vérité, en utilisant des outils appropriés, Ulysse s'est relancé dans la préparation du jeu et il était bien meilleur qu'avant. Nous avons compris que c'est nous, adultes, qui avons des difficultés à parler de ce sujet.

Est-ce que les projections suscitent beaucoup de témoignages ?

A. D. C'est quasi systématique. Un homme m'a dit : « J'ai parlé une fois, à l'adolescence, de ce qui m'était arrivé. J'ai été viré de l'école et je n'ai plus jamais rien dit. » Des gens avec qui on a travaillé ou des proches sont venus nous voir pour nous raconter leur histoire, ils ont vu qu'ils pouvaient parler librement, en toute confiance.

C. D. Certaines mères protectrices reconnaissent leur histoire. On s'assure avant les projections qu'il y ait sur place des associations ou des centres sociaux pour orienter les victimes. Nous sommes réalistes, nous ne pouvons pas assumer ce rôle. Quand on connaît les chiffres, ce n'est pas étonnant : 167 000 enfants victimes par an en France, trois enfants par classe, un enfant toutes les dix minutes. Les chiffres sont à peu près les mêmes partout et ils sont sous-évalués. Il existe des outils très bien faits, comme les livres de Mai Lan Chapiro, en collaboration avec le juge Durand, des supports que nous avons utilisés avec les enfants du film, notamment avec Ulysse, mais nous sommes parfois désemparés. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SOPHIE JOUBERT

sophie.joubert@humanite.fr



ON VOUS CROIT, de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, Belgique, 1 h 18

Isabelle Huppert et Laurent Lafitte partagent l'affiche dans cette fiction très inspirée d'un des plus célèbres feuilletons judiciaires français.



“La Femme plus riche du monde”

L'argent de la vieille

Devant la caméra de Thierry Klifa, l'affaire Bettencourt devient une comédie étincelante et magistralement interprétée.



De Thierry Klifa, avec Isabelle Huppert, Laurent Lafitte. 2 h 03. En salle.

Elle s'appelle Marianne Farrère, lui Pierre-Alain Fantin. Mais c'est bien de Liliane Bettencourt, vieillissante propriétaire multimilliardaire de l'empire cosmétique L'Oréal, et de François-Marie Banier, jeune photographe condamné en 2016 pour abus de faiblesse après l'avoir ponctionnée d'une partie de sa fortune sous couvert d'« amitié », qu'il s'agit ici. Connu pour sa sensibilité, son sens aigu de l'émotion et sa passion pour les intrigues familiales (*Les Yeux de sa mère* demeure à ce titre une pure merveille), Thierry Klifa s'aventure aujourd'hui avec un égal bonheur sur le terrain du sarcasme, de la cruauté et du

lustre visuel trois étoiles pour remonter sans vraiment le dire à la source d'un des imbroglios judiciaires les plus retentissants de notre époque. Feu d'artifice de dialogues barbelés, vitrine royale pour une Isabelle Huppert sidérante de fausse ingénuité et un Laurent Lafitte grandiose d'énergie vacharde, ce film divertissant jusqu'à la jubilation n'en oublie pas moins d'explorer la détresse humaine et les nombreuses ambiguïtés cachées derrière le fait divers people. Soit un exercice d'équilibriste assez virtuose qui refuse d'asséner sa propre vérité pour mieux nous offrir la liberté d'élaborer la nôtre.

BIOPIC

“L'INCONNU DE LA GRANDE ARCHE”



Inutile d'habiter Paris pour être captivé par les enjeux et les rebondissements de cette genèse du fameux immeuble de La Défense. Remis en lumière avec autant d'admiration que d'amertume, l'architecte danois qui en fut le concepteur y devient le héros d'une magistrale fresque politico-artistique. De Stéphane Demoustier, avec Claes Bang. 1 h 46. Le 5/11.

CHOCS

“LA VAGUE”



Tirée d'une authentique révolte d'étudiantes chiliennes contre l'impunité dont ont longtemps bénéficié les professeurs et les élèves qui les agressèrent sexuellement, voilà un film d'une puissance dramatique, mais aussi musicale et chorégraphique, affolante. Un choc en tout point digne d'*Emilia Perez*. De Sebastian Lelio, avec Daniela Lopez. 2 h 09. Le 5/11.

“ON VOUS CROIT”



Hors génériques, il suffit d'un peu plus d'une heure en temps réel pour transformer la confrontation au tribunal d'un couple dont la femme accuse le mari d'avoir violé leur jeune fils en un authentique vortex de tension et de réflexion. On n'est pas « devant » ce film, on est « dedans ». De Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, avec Myriem Akheddiou. 1 h 18.

3 mondes

“Les Aigles de la République”

L'acteur le plus célèbre d'Égypte se voit imposer de tenir le rôle principal d'un biopic à la gloire du tyran qui dirige le pays. Un bonheur d'intelligence, de malice et de force tant narrative qu'esthétique dont les ruptures de ton débouchent sur une formidable parabole sur le métier de comédien.

De Tarik Saleh, avec Fares Fares. 2 h 09. Le 12/11.

“Jean Valjean”

Belle surprise que cette variation sur le passé d'un des héros les plus mythiques de notre littérature qui, de bête humaine, devient progressivement un modèle de bonté. Il y a de la violence, des idées, de vrais bonheurs de mise en scène, et un Bernard Campan aussi impressionnant que Grégory Gadebois.

De Éric Besnard, avec Grégory Gadebois. 1 h 35. Le 19/11.

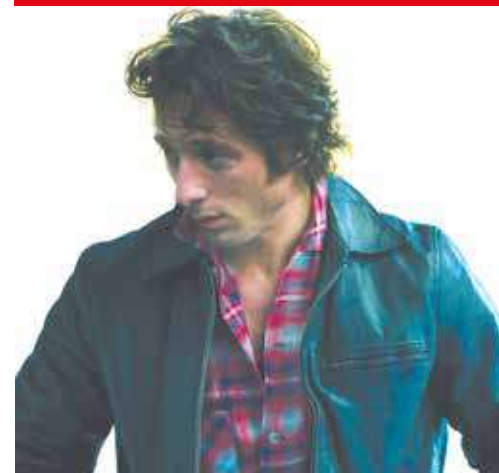
“Dossier 137”

En passe de devenir un genre à part entière, le “Léa Drucker movie” (en gros : une femme forte confrontée à l'adversité) fait aujourd'hui de cette grande actrice une enquêtrice de l'IGPN chargée de prouver une bavure policière commise durant la crise des Gilets jaunes. Son autorité y fait encore une fois merveille.

De Dominik Moll, avec Léa Drucker. 1 h 55. Le 19/11.



LUMIÈRE SUR...



“SPRINGSTEEN”

Au début des années 1980, rincé par la tournée de son album « The River », Bruce Springsteen tombe dans une profonde dépression. Empêtré dans ce mal-être qui, au début, ne dit pas son nom, le « Boss » délivrera dans la douleur « Nebraska », l'un de ses albums les plus intimistes et dépouillés, tant dans la forme que dans le fond qui, contre toute attente, cartonnera autant que son prédécesseur. Dépouillé, ce film centré sur la période d'incubation et de réalisation de ce disque est une véritable surprise tant il est à rebours des productions hollywoodiennes du genre. Antispectaculaire, parfois abrupt, il saisit par ses choix radicaux la quintessence de la création artistique dans toute sa noblesse et sa douleur. Dans les rôles respectifs de la star et de son manager, Jeremy Allen White (le Carmy de *The Bear*) et Jeremy Strong (Kendall dans *Succession*) abordent leur personnage avec une sobriété aux antipodes des numéros auxquels nous ont habitués certains en interprétant de tels rôles. **O.B.**

De Scott Cooper avec Jeremy Allen White, Jeremy Strong. 2 h. En salle.



Et aussi

Entre violence extrême et douceur intimiste, *Smashing Machine* est un biopic sur les addictions d'un champion de MMA. Dwayne « The Rock » Johnson se tire de son premier rôle dramatique avec un charisme bouleversant (en salle).



Drame de la vie conjugale

DRAME **On vous croit**, par Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto (Belgique, 1h18).

●●●●● Une mère aux abois (l'extraordinaire Myriem Akheddiou, *photo*) tente de faire monter son fils cadet dans un tram. Mais l'enfant, apeuré, se braque et, malgré les suppliques de sa sœur, refuse d'obéir. Cette scène d'ouverture, la seule filmée en extérieurs, prend tout son sens lorsque cette famille parvient à rejoindre le tribunal où elle va être entendue, traumatisée à l'idée de rejouer une fois encore la tragédie de la séparation des parents, divorce dont le jeune ado porte physiquement les séquelles. Une humiliation de plus imposée par leur père (Laurent Capelluto, impressionnant). Une fois les portes du bureau de la juge refermées, débute à nouveau, redite infernale, la mise en accusation de la mère, sa supposée incapacité à s'occuper matériellement et affecti-

vement de ses enfants. Face à elle, l'implacabilité du géniteur et d'une machine judiciaire à l'écoute mais figée par l'appareil législatif. Commence alors une séquence en quasi-temps réel de près d'une heure (le film dure à peine 1h18) pendant laquelle les deux cinéastes, en se reposant sur un découpage d'une époustouflante précision, vont donner à entendre, dans l'espace clos et impersonnel d'un bureau, les paroles des avocats, de la juge et des deux parties opposées. Le format 4:3, proche du carré, ne fait pas qu'isoler les protagonistes ni renforcer leur solitude, il décuple le hors-champ, brise les lignes des regards tandis que les gros plans serrés étouffent le récit en proscrivant toute forme de profondeur de champ. La mise en scène déjoue le piège du clinique en laissant la parole se développer dans son intégralité. Le temps réel, ici, c'est celui de l'exactitude des questions déstabilisantes, des hésitations étranglées, des accabllements de la mère et de la froideur calculée du père. Si la justice est en route, la vérité (la mère affabule-t-elle ? Le père est-il coupable d'attouchements ?) reste hors de propos, conférant un supplément d'ambiguïté anxiogène à ce récit malmenant et profondément bouleversant. **Xavier Leherpeur**



Retrouvez l'actualité du cinéma vue par nos critiques sur NouvelObs.com

Le drôle de jeu
du Medef *p.24*

Le grand stress
des maires *p.20*

Challenge^s

LE BRÉSIL en vedette

- COP30
- Mercosur
- Lula superstar

p.34

L 13400 - 895 - F: 4,80 €



DU 13 AU 19 NOVEMBRE 2025 - N°895 - 4,80 € -
BELUX 4,90 € - DOM 5 € - NL CAL 1000 XPT -
MAR 45 MAD - TUR 10,30 TND - CAN 8,25 SCAD



Ulysse Goffin, Myriem Akheddiou et Adèle Pinckaers. Alice se rend au tribunal pour confronter son ex-mari, qu'elle accuse d'inceste sur leurs enfants.

On vous croit

Parole contre parole

Entre fiction et documentaire, un huis clos illustre les défaillances du système judiciaire face aux agressions sexuelles sur mineurs.

Charlotte Devillers est une professionnelle de santé engagée auprès des victimes de violences sexuelles. Arnaud Dufey, lui, est réalisateur de courts-métrages multiprimés autour des thématiques de la sexualité et des non-dits qui l'entourent. Ces deux profils parfaitement complémentaires ont décidé de s'unir pour se lancer dans l'aventure d'un premier long-métrage, centré sur un personnage de mère protectrice. Une de ces femmes qui mettent

PAR
THIERRY
CHÈZE

leurs vies entre parenthèses pour entamer un long combat afin d'obtenir justice contre les auteurs d'agressions sexuelles subies par leurs enfants.

On vous croit a pris forme au fil des rencontres préparatoires que le duo a faites avec plusieurs de ces femmes, évidemment, mais aussi avec des responsables d'association qui les soutiennent et différents acteurs du système judiciaire chargés de recueillir la parole de ces mères, de leurs enfants et des pères accusés

qui clament leur innocence. Charlotte Devillers et Arnaud Dufey ont ainsi pu mesurer les dysfonctionnements du système, qui ajoutent, chez les jeunes victimes, une agression aux agressions. C'est tout cela qu'embrasse *On vous croit* dont l'héroïne, Alice, aurait évidemment souhaité ne jamais se retrouver dans cette situation-là. Le film s'ouvre en gros plan sur son visage, marqué par la fatigue. Celui d'une femme au bord de la crise de nerfs qui court pour ne pas rater le tramway avec ses deux enfants. L'urgence et le stress s'imposent en une poignée de secondes. Car l'endroit où se dirige le trio n'a rien d'une partie de plaisir : le tribunal de protection de la jeunesse. Alice, assistée de son avocate, y sera confrontée à son ex-mari qu'elle accuse d'inceste et qui réclame, lui, de pouvoir récupérer la garde de ses enfants dont il est privé depuis le début de l'affaire.

Tout ceci sera une affaire d'adultes. D'emblée, les enfants sont mis hors champ et leur parole recueillie, mais sans qu'on l'entende. A partir de là, *On vous croit* devient un huis clos

Jour2Fête

Des vivants

Un espoir dans la nuit

Jean-Xavier de Lestrade met en scène, avec le ton juste, l'amitié entre sept survivants de la prise d'otage du Bataclan.

entre les murs du bureau de la juge, pour une scène de cinquante-cinq minutes, tournée sans interruption. Avec un dispositif pensé autour de l'écoute bien plus que des mots échangés : trois caméras ont été utilisées, afin de ne rater aucune réaction des comédiens, à la fois professionnels (les époustouffants Myriem Akheddiou et Laurent Capelluto qui incarnent, au sens le plus fort du terme, Alice et son ex-mari) et non-professionnels (la juge et les deux avocats). Un parti pris qui ancre le film dans un réalisme quasi irrespirable et rappelle que, ce jour-là, l'accusation, la défense et leurs représentants n'ont pas droit, eux non plus, à une deuxième prise.

Et cette heure, on la vit principalement avec Alice. Elle tente de contenir son envie de sauter sur son ex-mari quand ce qu'il dit l'indigne, mais aussi de s'exprimer de la manière la plus posée possible pour ne pas être réduite à la furie que ce dernier veut faire d'elle aux yeux de la juge. Le choix de Laurent Capelluto, avec son visage sympathique à qui on pourrait donner le bon Dieu sans confession, rajoute au climat de tension et d'incertitude de l'ensemble. Et s'il disait vrai, même si tout semble l'accuser, y compris quand Alice sursaute en disant qu'il vient de lui toucher le genou sans son consentement alors qu'on n'a rien vu de ce moment ?

On vous croit est un grand film sur l'intime conviction. Sur cette justice du quotidien, loin du folklore que peuvent parfois être les prétoires. Fiction et documentaire ne font qu'un pour montrer, malgré la bonne volonté de la juge et des avocats, tout ce que le système peut provoquer de dommages, faute d'offrir un cadre réellement bienveillant pour une écoute efficiente. Le tout sans donner de leçons ni distribuer bons et mauvais points, mais en faisant des spectateurs les seuls juges de la situation donnée. On en ressort K.-O. !

De Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys. Avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods...
Durée : 1 h 18.



Scène de procès des attentats du 13 novembre. La série s'empare des événements sans verser dans le voyeurisme indécent.

Jean-Xavier de Lestrade s'est révélé en 2001, dix ans après ses premiers pas comme réalisateur, avec *Un coupable idéal*. Un documentaire remarquable – couronné par un Oscar – sur l'affaire Brenton Butler, cet adolescent noir américain accusé à tort du meurtre d'une touriste blanche et dont l'avocat commis d'office réussira à ce qu'il soit jugé non coupable. Depuis, après un passage peu convaincant par le long-métrage de fiction sur grand écran (*Sur ta joue ennemie*), Jean-Xavier de Lestrade a enchaîné les séries de premier plan, qu'elles soient documentaires ou de fiction. De *3 x Manon* (suivi de *Manon*, 20 ans) sur une adolescente envoyée en centre éducatif après avoir poignardé sa mère, à *Sambre*, inspiré par l'affaire du « violeur de la Sambre » qui a sévi de 1988 à 2018, en passant par

Laëtitia, magistrale adaptation d'un livre d'Ivan Jablonka, ou *Jeux d'influence* qui traitait, entre autres, du lobbying de l'agrochimie. Mais avec *Des vivants*, Jean-Xavier de Lestrade relève sans doute ce qui constitue le plus grand défi de sa carrière. Celui de parvenir à faire vivre en fiction l'amitié qui a lié sept hommes et femmes rescapés de l'attentat du Bataclan, cette sombre nuit du 13 novembre 2015. Et qui a permis à ceux qui se sont eux-mêmes surnommés « les potages », contraction de « potes » et « otages », de se reconstruire tant bien que mal. Comment s'emparer de cette tragédie sans verser dans le voyeurisme indécent ni enfoncer des portes ouvertes ? Comment raconter ces survivants sans les trahir au fil d'un récit qui, forcément, n'épouse pas à 100% ce qu'ils ont vécu ? Il n'y a sur

le papier que des coups à prendre. Mais comme à son habitude, Jean-Xavier de Lestrade trouve le ton juste. Celui qui permet de sortir de ces huit épisodes bouleversés sans jamais s'être senti victime d'un quelconque chantage à l'émotion. Et ce grâce à son œil de documentariste qui sait saisir et traduire le réel sans le déformer, combiné à sa maîtrise de la direction d'acteurs impressionnants. La responsabilité collective immense qui pèse sur les épaules de cette troupe et de celui qui les met en scène agit comme un moteur et jamais comme un frein. *Des vivants* peut se lire comme le pendant de la première saison d'une autre série majeure, *En thérapie*. Une réussite magistrale. **T. C.**

Série créée par Jean-Xavier de Lestrade et Antoine Lacomblez. Avec Benjamin Lavernhe, Alix Poisson, Antoine Reinartz... 8 épisodes. Disponible sur France.tv.

À CLAIRES VOIX ★★★★★



© JOURFÊTE

Le film de procès est en soi un genre cinématographique. Avec *On vous croit*, Charlotte Devillers et Arnaud Dufeyss apportent une pierre très singulière à cet édifice. En 1 h 18 chrono, ils restituent sous nos yeux une audience dans le bureau d'une juge où sont rassemblés six personnages : la mère, Alice, le père, leurs deux avocates et l'avocat de leurs deux enfants (soit trois véritables

avocats belges) et la juge. Tandis que le père, soupçonné d'inceste, demande un droit de garde, les enfants ne veulent plus jamais entendre parler de lui. Évitant tous les pièges du sujet dans l'air du temps et du traitement compassionnel, les deux cinéastes illustrent un véritable propos en se concentrant sur ce qui se dit dans le bureau de la juge. Mais avec une attention particulière et remarquable sur l'effet que produisent les paroles sur ceux qui les écoutent : fébrilité de la mère (Myriem Akheddiou) et accablement du père (Laurent Capelluto), notamment. Le « on vous croit » du titre prend alors tout son sens, et on ne saurait reprocher au film cet aspect militant. A.U.C.

On vous croit, de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeyss, avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods, Ulysse Goffin. 1 h 18. Sortie mercredi.

Le Journal du Dimanche

On vous croit ★★★

Alice se rend au tribunal avec ses enfants. Son ex-mari, accusé de viol par son fils de 10 ans, nie les faits et demande un droit de visite... Lauréat du Prix Sang Neuf à Reims Polar pour sa mise en scène et son interprétation, ce premier long métrage belge provoque un électrochoc, à l'image de *Jusqu'à la garde* (2017), de Xavier Legrand. Dans la lignée de leurs compatriotes les frères Jean-Pierre et Luc Dardenne, et de Laura Wandel (*L'Intérêt d'Adam*), Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys abordent le sujet tabou de l'inceste à travers un dispositif minimaliste pour un effet maximal : filmer en plan-séquence de 55 minutes et en caméra fixe l'audition des différents protagonistes face à la juge. Un récit au cordeau, sans fioritures, implacable, servi par des performances hallucinantes, qui coupe le souffle par la puissance de sa démarche, son réalisme documentaire impitoyable, sa tension qui ne retombe jamais. Poignant. **S.B.**

De Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto. 1h18.



On vous croit, de Charlotte Devillers

C'est une histoire de mots et de maux. Des mots et des douleurs que l'on n'écoute pas. Ceux d'Alice et de son fils Étienne. Les voilà, une fois de plus, au palais de justice. Silhouettes écrasées dans cet immense édifice qui paraît vide. Il y a également Lila, la sœur aînée d'Étienne, l'avocate d'Alice et celui de ses enfants. Mais de dos, on aperçoit celui dont la seule vue fait trembler Étienne. Le père. Lui aussi, accompagné d'une jeune avocate. Bientôt, les adultes vont se retrouver dans le bureau de la juge des affaires familiales. Étienne et Lila ont été entendus préalablement. Chacun va plaider sa cause. Le décor – des parois de verre – s'efface. On ne voit plus que les visages, souvent filmés en gros plan. Et on écoute leurs paroles.

Tout le film est là. Dans cette écoute scrupuleuse. Ce huis clos pourrait être du théâtre. Mais, il y a la caméra qui observe, scrute le visage d'Alice. Tourmentée, retenant sa rage face au déni de son ex-mari, laissant éclater sa souffrance et celle de son fils, quand elle parle de l'inimaginable : le viol d'Étienne par son père. Le film, d'une parfaite sobriété, sans une once de pathos, s'approche au plus près de l'horreur. Jusqu'à ce que perce enfin la voix de la juge : « *On vous croit* ». **F.T.**

La Vie aime beaucoup.

« BEAUCOUP SE PLAIGNENT DE **CENSURE**, ALORS QU'ILS SONT JUSTE CONTREDITS » [P.6]
LE TERRAIN D'EXPÉRIMENTATION DU **COURT-MÉTRAGE** CÉLÉBRÉ [P.16]
Y VOIR PLUS CLAIR, AVEC **ADÈLE HAENEL** ET **OVIDIE** [P.18]

le petit

DU 12.11.25

AU 25.11.25

N° 1092

Bulletin

Lyon

Cinquante nuances de



Rome

ANTIQUE

À LA UNE LUGDUNUM - MUSÉE ET THÉÂTRES ROMAINS FÊTE SES 50 ANS AVEC
UNE NOUVELLE EXPOSITION AINSI QU'UNE REFORTE DE SON PARCOURS EXTÉRIEUR
MÉLANT MÉDIATION CLASSIQUE ET RÉALITÉ VIRTUELLE [P.8-11]

WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

FESTIV•IEL

théâtre
croix-rousse

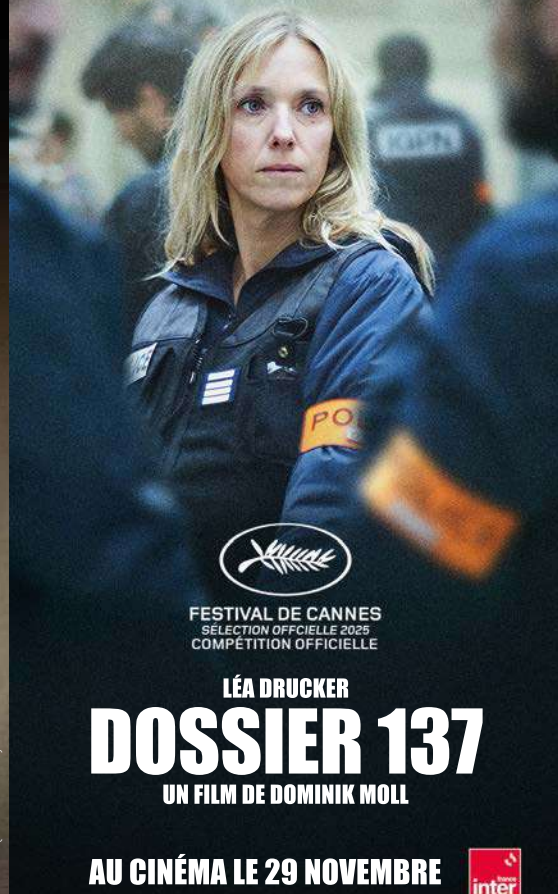
13 → 29/11/25

Temps fort féministe et queer :
spectacles, projections, fêtes,
conférences, ateliers, université
du mouvement HFX+.

Avec Adèle Haenel, Rebecca
Chaillon, Ovidie, Titou Lecoq...

 croix-rousse.com

PAR LE RÉALISATEUR DE LA NUIT DU 12
HALETANT PUISSANT IMPLACABLE



LÉA DRUCKER
DOSSIER 137
UN FILM DE DOMINIK MOLL

AU CINÉMA LE 29 NOVEMBRE





capacité à nous perdre dans les différentes versions des faits et à nous raccrocher à sa protagoniste par le même mouvement.

LA PAROLE EST À LA DÉFENSE

Ces bases posées, *On vous croit* se refuse au discours théorique ou au propos didactique. Au contraire, derrière sa grammaire faussement rudimentaire, le film en simili temps réel présente des montées de tensions et un suspense redoutable. Mieux, il se permet quelques touches d'humour (le look de l'un des avocats) en guise de subtiles respirations au sein d'un thriller qui se joue de la frontière poreuse entre réel et fiction. Un dernier point qui imprègne la composition même du casting (formidable) mêlant indistinctement comédiens et non professionnels. La durée concise contraste avec le choix de construire les scènes en plans séquences, moins dans une recherche de prouesse formelle qu'une quête d'authenticité maximale et continue. Le duo de cinéastes n'hésite pas à entrecouper ces blocs de contre-champs et d'inserts, à bousculer le rythme et la linéarité. Ils créent peu à peu une dichotomie entre la relative banalité de la situation (une audition entre deux parents en conflit), le naturel des dialogues et une maîtrise chirurgicale de la mise en scène. L'imprévisible naît d'une quotidienneté de façade. En résulte un tour de force passionnant, complexe, qui évite tous les écueils du film à thèse pour offrir une proposition de cinéma totale et implacable. Grosse sensation.

Crois-y, Nicole

ON VOUS CROIT

Mother / Drame conjugal doublé d'un thriller judiciaire oppressant, *On vous croit* feint l'ambiguïté pour mieux nous fondre dans la peau de son héroïne et nous éprouver avec elle. PAR VINCENT NICOLET ET JEAN-FRANÇOIS DICKELI

À l'origine de cet impressionnant premier film, il y a une rencontre entre Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys. Elle est professionnelle de santé auprès des victimes de violences sexuelles, il est le réalisateur de plusieurs courts-métrages primés. Ensemble, ils opèrent une plongée brute en apnée dans la journée d'Alice, une mère divorcée convoquée par un juge au sujet de la garde de ses enfants. Sur le papier, un drame conjugal classique, à l'écran, un thriller anxiogène et intense qui nous questionne frontalement et durablement.

JUSQU'À LA GARDE

D'emblée, *On vous croit* affirme une totale subjectivité. Le format carré enserme les personnages dans un cadre cloisonné, accompagné par le son de la respiration de l'héroïne.

Le duo de réalisateurs ne laisse d'autre choix que celui d'adopter son point de vue et de faire corps avec elle. Dans les décors gris et déshumanisés d'un tribunal, Alice bouillonne, et s'exprime parfois

crucial. Les deux personnages, bien que parfois réunis au sein d'un même plan, ne dialoguent pas directement. Ils s'expriment à travers la voix de leurs avocats. Pour autant, jamais la parole de l'épouse n'est

L'une des grandes forces du film tient à sa capacité à nous perdre dans les différentes versions des faits et à nous raccrocher à sa protagoniste par le même mouvement.

avec brutalité. À l'inverse, son ex mari apparaît toujours très calme et posé. Une première ambiguïté naît ainsi accentuée par un détail

remise en cause. Les blocs séquentiels s'enchaînent, chaque partie a droit à son temps de parole. L'une des grandes forces du film tient à sa

On vous croit

De Charlotte Devillers, Arnaud Dufeys (Belgique, 1h18) avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods... En salle le 12 novembre 2025.



CINEMA TEASER

ON VOUS CROIT

11/11/2025 - Par Emmanuelle Spadacenta

Sélectionné partout depuis des mois, ce film où l'esprit documentaire est boosté à la pure mise en scène est le phénomène de l'automne.

À Reims Polar, ce film – une forme dépouillée, condensée et réaliste d'enquête judiciaire – a tout raflé. Et pour cause. ON VOUS CROIT est un objet hyper puissant de cinéma, entre un traitement sans concession à la Arte et une intelligence sociale à la Dardenne. C'est à la fois un sujet et une mise en scène qui convergent à une démonstration sans appel : les mères ne sont pas suffisamment entendues dans les affaires de violences domestiques et ce vieux reliquat de patriarcat fait des victimes. Nous sommes au tribunal, alors qu'Alice, maman d'Étienne et Lila, va affronter son ex-mari devant madame la juge, pour répondre à ses attaques visant, in fine, à la priver de la garde. Depuis des mois pourtant, elle informe la justice des mauvais traitements qu'il inflige à ses enfants ; en représailles, il a pris une avocate chargée de démontrer l'irresponsabilité de son ex-épouse. Pas d'équivoque ni de faux suspense : en préambule de ce face-à-face filmé in extenso, les deux adolescents pris en tenaille sont terrifiés à l'idée de croiser leur père, ce dont un avocat général ne semble pas prendre la mesure. Ça en serait drôle (ça joue avec justesse sur un certain humour noir), si ce n'était pas si tragique. Au centre du dispositif, l'interprétation chirurgicale de Myriem Akheddiou, second rôle toujours parfait du cinéma français (LES ENFANTS VONT BIEN ce mois-ci), et de Laurent Capelluto, lui aussi sous-exploité jusque-là.

CINÉMA

NEWS : LAVOIXDUNORD.FR

« On vous croit » : un ex-couple se déchire devant une juge, le film coup de poing de la semaine

AccueilCinéma¹ Film belge modeste mais à l'impact maximal. Une mère défend ses enfants face à un père qui fait l'objet d'une procédure parallèle pour abus sexuels. Mais qui nie et veut retrouver son droit parental. L'audience chez la magistrate vire au thriller étouffant. Remarquable. En salles ce mercredi.

Le choc est intervenu pendant l'Arras Film Festival, où ce modeste film belge a été présenté dimanche. Minimaliste dans son dispositif, énorme par son impact. Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys s'attachent à un rendez-vous dans un tribunal pour enfants. Un ex-couple se déchire, il s'agit de statuer sur le sort des enfants, une ado et un jeune fils, Étienne. Le père veut être rétabli dans ses droits alors que la mère supplie la justice de les protéger de leur géniteur... qui fait par ailleurs l'objet d'une enquête pour abus sexuel sur le garçon.

Immédiatement, la caméra se fait incisive, principalement braquée sur Alice, une mère (sur)protectrice aux abois. Les enfants ne veulent plus voir leur père. Ils seront amenés à le croiser, dans une salle d'attente. Alice perd parfois son sang-froid, ce n'est pas à son avantage. Les avocats tentent de calmer le jeu. Tout le monde est à cran.



Alice (incroyable Myriem Akheddiou), une mère aux abois. - Photo Jour2-Fête

Une fois dans le bureau d'une juge impassible, la tension ne retombe pas. Gros plan sur les visages des deux antagonistes, pen-

dant que les avocats défendent successivement les requêtes de leurs clients. Tantôt ces derniers boivent du petit-lait, tantôt ils serrent les dents. Les mots agissent comme des poignards. Musique discrète mais anxiogène. Format carré asphyxiant. Séquences en temps réel.



Un face-à-face tendu, dans le bureau d'une magistrate. - Photo Jour2-Fête

Ce qui laisse largement le temps au spectateur d'être bousculé dans ses évidentes convictions. Évidemment que l'empathie penche plutôt d'un côté que de l'autre. Le boulot de la défense est justement de créer des brèches dans les certitudes. Reste la parole des enfants. Les croire ou pas ?

Derrière le langage juridique et technique, l'émotion se terre, prête à exploser, et les deux comédiens principaux lui donnent chair avec brio : Laurent Capelluto (la série *Into The Night*, sur Netflix), dans un rôle clairement ingrat, et l'incroyable Myriem Akheddiou (d'habitude second rôle précieux, qui crève ici l'écran), incarnant une maman mise en difficulté, parfois *borderline* dans ses réactions. Film coup de poing.

De Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, avec Myriem Akheddiou et Laurent Capelluto. Belgique, 1 h 18, drame.

Contenus sponsorisés

A lire aussi



12

Longs applaudissements hier soir pour Jonathan Cohen au Casino, alors même que le film « L'Âme idéale » n'avait pas encore été projeté.

Longs applaudissements hier soir pour Jonathan Cohen au Casino, alors même que le film « L'Âme idéale » n'avait pas encore été projeté.

Jonathan Cohen allume la flamme du 26e Arras Film Festival



34

Alice Vial, réalisatrice de « L'Âme idéale » et Jonathan Cohen, un des comédiens principaux, ce vendredi soir à Arras.



Alice Vial, réalisatrice de « L'Âme idéale » et Jonathan Cohen, un des comédiens principaux, ce vendredi soir à Arras.

Jonathan Cohen à l'Arras Film : « On avait envie de proposer une ode à la vie »



56

Pierre Richard était le parrain de l'édition 2025 où il était venu présenter en avant-première son film « L'Homme qui a vu l'ours qui a vu l'homme ».

Pierre Richard était le parrain de l'édition 2025 où il était venu présenter en avant-première son film « L'Homme qui a vu l'ours qui a vu l'homme ».

Deux nouvelles éditions en 2026 et 2027 : le Festival CinéComédies s'ancre dans l'agglomération de Lens

Voir plus d'articles

par Christophe Caron

1 : /1644106/article/2025-11-07/jonathan-cohen-allume-la-flamme-du-26e-arras-film-festival

2 : /1644106/article/2025-11-07/jonathan-cohen-allume-la-flamme-du-26e-arras-film-festival

3 : /1644098/article/2025-11-07/jonathan-cohen-l-arras-film-avait-envie-de-proposer-une-ode-la-vie

4 : /1644098/article/2025-11-07/jonathan-cohen-l-arras-film-avait-envie-de-proposer-une-ode-la-vie

5 : /1643269/article/2025-11-05/deux-nouvelles-editions-en-2026-et-2027-le-festival-cinecomedies-s-ancre-dans-l

6 : /1643269/article/2025-11-05/deux-nouvelles-editions-en-2026-et-2027-le-festival-cinecomedies-s-ancre-dans-l





Santé et climat : des initiatives pour faire baisser la température

MAISON JEAN ANTIQUITÉ

ACHÈTE TRÈS CHER
MANTEAUX DE FOURRURE
TOUTE MONTRE CARILLON
PIÈCE DE MONNAIE
BIJOUX OR ET FANTAISIE
VERRERIE GALLÉ DAUM LALIQUE
TOUT MILITARIA VIOLON PIANO
ARGENTERIE VIN VAISSELLE

PAIEMENT IMMÉDIAT
06 78 66 78 97
maisonjean.antique@gmail.com

428524200

Politique

Retraites : l'heure de vérité à l'Assemblée



Les députés doivent discuter, ce mercredi, de la suspension de la réforme des retraites dans le cadre du projet de loi de financement de la Sécu. Les débats, très attendus, s'annoncent tendus ! Photo Sipa

Pages 10-11

Gondreville P.5

Message factory, le pro de la broderie



Photo Didier Humbert

Meurthe-et-Moselle P.2-3

Profs, ils ont renoncé à leur métier

Football P.34

L'ASNL recrute un nouveau gardien de but



Photo Maxppp/Aurélien Laudy

JUSQU'AU 29 NOVEMBRE 2025

CHOISISSEZ VOTRE TYPE DE PORTE

PLEINE

SEMI-VITRÉE

VITRÉE

WERALU

FABRICANT CONCEPTEUR ET POSEUR DEPUIS 39 ANS EN MENUISERIE ALU, BOIS ET PVC

À PARTIR DE

2950€

TTC

POSÉE*

41, avenue des Rosières - DOMBASLE-SUR-MEURTHE 03 83 48 54 98 - www.weralu.com

Ouvert du lundi au vendredi de 8 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 18 h 30 - Samedi de 8 h 30 à 12 h

*voir conditions en magasin.

Les Aigles de la République de Tarik Saleh

Sissi l'imprécateur

Le dernier volet de la trilogie du *Caire* : Tarik Saleh continue de critiquer l'oppression politique. L'acteur Fares Fares incarne une star contrainte de jouer le président al-Sissi. Un film dans le film, grotesque, mensonger, ou comment la dictature se met en scène.

Tarik Saleh persiste dans sa charge contre le président égyptien Abdel Fattah al-Sissi. « Ce n'est pas que je sois un grand admirateur d'al-Sissi et que je veuille le mettre dans chacun de mes films, mais je n'ai pas le choix parce qu'il est une constante. Il restera au pouvoir jusqu'à sa mort. »

Dans *Les Aigles de la République*, une star de renom est casée pour incarner al-Sissi dans un biopic de propagande. C'est Fares Fares, dans le costume impeccable du personnage de George Fahmy, surnommé le « pharaon du grand écran ». Le voilà collaborateur, complice, compromis, entraîné dans de périlleuses intrigues sur fond de liaison vaudevillesque avec l'épouse du général chargé de superviser le tournage. George Fahmy est une star de cinéma, donc déjà un produit du système : sa compromission n'est pas idéologique mais professionnelle. Il ne résiste pas par conviction ; il survit par vanité. Sa conscience dort encore.

Après *Le Caïre confidentiel* (2017) et *La Conspiration du Caïre* (2022), Tarik Saleh tourne en dérision le pouvoir égyptien, contempteur achar-



Fares Fares et Lyna Khoudri. Photo Yigit Eken

né du régime de Sissi. Le film aurait pu creuser plus profondément, devenir plus incisif ; il opte pour une satire divertissante, centrée sur la création d'un « mauvais film » en train de se faire sous nos yeux. Saleh mise sur le second degré – au risque de diluer la critique.

Contre-pied médiatique

Le scénario est déroutant, mais moins faux qu'il n'y paraît : les régimes autoritaires ont depuis longtemps instrumentalisé l'image à des fins propagandistes. Tarik Saleh s'inspire d'un fait réel. En Égypte, le régime d'al-Sissi a assujéti le divertissement : « Le gouvernement a pris le contrôle de toute l'industrie cinématographique et de la télévision. Il a racheté toutes les chaînes privées. Et comme elles appartenaient à l'armée, il a été décidé de produire une série té-

lévisée sur l'ascension du président. Le choix s'est porté sur un acteur grand et beau, Yasser Galal, pour incarner al-Sissi, un homme plutôt petit », explique le réalisateur. « C'était absurde. Je regardais cette série, et il n'y avait aucune ironie. Ma première pensée a été : "Et si on m'appela pour la réaliser ? Et si mon ami Fares devait jouer le rôle ? Qu'est-ce qu'on ferait ? On ne pourrait pas refuser". »

Cette série glorifie Sissi en héros exemplaire, courageux et pieux, Tarik Saleh en reprend donc l'idée pour mieux mettre au jour le travail de reconstruction de l'histoire officielle au moyen des récits romancés de Sissi. *Les Aigles de la République* possède au moins cette vertu essentielle : il démasque la mastrobie cinématographique et de la télévision. Il exagère le mensonge officiel jusqu'à l'absurde, comme le ferait un caricaturiste.

● **Nathalie Chifflet**

l Durée : 2 h 09

On vous croit de Charlotte Devillers, Arnaud Dufey

Droit au verbe

Un premier film sec et choc, d'une intégrité rare, qui prouve que la plus grande intensité dramatique naît parfois d'un visage qui parle et d'un autre qui écoute, l'exposé de la violence de l'inceste par les adultes qui en témoignent.

Comment filmer la parole quand elle devient la dernière ligne de défense, et parfois la dernière ligne de fracture ? *On vous croit* se fonde sur cette question, et trouve une réponse radicale : faire des mots l'événement même de ce film sur la violence sexuelle intrafamiliale, sans jamais la montrer.

Le récit s'ouvre et se referme sur les enfants – courts instants de présence qui n'ont rien d'anecdotique, mais qui scellent le cadre moral et dramatique du film. Entre ces deux apparitions, un long hors-champ imposé : celui de leur absence à l'audience. Tout se joue alors dans un lieu unique, le tribunal, où les adultes (parents et avocats) parlent d'eux, à leur place, pour eux, et parfois contre eux.

Échanges sans enfants

Ce choix de mise en scène est une position politique et esthétique : il dit que la violence aussi se formule, se légitime, s'organise par le langage. La salle d'audience du juge aux affaires familiales devient ainsi un laboratoire de la parole performative – chaque phrase fait acte, déplace la réalité autant qu'elle la décrit.

Chez la mère – Myriem Akheddiou porte une parole qui n'est pas un discours, mais un effort physique –, témoigner n'est pas raconter : c'est combattre. Son verbe accuse, protège,



Myriem Akheddiou et Laurent Capelluto. Photo DR

ge, percute. Face à elle, le père campé par Laurent Capelluto n'a pas le rôle de « coupable » idéal. Il écoute, argumente, existe dans ses zones d'ombre. Il n'est pas réduit à une silhouette antagoniste : il se défend, fissure les certitudes.

Le film, d'une rigueur implacable et incontestable, refuse la psychologie expansive comme le pathos démonstratif. Sa force est dans le filmage frontal de la parole, dans la syntaxe des échanges, les respirations, les interruptions, les reprises, les angles d'attaque des parents et des avocats.

Ce qui pourrait n'être qu'un huis clos judiciaire devient un espace paradoxalement ouvert : chaque mot prononcé fait exister hors champ ce qui ne peut être montré, à savoir la violence faite aux enfants et la lutte pour en reprendre le récit. Le contradictoire, principe de justice, devient ici le principe même de la mise en scène.

En refermant le film sur les enfants, *On vous croit* rappelle qu'aucune parole au tribunal n'est jamais prononcée dans le vide.

● **N.C.**

l Durée : 1 h 18

Kika d'Alexe Poukine

De maux en mal

Un film de trajectoire personnelle, qui enjambe les genres, du romantisme au drame. Il serait banal s'il n'était original : le travail de deuil prend pied dans le domaine du travail du sexe. Une prostitution adoucie par l'interprétation lumineuse de Manon Clavel.

C'est l'histoire d'un grand bonheur puis d'un grand malheur. D'abord, la rencontre solaire : coup de foudre, belle histoire d'amour. Puis la chute brutale : la mort, les ombres sur une vie rayonnante. Viennent le deuil, la précarité, la prostitution pour survivre. Kika devient maman et prostituée, double rôle transgressif.

Kika, assistante sociale, ne pleure pas. Elle se fait maîtresse dominatrice, assistante des désirs et des fantasmes d'hommes qui se font du bien avec des pratiques sexuelles qui font mal. Se mettent en jeu des relations tarifées dont la jouissance repose sur la contrainte, la soumission, l'humiliation, la douleur, etc. Le scénario, relu par un dominateur et une dominatrice – sortes d'ethnographes du milieu – est forcé par la rigueur documentaire d'Alexe Poukine. Venue du

réel, elle signe ici son premier long métrage de fiction, découvert à la Semaine de la Critique, au Festival de Cannes 2025.

Un thème abordé avec délicatesse

Maux subis, mal choisi : deux souffrances se font face dans *Kika*, et convergent vers une même consolation. On est dans une surface de réparation ; une réconciliation avec la vie. Pas de déviance, pas de perversité : le film prend soin de son sujet, approché avec respect et tendresse. Sous la couverture fine des sensations, aucun voyeurisme, rien de sale ni de repoussant. Une scène scatologique glisse ainsi en comédie absurde, aimablement souriante. Alexe Poukine se tient de cette manière à la juste distance : sans jugement moral, avec bienveillance.

La trajectoire personnelle de Kika occupe un récit troué d'ellipses : tout tourne autour d'elle, au détriment de la construction des autres personnages, beaucoup moins présents, plus faiblement écrits – le père de son enfant, son amant neuf, sa fille, ses parents, ses collègues, ses clients, une vieille voyante viennent en toute fin rééquili-



L'actrice Manon Clavel. Photo Wrong Men

brer le récit, détourner l'obsession de la caméra pour son héroïne qui prend sa lumière.

Manon Clavel, toute en douleur rentrée, ne surjoue jamais cette omniprésence ; elle la justifie. Chaque plan semble graviter autour d'un vide qu'elle seule comble, comme par nécessité ontologique. Sans elle, Kika serait un rôle ; avec elle, c'est une présence vraie et forte. Elle donne une compréhension intime de cette femme qui survit au milieu du grand bordel de la vie. Elle lui donne corps, littéralement, en perpétuelle tension entre l'effondrement et la résistance.

● **N.C.**

l Durée : 1 h 50

Les Rêveurs d'Isabelle Carré

Les douleurs douces

C'est Isabelle Carré, son histoire, sa jeunesse fragile, le théâtre pour libération. *Les Rêveurs* a commencé par être un roman, inspiré de sa propre adolescence, et de son internement, à l'âge de 14 ans. L'actrice de 54 ans ne triche pas avec son vécu ; elle le pose là, tel quel, désarmée et désarmante dans sa forme de sincérité nue. En voici la version cinématographique, la transfiguration par la fiction sensible et sentimentale, de son histoire aux ombres étendues.

Soulager la tête, sans s'isoler

Elle a été cette gamine-là – jouée par Tessa Dumont Janod, si naturelle qu'on la croirait sortie tout droit des souvenirs de la réalisatrice. Une ado vive, inventive, laissée-pour-compte par des parents aimants mais en miettes, distraits par eux-mêmes. Elle s'accroche à la musique, à son grand frère, à un premier amour qui la brise net. Suivent la tentative de suicide,

l'enfermement en unité psychiatrique infantile.

Presque rien n'est fictif : deux figures ajoutées, toutes les autres ont existé une démarche de « justice restaurative », souvenirs vivants, reconstitués avec une grande bienveillance. À l'hôpital, une belle bande de petits malades rend presque joyeux le film, plus proche du récit d'apprentissage ordinaire que du drame psychiatrique malade. De jeunes acteurs habitent leurs rôles comme s'ils avaient eux-mêmes connu cette peine. Isabelle Carré signe un premier film qui lui ressemble, donne de la douceur aux choses dures, dénonce à bas bruit l'hôpital psychiatrique, lieu d'enfermement et de coercition, où les enfants sont sédatisés et contrôlés – de nos jours toujours, même si les thérapies ont évolué. Elle tend la main à un idéal : soigner la santé mentale sans enfermer.

● **N.C.**

l Durée : 1 h 46

l'actu

On vous croit, de Charlotte Devillers et
Arnaud Dufeys ★★★★★

Une convocation au tribunal des enfants révèle les répercussions d'abus sexuels. Tout en plans rapprochés, ce premier film fascinant et fort, puissamment interprété, plonge le spectateur au cœur d'un drame familial. Myriem Akheddiou y est remarquable. / **Michel Berjon**

BERLINALE 2025 Perspectives

Critique : *On vous croit*

par [AURORE ENGELEN](#)

17/02/2025 - BERLINALE 2025 : Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys présentent un portrait sur le fil d'une mère qui se heurte au temps long de la justice alors qu'elle tente de protéger son fils



Ulysse Goffin, Myriem Akheddiou et Adèle Pinckaers dans *On vous croit*

On vous croit [\[+\]](#) d'**Arnaud Dufeys** et **Charlotte Devillers** a été dévoilé en première mondiale dans la toute nouvelle section Perspectives, consacrée aux premiers longs métrages de fiction, de la 75e [Berlinale](#). Le cinéaste belge est donc de retour à Berlin, après avoir présenté l'année dernière dans la section Generation son court métrage *Un invincible été*. Quant à Charlotte Devillers, infirmière de profession, il s'agit de son premier film, mais toute son expérience auprès de jeunes et de familles confrontés à la problématique de l'inceste et des violences sexuelles a contribué à nourrir la réflexion sur l'approche fictionnelle choisie par le duo de cinéastes.

On vous croit débute avec l'arrivée d'Alice (**Myriem Akheddiou**) et ses enfants (**Ulysse Goffin** et **Adèle Pinckaers**) au tribunal. On les sent au bord de la rupture, les digues prêtes à céder. Ils ont rendez-vous avec la juge des affaires familiales. On comprend très vite la situation, l'incompréhension de la mère face à l'apparente surdité de la justice, l'abattement des enfants pris dans une spirale infinie où on leur demande de répéter encore et encore les mêmes choses, alors qu'ils se retrouvent convoqués à la demande du père (**Laurent Capelluto**), qui met en cause le comportement de la mère, et réclame son droit de garde. L'attente avant l'audience illustre toute la violence systémique d'une institution qui les force à partager la même pièce qu'un père que l'on désignera très vite comme le violeur, s'efforçant par le poids des mots et des témoignages concordants de donner à la parole, mais aussi aux

pathologies du fils valeur de preuve. Jusqu'à ce que le temps du quotidien se fige quand vient le temps de l'audience dans le bureau de la juge. Tour à tour, les avocats des enfants, du père et de la mère, puis le père lui-même vont s'exprimer, avant que la parole ne soit rendue, plus encore que donnée à Alice, la mère. Une restitution rendue possible plein cadre par la fiction, comme une réparation, un espace sanctuarisé qui force, enfin, à l'entendre.

Car c'est bien la qualité de l'écoute que le film questionne, à plusieurs niveaux. D'abord en montrant souvent ses personnages écoutant, notamment Alice, laissant l'action et le discours se déployer dans le hors champ. Puis en imposant les mots d'Alice, leur ouvrant l'attention pleine qu'un grand écran peut conférer, et s'accommodant du temps réel d'un témoignage au tribunal. Enfin, en épargnant aux enfants de devoir re-performer pour le bénéfice de la fiction un récit déjà tenu à de nombreuses reprises, et donc chaque itération est une manière de revivre la violence subie.

Avec une habile économie de moyens (le film a été réalisé dans le cadre des projets aidés en production légère par le [Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles](#)), *On vous croit* concentre son attention sur l'essentiel, ouvrir un espace pour accueillir une parole inconfortable mais primordiale pour comprendre les problématiques liées aux situations d'inceste et d'abus sexuel. Servi par une interprétation au cordeau (la performance d'actrice aussi subtile que puissante de Myriem Akheddiou, mise en regard avec l'art oratoire des avocats, incarnés par de vrais professionnels), mais aussi par une mise en image parlante du décor, ce tribunal de verre qui malmène les familles et reflète la violence du système, le film donne aux mots tout leur sens, et use de tout le pouvoir d'incarnation et d'identification de la fiction pour offrir une expérience transformatrice au spectateur.

On vous croit est produit par [Makintosh Films](#) (Belgique). Les ventes internationales sont gérées par [The Party Film Sales](#).

Aligre fm
93.1

RADIO LIBRE
INDÉPENDANTE
DEPUIS 1981

VIVE LE CINEMA! # 10 NOVEMBRE 2025 - NUIT AMERICAINE : ARNAUD DUFEYS, CHARLOTTE DEVILLERS, MYRIEM AKHEDDIOU



VIVE LE CINEMA ! / NUIT AMERICAINE
ENTRETIEN AVEC **ARNAUD DUFEYS, CHARLOTTE
DEVILLERS, MYRIEM AKHEDDIOU**
A PROPOS DU FILM "ON VOUS CROIT"

<https://aligrefm.org/podcasts/vive-le-cinema-le-podcast-171/vive-le-cinema-10-novembre-2025-nuit-americaine-arnaud-dufeys-charlotte-devillers-myriem-akheddiou-3271>

En direct le 10 novembre à 11h

Un drame intense qui bouleverse : assistez à une audience sous tension, où chaque mot peut tout faire basculer

10 nov. 2025 à 09:00

Juliette Mansart

-Rédactrice cinéma séries

Amatrice de comédies en tout genre, surtout celles qui ne se prennent jamais au sérieux, Juliette passe avec autant de plaisir de l'absurde à la tendresse, avec un attachement particulier pour les répliques que l'on ressort à tous les dîners.

Porté par la puissance de Myriem Akheddiou, *On vous croit* raconte le parcours d'une mère qui tente de faire entendre la voix de ses enfants face à un système judiciaire qui doute. Un huis clos haletant, à découvrir le 12 novembre au cinéma.

Combattre en silence

Alice (Myriem Akheddiou) se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?



La collaboration entre Charlotte Devillers, professionnelle de santé travaillant avec des victimes de violences sexuelles, et Arnaud Dufeys, cinéaste et producteur – récompensé à la Berlinale 2024 pour son court-métrage Un invincible été – a vu naître On vous croit. Ce premier long métrage des deux réalisateurs raconte l'histoire d'une mère qui, devant

une juge, doit défendre ses enfants de leur propre père. Dans cette salle close, le spectateur partage avec elle chaque souffle et chaque silence, le temps d'une audition décisive. Les deux cinéastes signent ainsi un drame haletant sur la justice et le pouvoir de l'écoute, où Charlotte Devillers s'inspire de son parcours d'infirmière, mais aussi de femme et de mère, pour le nourrir.

Le travail de co-réalisation a permis de traiter ce sujet, particulièrement délicat, avec subtilité. *"Pour être au plus juste, on avait besoin d'être deux, d'échanger beaucoup et de participer ensemble à des rencontres avec les victimes. Nous avons aussi assisté ensemble à des audiences et les discussions que nous avons à la sortie étaient très importantes pour étayer nos propos et envisager la mise en scène"*, expliquent les deux réalisateurs.

De cette collaboration est née une œuvre au plus près de la parole et de l'écoute, grâce à une immersion complète au sein d'une audition des deux parents. En découle un huis-clos intense, où chacun doit parler à son tour, où la tension s'installe, entre paroles des avocats et du père, jusqu'à ce que la mère puisse enfin s'exprimer. Cette attente, étouffante, devient le moteur émotionnel du film. En effet, les réalisateurs souhaitaient donner accès au combat intérieur d'Alice. Ils expliquent ainsi avoir *"réfléchi à la mise en scène de la parole en faisant le choix de rester longuement sur des plans d'écoute, principalement en gros plan sur Alice qui subit la prise de paroles des autres sans pouvoir intervenir."* La caméra se concentre alors sur ses réactions : le regard devient une réponse muette. Alice se retrouve contrainte à encaisser de multiples accusations, sans pouvoir rien dire.



Croisée à plusieurs reprises chez les frères Dardenne (Le jeune Ahmed, Deux jours, une nuit), Myriem Akheddiou livre une performance remarquable dans le rôle de cette mère étouffée, qui semble toujours prête à se noyer dans son silence. En effet, son cheminement intérieur est particulièrement intense : les réalisateurs souhaitaient *“s’immerger au maximum dans le parcours émotionnel d’Alice, entre son sentiment initial de culpabilité et la réappropriation de son rôle de mère à la sortie de l’audience.”* Cette immersion passe par une mise en scène fixe, tendue, centrée sur l’écoute et l’observation, véritables fers de lance du projet.

Un huis clos haletant

On vous croit concentré 55 minutes de huis clos sous tension, filmées d’un seul souffle, à trois caméras, où le silence et les regards en disent autant que les mots. Plus qu’un film sur la parole, il s’agit d’une œuvre centrée sur l’écoute, qui explore les silences, les non-dits et la tension de chaque regard. L’intensité n’est que renforcée par le format carré de l’image, en 4/3, resserré sur les visages des comédiens, amplifiant l’impact de leurs réactions et émotions.

Charlotte Devillers et Arnaud Dufey expliquent ces choix : *“Nous voulions que les acteurs soient le plus possible mis dans des conditions proches du réel. Lorsqu’une audience a lieu, il n’y a qu’une chance. Il s’agissait donc de laisser le jeu des acteurs se déployer librement et avec la plus grande intensité possible, au point d’oublier qu’ils jouaient et de réagir spontanément aux actions et réactions des autres, sans jamais savoir ce qui va survenir, comme dans la réalité.”* Ce parti pris renforce la frontière ténue entre fiction et réalité judiciaire. Pour les réalisateurs, il était crucial de montrer à quel point la répétition, la longueur ainsi que la multiplication des procédures pénales peuvent amplifier les traumatismes.



La douleur sourde se retrouve ainsi jusque dans le décor même du tribunal, où la transparence devient synonyme d'impersonnalité. Avec comme inspiration le Tribunal de Grande Instance de Paris, les cinéastes souhaitaient que leur projet soit en phase avec la volonté politique de créer des lieux de justice clairs, baignés de lumière, représentant la justice telle qu'elle devrait être vécue. Cependant, ici, le blanc clinique renvoie à la froideur d'un système qui se veut limpide mais reste impénétrable, comme dénué d'empathie.

Par ces choix de mise en scène, Charlotte Devillers et Arnaud Dufey parviennent néanmoins à donner l'illusion d'un cloisonnement de l'espace, en jouant sur les axes de caméra et l'utilisation d'objectifs serrés, afin d'illustrer le sentiment d'emprisonnement, comme si la salle d'audience devenait une cage.

Acteurs et avocats : quand la fiction rencontre le réel

On vous croit propose une distribution hybride, mêlant des comédiens à de véritables experts judiciaires afin de brouiller les lignes entre fiction et réalité. En ce sens, les acteurs professionnels ont laissé libre court à leur jeu, tandis que les avocats ont préparé la scène comme dans leur pratique professionnelle quotidienne. Ce choix était une volonté des réalisateurs : *"Nous savions que collaborer avec de vrais avocats nous permettrait de gagner en temps et en authenticité. Ils maîtrisaient déjà les thématiques et connaissaient mieux que nous les codes de la Justice et les mots juste à utiliser. Leur manière de s'exprimer, de poser leurs mots et leur posture font déjà partie d'eux, c'est intrinsèque à leur métier".*

Ce choix a permis de renforcer l'authenticité des interactions, offrant au long métrage l'ampleur d'une audition authentique. Les réalisateurs ont pu constater l'impact de cette méthode lors de séances de jeu en improvisation, où tous se rencontraient, *"comme s'ils étaient dans le cas de prises de contact préliminaires qui pourraient avoir lieu avant une audience"*, précisent-ils.

À l'inverse, pour créer une véritable distance, Myriem Akheddiou et Laurent Capelluto (le père) ne se sont pas préparés ensemble et ont très peu échangé. Ce contraste a permis de nourrir la tension dramatique et de rendre chaque confrontation plus authentique. Toute cette préparation a contribué à instaurer une atmosphère pesante, presque suffocante, d'un réalisme troublant.

On vous croit met ainsi en scène la plus angoissante des questions : qui m'écoute, et qui me croit ? Un drame poignant dans lequel règne le pouvoir de l'écoute, à découvrir dès le 12 novembre au cinéma

"C'est une chance d'avoir pu porter quelque chose d'aussi fort sur mes épaules" : son monologue de 25 minutes dans On vous croit va vous épater ! Myriem Akeddiou explique sa préparation

Dans le drame "On vous croit", premier film de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, Myriem Akeddiou livre une interprétation impressionnante. Pour AlloCiné, l'actrice révèle l'envers du décor.

Une audition en temps réel. C'est l'expérience que vous font vivre Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys dans leur premier long métrage, On vous croit . Le film met en scène une mère, Alice, devant un juge des affaires familiales. Son droit de garde des enfants est remis en cause face à son ancien conjoint, également présent, accusé par son propre fils de violences sexuelles.

D'une durée de 78 minutes, On vous croit contient une séquence principale de 55 minutes tournée en une prise avec l'aide de trois caméras. Les spectateurs assistent un déploiement d'émotions intenses. Au cœur du film, l'actrice belge Myriem Akheddiou (Le Jeune Ahmed Titane) impressionne. AlloCiné l'a rencontrée pour parler de son travail, de sa préparation et de son monologue de 25 minutes - un record !

On vous croit

Sortie :

12 novembre 2025

|

1h 18min

De

Charlotte Devillers Arnaud Dufeys

Avec

Myriem Akheddiou Laurent Capelluto Natali Broods

Presse

Spectateurs

Séances (214)

AlloCiné : Les réalisateurs Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys ont écrit le rôle en pensant à vous, c'est déjà très flatteur mais quel a été votre ressenti à la première lecture, notamment en tant que citoyenne, compte tenu du sujet que porte le film ?

Myriem Akheddiou, actrice : Lorsque j'ai lu le scénario pour la première fois, nous n'étions pas encore dans le cœur du sujet des prises de parole autour des violences sexuelles. Ce qui m'a frappée, c'est surtout l'épuisement de cette femme en bagarre depuis longtemps. Je crois que ça a résonné en moi de façon très personnelle. C'est une chose avec laquelle j'ai affaire dans ma vie, dans qui je suis. C'est d'abord comme ça que le projet m'a parlé.

Comment se prépare-t-on pour un rôle d'une telle intensité et filmé de façon aussi peu conventionnelle ?

La préparation, elle est très importante pour moi et pour chaque rôle. Je prépare énormément. Tout d'abord, je cherche une résonance. Il faut d'abord trouver en quoi le rôle qu'on incarne résonne personnellement avec qui vous êtes et essayer de tirer sur ce fil-là. Vous êtes amené à jouer des gens qui ne vous ressemblent pas forcément, mais il y a toujours quelque chose qui vous relie avec le personnage, le rôle.

C'est avant tout un travail de personnalisation, comme c'est moi qui vais le jouer avec tout ce que je suis et ce dont je suis faite. J'ai besoin de me créer toute une histoire. Autour, derrière, en dessous de ce qui se produit. De m'expliquer personnellement chaque chose et chaque rapport avec chaque intervenant dans l'histoire.

Jour2Fête

"On vous croit" de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys.

Avez-vous lu ou écouté de véritables témoignages pour nourrir votre travail ?

Les réalisateurs ont écrit leur scénario grâce à de nombreux récits. Ils m'ont fait lire l'essai d'Edouard Durand, ancien juge pour enfants, qui avait publié une étude également intitulée " On vous croit " sur les violences sexuelles faites aux mineurs. Il aborde la remise en question de la parole des victimes, en l'occurrence des enfants.

Il commence, sur plusieurs pages, par décrire de manière absolument factuelle les situations d'abus sexuels imposées à un enfant face à un adulte. C'est insoutenable, mais lui n'ajoute rien. Il décrit simplement les choses.

Lorsque vous acceptez d'incarner un tel personnage, ressentez-vous une responsabilité ?

Vous connaissez cette anecdote de John Cassavetes ? Quand il a annoncé à son père qu'il voulait devenir acteur, il avait très peur de sa

réaction parce que c'est un métier de... saltimbanque, si on peut dire (rires). Son père lui a dit : " Bravo, félicitations et bonne chance. Sois en digne parce que tu vas représenter le genre humain ." Bien sûr, il faut toujours essayer d'éviter de se prendre au sérieux mais il y a quelque chose de ça, moi, je trouve.

Ce qui peut mener les acteurs à devenir acteurs, c'est cet intérêt réel, cette fascination pour le genre humain. Par rapport à la responsabilité ici, je trouve qu'on en a une, mais elle n'est pas toujours effrayante. Quand je travaille le scénario, je n'y pense pas forcément. Je ne me dis pas : " Je dois faire attention parce que je suis responsable de la voix de cette femme ." Cela nous limiterait dans notre façon de jouer. On commence à se mettre des barrières et ce n'est pas bon.

C'est après, plutôt, qu'on est fier ou pas fier. Là, je suis fière, par exemple, d'avoir pu donner voix, corps, chair à une femme comme ça parce qu'il en existe et parce que c'est bien qu'on les voit et qu'on connaisse leur histoire.

Jour2Fête

"On vous croit" de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey

La scène principale du film dure 55 minutes. Vous avez un long monologue de 25 minutes, ce qui est très rare au cinéma. Comment aborde-t-on un tel défi ?

J'ai adoré. Ça fait un peu peur car je ne suis pas sûre qu'il y ait beaucoup de gens qui expérimentent ce genre de choses dans une carrière. C'est assez rare mais c'est fantastiquement excitant. Finalement, on se rapproche un peu du théâtre. Ça vous permet d'éprouver, d'expérimenter la traversée d'un ressenti du début à la fin sans interruption.

Mais il y a deux parties : elle prend la parole certes, mais avant ça, elle doit écouter et il lui est impossible de prendre la parole. Tout le film est construit autour de ça. Comment cette femme encaisse tout ce qui se passe autour d'elle, tout ce qui se dit autour d'elle.

J'ai tout appris à la virgule près.

Quand on tourne cette scène, on a déjà un certain nombre de tournage derrière soi. On est déjà bien préparé, vous connaissez exactement la nature de chacun des rapports que vous avez avec les personnes qui interviennent, vous avez votre background et vous avez accumulé toute une série de choses pendant les premiers jours de tournage...

Tout ceci nourrit cette séquence. Et quand vous avez de très bons acteurs autour de vous, il suffit d'allumer votre capacité d'absorption et vous vivez le moment et tout ce qui vous traverse. On se dit que la caméra prend tout ce qu'elle doit prendre..

Apprendre un aussi long monologue, c'est excitant ou effrayant ?

Au début, ça m'a foutu la trouille. J'avais peur que mon monologue emmerde les gens. À un moment donné, quand j'ai commencé à apprendre le texte, j'ai eu au début des envies de modifier l'agencement des mots, etc. Et je me suis dit : "Ça a été écrit. Il y a suffisamment de témoignages derrière ça. C'est du vrai, alors fais confiance. J'ai finalement tout appris à la virgule près.

Comment sortir de ce rôle après la fin du tournage ?

C'était épuisant mais j'étais heureuse. Je réalisais que c'était une grande chance d'avoir pu porter quelque chose d'aussi fort sur mes épaules mais surtout, que ça se soit bien passé. J'avais un sentiment d'accomplissement et de libération.

Il faut bien se dire que tout ce moment de préparation avant le tournage, c'est un moment où vous accumulez, comme si vous prépariez une énorme potion et vous devez mettre des tas d'ingrédients de toutes sortes. Chacun apporte sa potion au moment de commencer le tournage et c'est le moment d'incubation le plus dur. On ne sait jamais si cela va prendre et ici, tout a fonctionné.

Propos recueillis par Thomas Desroches, à Paris, le 30 octobre 2025

On vous croit, actuellement au cinéma

Contenus sponsorisés



<https://fr.web.img5.acsta.net/img/89/a8/89a8dd7d824c9b9d29bd5a56a1591ee3.jpg>

data:image/
gif;base64,R0lGODlhAgABAPAAAAAAAAAACH5BAEAAAAAf8LSW1hZ2V
NYWdpY2sNZ2FtbWE9MC40NTQ1NQAsAAAAAIAAQAAAgIECgA7



CINÉMA

NEWS : MARIECLAIRE.FR

"Vie privée", "Le Gang des Amazones", "Wicked : partie II"... Les films à ne pas manquer au cinéma en novembre



"Vie privée", "Le Gang des Amazones", "Wicked : partie II"... Les films à ne pas manquer au cinéma en novembre

Partager l'article Copier le lien Facebook X Pinterest En novembre, on s'enferme dans les salles obscures pour oublier les températures qui baissent et le soleil qui se couche de plus en plus tôt. Zoom sur les coups de cœur de la rédaction à découvrir sur grand écran.

Un thriller intimiste avec Jodie Foster, les débuts de Scarlett Johansson en tant que réalisatrice, une comédie émouvante sur deux futures mères, un futur blockbuster musical, un fait divers des années 90 adapté sur grand écran... En novembre 2025, il y en aura pour tous les goûts dans les salles obscures. Sélection et critiques.

1/8

"Vie privée" de Rebecca Zlotowski

Une psychiatre BCBG apprend le suicide d'une de ses patientes par laquelle elle était secrètement attirée, et décide d'enquêter avec son ex-mari. Coécrit par la romancière Anne Berest, *Vie privée* mêle avec virtuosité film à suspense, thriller intimiste et comédie de remariage, agissant comme un cocktail euphorisant sur nos mi-rites enchantées. La preuve que la légèreté n'est jamais un rempart à la profondeur.

De Rebecca Zlotowski. Avec Jodie Foster, Daniel Auteuil, Virginie Efira, Vincent Lacoste, Mathieu Amalric... En salle le 26 novembre.

E.B.

L'intégralité de cette critique a été publiée dans le numéro 879 de *Marie Claire*, daté décembre 2025.

2/8

"Eleanor the Great" de Scarlett Johansson

Scarlett Johansson réalisatrice, c'est une surprise, et une bonne ! En relatant l'amitié entre deux facétieuses vieilles dames, qui débouche sur une histoire d'imposture, *Eleanor the Great* sonde les thèmes de la transmission et de la mémoire. Sans gravité et bourrée d'humour (avec la géniale June Squibb dans le rôle-titre), une comédie tendre, acerbe et originale sur la vieillesse qui ne s'en laisse pas conter.

De Scarlett Johansson, avec June Squibb, Erin Kellyman... En salle le 19 novembre.

E.B.

Cette critique a été initialement publiée dans le numéro 879 de *Marie Claire*, daté décembre 2025.

3/8

"Des preuves d'amour" d'Alice Douard

Céline (l'émouvante Ella Rumpf) et Nadia (Monia Chokri, toujours formidable) s'aiment et attendent un enfant. Mais pour la première, qui n'est pas enceinte, faire reconnaître son statut de mère relève du parcours du combattant juridique et administratif. En proie à un vacillement intérieur, elle nous communique son spleen existentiel dans une rom-com queer et lumineuse.

D'Alice Douard, avec Ella Rumpf, Monia Chokri, Noémie Lvovsky... En salle le 19 novembre.

E.B.

Cette critique a été initialement publiée dans le numéro 879 de *Marie Claire*, daté décembre 2025.

4/8

"Bugonia" de Yórgos Lánthimos

L'épure et la modération ne sont pas vraiment ce qui caractérise le cinéma du réalisateur grec Yórgos Lánthimos. Dans ce neuvième opus, le kidnapping d'une super-boss de l'industrie pharmaceutique par des complotistes persuadés qu'elle est une alien tourne à la farce gore et grand-guignolesque sur fond de prophétie apocalyptique. Un sommet de mise en scène baroque, copieuse mais fascinante.

De Yórgos Lánthimos, avec Emma Stone, Jesse Plemons, Aidan Delbis... En salle le 26 novembre.

E.B.

Cette critique a été initialement publiée dans le numéro 879 de *Marie Claire*, daté décembre 2025.

5/8

"Wicked : partie II" de Jon Chu

Les héroïnes de *Wicked* sont de retour pour la suite (et la fin) de l'adaptation cinématographique du spectacle de Stephen Schwartz et Winnie Holzman. Désormais exilée, Elphaba (Cynthia Erivo) poursuit sa lutte pour la liberté des animaux tout en tentant d'alerter le monde sur la vraie nature du Magicien d'Oz. De son côté, Glinda (Ariana Grande), plus glamour que jamais, s'apprête à s'unir avec Fiyero. Rongée par les remords, elle va tenter de se réconcilier avec son ancienne amie. Chansons entêtantes, décors colorés... Vous allez en prendre plein les yeux (et les oreilles).

De Jon Chu. Avec Ariana Grande, Cynthia Erivo, Jonathan Bailey. En salle le 19 novembre 2025.

S.D.

6/8

"On vous croit" de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys

Une audition décisive pour un film puissant. Alice, mère de famille, se retrouve face à une juge qui décidera de la garde de ses enfants qui accusent leur père d'inceste. Sur une heure et quart de film, une scène de 55 minutes filme ce face à face, ces regards et discussions clés face à la justice.

Inspiré de l'expérience de la réalisatrice Charlotte Devillers, infirmière à la ville, *On vous croit* s'approche du documentaire, mais choisit le biais de la fiction pour raconter une histoire intime, contemporaine et trop souvent silencieuse, que doivent affronter beaucoup de femmes chaque année.

De Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys. Avec Myriam Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods. En salle le 12 novembre.

P.W.

7/8

"Le Gang des Amazones" de Mélissa Drigeard

Inspiré de faits réels, *Le Gang des Amazones* raconte l'histoire de cinq amies d'enfance. Au début des années 90, elles braquent sept banques dans la région d'Avignon, pour subvenir aux besoins de leur famille. Un fait divers qui, à l'époque, avait passionné la presse et qui est aujourd'hui raconté sur grand écran, porté par un casting cinq étoiles.

De Mélissa Drigeard, avec Izïa Higelin, Lina Khoudri, Laura Felpin, Mallory Wanecque, Kenza Fortas... En salle le 12 novembre.

S.D.

8/8

"Jean Valjean" de Éric Besnard

Aux origines de Jean Valjean. Dans son nouveau film, Éric Besnard emmène les spectateurs à la rencontre de ce personnage mythique de la littérature, avant les événements des *Misérables*. Interprété par Grégory Gadebois, Jean Valjean sort du bagne, brisé et rejeté de tous. Il trouve alors refuge chez un homme d'Église (Bernard Campan), sa soeur (Isabelle Carré) et leur servante (Alexandra Lamy).

De Éric Besnard, avec Grégory Gadebois, Bernard Campan, Alexandra Lamy, Isabelle Carré... En salle le 19 novembre 2025.

S.D.

par Emily Barnett, Sarah Duverger et Pauline Weiss



"On vous croit", plongée glaçante dans les rouages de la justice face à l'inceste dans un film au réalisme troublant

Pour leur première collaboration, Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys ont reconstitué une audience au sein du tribunal de la jeunesse de Belgique.

Article rédigé par Lison Chambe

France Télévisions - Rédaction Culture

Publié le 11/11/2025 08:26

Temps de lecture : 5min



"On vous croit" de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, en salle le 12 novembre 2025. (JOUR2FETE)

Qui écoute les enfants ? Qui les écoute lorsqu'ils racontent des choses atroces, unimaginables ? Qui les croit quand leur récit est trop insupportable ? Peu à peu, le tabou qui pèse sur l'inceste se lève. En France, la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Ciivise) a conclu en 2023 que dans 81% des cas de violences sexuelles sur mineur, il s'agit d'un membre de la famille de l'enfant, le plus souvent, le père, à 27%. Le

même rapport souligne qu'une plainte n'est déposée que dans 12% des cas. Parmi celles-ci, seule 1 sur 100 aboutit à une condamnation de l'agresseur. Le décor est planté, et la réalité difficile à ignorer. Alors dans un souci de réalisme presque documentaire, Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys exposent dans *On vous croit*, en salle mercredi 12 novembre, ce pan méconnu de l'inceste : l'épreuve du passage au tribunal, dans un système judiciaire parfois traumatisant, où la parole des enfants est seule face à celle des adultes. Alice est nerveuse. Elle a les traits tirés, l'œil anxieux. Elle est mère de deux enfants : Lila, adolescente renfermée et colérique, et Étienne, au comportement mutique ponctué d'excès de violence. Tous les trois sont convoqués au tribunal de la jeunesse de Belgique : leur père réclame son droit de garde alors qu'Alice et ses enfants ont volontairement choisi de couper tout contact il y a deux ans.

Au cœur du film : une scène de 55 minutes, une audience à huis clos. Face à la juge de la jeunesse, la mère, le père, leurs deux avocates respectives ainsi qu'un troisième, représentant l'intérêt des enfants. À l'issue de cette audience, la juge devra trancher : les enfants seront-ils contraints de revoir leur père ? Pour Alice, c'est inimaginable : le père est un violeur. Il a abusé de leur fils, elle en est sûre.

Un récit naturaliste

Pour construire ce récit, Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys se sont appuyés sur plusieurs témoignages et sur les constantes qui en ressortaient : les procédures juridiques sinueuses, longues et faites d'allers-retours, les audiences à répétition, les questions traumatisantes quant aux récits des agressions, répétées encore et encore. Infirmière de profession, Charlotte Devillers s'est notamment appuyée sur son expérience personnelle d'accompagnement des patients.

Le film touche du doigt une réalité que les réalisateurs ont voulu représenter dans les moindres détails. Aux côtés des acteurs belges Myriem Akheddiou (la mère) et Laurent Capelluto (le père), au jeu millimétré et d'une justesse impressionnante, des professionnels du barreau interprètent les rôles des avocats. Il en ressort une performance troublante, plus vraie que nature.



Alice et son ex-mari, lors de l'audience face à la juge de la jeunesse. (JOUR2FETE)

La mise en scène est minimaliste. Filmés sans profondeur de champ, les acteurs évoluent souvent seuls à l'écran, laissant apparaître la moindre expression de leur visage, la moindre rougeur dans leurs yeux. Derrière eux, les murs blancs, glaciaux et austères du tribunal de la jeunesse.

Comme au théâtre, les protagonistes de l'audience prennent la parole à tour de rôle. Voici l'avocate du père défendant son client, qui prétend ne plus avoir de contact avec sa famille depuis deux ans. Il n'a rien fait, affirme-t-il, il n'a rien à se reprocher.

L'inversion de la faute

Progressivement, dans le bureau de la juge, on accule Alice. On dresse le portrait d'une mère surprotectrice, paranoïaque. On fait d'Étienne un fils étouffé, manipulé par les psychoses de sa mère, qu'importe son témoignage pourtant éloquent. Un récit familial se tisse. La tension monte, comme un piège qui se referme sur la mère.

Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys parviennent à construire avec finesse l'inversion de la culpabilité, la mise en doute des victimes, quoi qu'elles disent, peu important les preuves. *"J'ai l'impression que la plupart des gens préfèrent croire que nous mentons, plutôt que de croire ce que nous avons vécu"*, s'effondre alors Alice. D'une mère qui tente de protéger ses enfants, la défense fait une mère qui les détruirait.

Pourtant court, 1h20, le film *On vous croit* est une longue traversée de l'enfer kafkaïen des procédures juridiques dans les cas d'incestes, qui finissent parfois par ajouter du traumatisme à une situation déjà à vif.



"On vous croit", co-réalisé et co-écrit par Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, en salles le 12 novembre 2025. (JOUR2FETE)

Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux
BILLET DE BLOG 7 NOVEMBRE 2025

Sarlat 2025 : "On vous croit" de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys

Alice avec ses deux enfants vit une journée cruciale où devant une juge elle doit à nouveau défendre la garde de ses enfants devant un père source de profonde terreur.



Agrandir l'image : Illustration 1

On vous croit de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys © Jour2Fête
**Film de la section «Tour du monde» de la 34^e édition du
Festival du Film de Sarlat du 4 au 8 novembre 2025 : *On
vous croit* de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys**

Pour traiter de la violence traumatique faite aux enfants dans le cadre familial avec la difficulté pour la justice de mettre en place une écoute adaptée mais aussi de protection d'urgence, ce premier long métrage invente un dispositif de mise en scène au minimalisme d'une efficacité créative saisissante, le tout porté tout autant qu'emporté par l'interprétation prodigieuse et viscérale de Myriem Akheddiou. Si le scénario de ce film a été écrit pour elle, c'est qu'elle avait su notamment dans *Sages-femmes* (2023) de Léa Fehner donner une place dans son incarnation à une voix éminemment politique d'un personnage porteur de multiples expériences humaines de la société contemporaine. C'est d'ailleurs dans cette démarche que se situent Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys qui inventent un dispositif où l'intrigue du film est au service cathartique de la libération de la parole de victimes dont les institutions actuelles ne savent pas encore développer les cadres bienveillants adaptés pour mettre en place une écoute efficiente.

Le scénario bénéficie de l'approche de Charlotte Devillers qui avant de se consacrer ici au cinéma est une professionnelle de santé travaillant auprès des victimes de violences sexuelles. Ce qui signifie qu'elle dispose d'une acuité bienveillante et consciente des enjeux sociaux pour développer un dialogue créatif à la coréalisation avec Arnaud Dufeys. Tous deux poursuivent la « méthode » éprouvée par Stéphane Brizé sur ses derniers films mêlant acteurs et actrices professionnel.les avec des personnes jouant leur propre rôle, ici la profession d'avocat.

Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys mettent ainsi en lumière dans un dialogue métacinématographique le fait que devant la justice,

chacun joue un rôle immédiatement lié avec la réalité sociale et toute son urgence qui nécessairement déborde et ne trouve pas toujours la meilleure disposition à trouver l'espace d'une écoute adaptée et bienveillante.

La force étonnante tout autant que fascinante du film consiste à s'ancrer dans la dénonciation d'un drame social tout en créant un dispositif de décors et de mise en scène où l'intrigue se construit et se développe dans une abstraction qui permet d'autant plus de condenser pleinement son propos sans jamais être parasité par tout ce qui se joue au cœur de ce huis clos judiciaire. Ainsi, le décor hyper lumineux sans la moindre aspérité ni évocation d'une histoire personnelle accueille les témoignages des différentes parties générant une vague intense d'émotion compte tenu de la violence faite aux enfants. Le film se suivant à l'instar d'un thriller psychologique où l'héroïne est traversée par diverses émotions, du désespoir à la révolte, dans un huis clos d'une efficacité redoutable à questionner avec acuité l'explosion familiale et sa reconstruction autour de la figure centrale d'une mère-louve inoubliable.



On vous croit

de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys

Fiction

78 minutes. Belgique, 2025.

Couleur

Langue originale : français

Avec : Myriem Akheddiou (Alice), Laurent Capelluto (le père),
Natali Broods (la juge), Ulysse Goffin (Étienne), Adèle Pinckaers

(Lila), Alisa Laub (l'avocate de la mère), Marion de Nanteuil
(l'avocate du père), Mounir Bennaoum (l'avocat des enfants),
Scénario : Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys
Images : Pépin Struye
Montage : Nicolas Bier
Musique : Lolita Del Pino
Son : Antoine Petit, Liza Thiennot, Arthur Meeus de Kemmeter
Décors : Mathilde Lejeune
Costumes : Justine Struye
Effets spéciaux : Ludovic Desclin – Digital Golem
Casting : Coline Potier
Société de production : Makintosh Films
Production : Arnaud Ponthière et Arnaud Dufeys
Distributeur (France) : Jour2Fête
Sortie salles (France) : 12 novembre 2025
Ventes internationales : The Party Film Sales



ON VOUS CROIT

Aujourd'hui, Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?

Critique du film

C'est d'abord du côté de la littérature que les récits sur l'inceste ont provoqué le plus d'émotion, ouvrant des débats de fond sur une réalité longtemps déniée. Parmi les déflagrations littéraires de ces dernières années, *La Familia grande* de Camille Kouchner et *Triste Tigre* de Neige Sinno ont contribué à cette libération de la parole. Le cinéma ne pouvait rester en marge de ces secousses qui traversaient la société française. L'inceste n'est pas apparu comme un sujet il y a cinq ans, mais son traitement par les cinéastes, oui. Plus que jamais, le cinéma semble vouloir sensibiliser, témoigner, et traduire cette prise de conscience collective à travers des formes nouvelles.

En 2024, **Christine Angot** troquait la plume pour la caméra avec un documentaire retraçant sa propre histoire (*Une famille*), pour illustrer les ravages de l'inceste et ses répercussions intimes. **Arnaud Dufeys** et **Charlotte Devilliers**, également néo-cinéastes, auraient pu eux aussi faire le choix du documentaire. Le casting d'acteurs non-professionnels – certains étant avocats de métier – ou encore la séquence d'audition au tribunal, filmée en temps réel (près de cinquante minutes), donnent à ***On vous croit*** une densité quasi documentaire, cherchant à se rapprocher au plus près de la vérité de son sujet.



Ce souci de proximité innerve également la mise en scène, construite autour d'un enchaînement de gros plans, principalement sur le visage d'Alice, mère débordée et extrêmement tendue, qui doit affronter son ex-conjoint accusé de viols sur leur fils Étienne et tentant d'obtenir la garde exclusive des deux enfants. Le père, à qui le film n'attribue jamais de nom, nie en bloc les accusations portées contre lui, ainsi que l'ouverture d'une enquête. À ce déni stupéfiant s'ajoute la défense offensive – puis humiliante – de son avocate, remettant sans cesse en question la légitimité d'Alice à s'occuper seule de ses enfants et la véracité du témoignage du petit garçon.

Comme un manifeste, le titre du film, ***On vous croit***, fait écho au slogan militant qui invite à soutenir les victimes ayant le courage de parler, souvent bafouées et isolées

dans leur combat. En isolant sa protagoniste dans un cadre clos, face à la froideur impersonnelle du système judiciaire, le film détourne ce slogan pour en interroger la portée réelle.

Dufeys et Devilliers choisissent de s'éloigner de la représentation directe de l'horreur incestueuse pour explorer une violence plus sourde mais tout aussi délétère : celle que l'institution inflige par ses mécanismes, ses failles, ses attentes et son inertie. En se tenant au plus près de son héroïne sans jamais céder au pathos, **On vous croit** rappelle combien la reconnaissance de la parole des victimes reste un combat collectif, bien au-delà du cadre judiciaire.

dimanche 12 octobre 2025

Le Polyester

(<https://lepolyester.com/>)

Critique : On vous croit

Publié le 9 juillet 2025 (<https://lepolyester.com/critique-on-vous-croit/>)



Aujourd'hui, Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?





On vous croit

Belgique, 2025

De Charlotte Devillers & Arnaud Dufey

Durée : 1h18

Sortie : 12/11/2025

Note : ★★★★★☆

MA PAROLE

On vous croit n'a besoin que de quelques secondes à peine pour filer à vive allure et nous emporter. Un visage de mère essoufflée et en larmes, des enfants agités laissés entièrement hors champ et un format d'image carré qui resserre sec sur l'action composent ce qu'il convient d'appeler un démarrage canon. Parmi les nombreuses qualités de ce long métrage coréalisé par les Belges Charlotte Devillers et Arnaud Dufey (lire notre entretien (<https://lepolyester.com/entretien-avec-charlotte-devillers-arnaud-dufeys/>)), le rythme est sans doute la plus spectaculaire. **On vous croit** est un huis clos sur une poignée de personnages qui parlent dans un bureau, mais c'est aussi un film d'action particulièrement haletant. Ce mélange, qui n'est paradoxal qu'en apparence, traverse déjà certaines des meilleures révélations récentes du cinéma belge francophone (**Un monde, Julie se tait**), mais Devillers et Dufey accélèrent encore davantage la cadence des battements de cœur de leur film.

On vous croit, c'est une phrase qu'Alice et ses enfant brûlent d'entendre. Ils ont tous trois été convoqués au tribunal pour un face à face avec leur père. Aucun flashback ou dialogue trop explicatif ne vient nous donner d'explication superflue : passées quelques scènes brèves et tendues qui collent à la nervosité des trois protagonistes à fleur de peau, le bureau de la juge accueille enfin ces derniers avec leurs avocats puis se referme derrière eux. L'audience peut commencer et **On vous croit** va nous donner à la vivre en temps réel pendant près d'une heure. Une heure pendant laquelle chacun va donner son point de vue

sur les faits dont est accusé le père, une heure où la froideur de la langue judiciaire va tenter de cohabiter avec l'urgence des émotions véhiculées. Une heure incroyablement vivante et dynamique, qui font de ce film l'une des plus fortes révélations de cette Berlinale.

Le mérite de la brillante réussite d'**On vous croit** est à répartir entre bien des sources. Croisée a plusieurs reprises chez les frères Dardenne, Myriem Akheddiou livre l'une des performances de l'année dans le rôle de cette mère en panique, toujours au bord de se noyer dans ses propres mots. La cohabitation d'acteurs professionnels et de véritables avocates, avec la variation de phrasés et de langages que cela implique, apporte une imprévisibilité supplémentaire à un scénario déjà riche en suspens. La finesse d'écriture d'**On vous croit** se reconnaît sans doute justement à ce dernier point : le film évite le mauvais goût de placer son suspens sur la question de la culpabilité du père ou sur la nature exacte des faits reprochés. La tension tourne toute entière autour de la parole, ou plutôt de l'écoute, car c'est surtout de cela dont il est question ici. En filmant autant, voire souvent davantage, qui reçoit la parole plutôt que qui la délivre, **On vous croit** met en scène autant qu'il écrit la plus angoissante des questions : qui m'écoute, et qui me croit ?

| Suivez Le Polyester sur Bluesky
(<https://bsky.app/profile/lepolyester.bsky.social>),
(<https://www.facebook.com/lepolyester/>) et Instagram !
(https://www.instagram.com/le_polyester/) |

We Believe You / On vous croit | Tráiler oficial | StyleFeelFree. SFF...



par Gregory Coutaut



jeudi 30 octobre 2025

Le Polyester

(<https://lepolyester.com/>)

Les films à ne pas manquer en novembre

Publié le 30 octobre 2025 (<https://lepolyester.com/les-films-a-ne-pas-manquer-en-novembre-2025/>)



Quels sont les films à ne pas manquer en novembre ? Le Polyester vous propose sa sélection de longs métrages à découvrir en salles.





■ **Duel à Monte-Carlo del Norte** (<https://lepolyester.com/critique-duel-a-monte-carlo-del-norte/>), Bill Plympton (5 novembre)

L'histoire : Slide, un cowboy solitaire armé de sa seule guitare, arrive dans la ville forestière de Sourdough Creek, gangrénée par la corruption. Le maire et son frère jumeau y sèment la terreur et se préparent à raser un petit village de pêcheurs pour ériger Monte-Carlo del Norte, un lotissement de luxe qui servira aux besoins du tournage d'un film hollywoodien.

Pourquoi il faut le voir : L'Américain iconoclaste Bill Plympton est de retour avec ce long métrage d'animation qui porte sa griffe inimitable. Ce western à la folie galvanisante mêle fantaisie, grotesque, sexe et musique à travers un trait aussi électrique que surréaliste.



■ **On vous croit** (<https://lepolyester.com/critique-on-vous-croit/>), Charlotte Devillers & Arnaud Dufey (12 novembre)

L'histoire : Aujourd'hui, Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit

défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?

Pourquoi il faut le voir : Remarqué à la Berlinale et auteur depuis d'un brillant parcours en festivals, **On vous croit** est un drame d'une tension intense et un passionnant film sur l'écoute. Le film des Belges Charlotte Devillers & Arnaud Dufeys (lire notre entretien (<https://lepolyester.com/entretien-avec-charlotte-devillers-arnaud-dufeys/>)) est l'une des plus fortes révélations de l'année.



▪ **Kika** (<https://lepolyester.com/critique-kika/>), **Alexe Poukine** (12 novembre)

L'histoire : Alors qu'elle est enceinte, Kika perd brutalement l'homme qu'elle aime.

Complètement fauchée, elle en vient à vendre ses petites culottes, avant de tenter sa chance dans un métier... déconcertant. Investie dans cette activité dont elle ignore à peu près tout, Kika entame sa remontée vers la lumière.

Pourquoi il faut le voir : En compétition à la Semaine de la Critique, la première fiction de la Belge Alexe Poukine (**Sans frapper** (<https://lepolyester.com/critique-sans-frapper/>), **Sauve qui peut** (<https://lepolyester.com/critique-sauve-qui-peut/>)) est un film attachant et souvent imprévisible, qui passe en une gorgée du tragique glaçant au burlesque.



■ **Des preuves d'amour, Alice Douard (19 novembre)**

L'histoire : Céline attend l'arrivée de son premier enfant. Mais elle n'est pas enceinte. Dans trois mois, c'est Nadia, sa femme, qui donnera naissance à leur fille. Sous le regard de ses amis, de sa mère, et aux yeux de la loi, elle cherche sa place et sa légitimité.

Pourquoi il faut le voir : Dévoilé hors compétition à la Semaine de la Critique, **Des preuves d'amour** est une comédie queer féroce qui sait faire preuve de cœur le moment venu. Le premier long métrage de la Française Alice Douard est une invitation joyeuse et tendre à redéfinir la famille. *(critique bientôt en ligne)*



■ **Bugonia (<https://lepolyester.com/critique-bugonia/>), Yorgos Lanthimos (26 novembre)**

L'histoire : Deux hommes obsédés par la conspiration kidnappent une grande PDG, convaincus qu'elle est un extraterrestre qui a l'intention de détruire la Terre.

Pourquoi il faut le voir : Dévoilé en compétition à la Mostra de Venise, **Bugonia** est une comédie noire où le rire vient désaxer l'horreur tout en la soulignant. Yorgos Lanthimos signe une farce politique et flamboyante dont le vertige est sans espoir mais pas sans jubilation.

- Retrouvez notre dossier sur les films à ne pas manquer en octobre.
(<https://lepolyester.com/les-films-a-ne-pas-manquer-en-octobre-2025/>)

Nicolas Bardot

| Suivez Le Polyester sur Bluesky (<https://bsky.app/profile/lepolyester.bsky.social>), Facebook
(<https://www.facebook.com/lepolyester/>) et Instagram !
(https://www.instagram.com/le_polyester/) |

« Critique : Ce que cette nature te dit
(<https://lepolyester.com/critique-what-does-that-nature-say-to-you/>)

DÉCOUVREZ AUSSI

(<https://lepolyester.com/critique-what-does-that-nature-say-to-you/>) (<https://lepolyester.com/critique-on-falling/>)

(<https://lepolyester.com/critique-un-poete/>) (<https://lepolyester.com/critique-letranger/>)



l'officiel des spectacles

DU MERCREDI 12 AU MARDI 18 NOVEMBRE 2025

N°4045

cette semaine

M 06240 F : 2,30 €





OFFICIAL SELECTION
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES



PRIX DU PUBLIC DE
LA VILLE DE DEAUVILLE
FESTIVAL DE
DEAUVILLE
2025



OFFICIAL SELECTION
tiff50
TORONTO INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL 2025

78 (vf et vo) – Mantes-la-Jolie 78 (vo) – Conflans-Sainte-Honorine 78 (vo et vf) – Le Chesnay 78 (vf et vo) – Montigny-le-Bretonneux 78 (vo et vf) – Plaisir 78 – Vélizy-Villacoublay 78 (vo et vf) – Viry-Châtillon 91 (vo et vf) – Mennecy 91 – Dourdan 91 (vo et vf) – Massy 91 (vf et vo) – Étampes 91 – Les Ulis 91 – Asnières-sur-Seine 92 (et vo) – Rueil-Malmaison 92 – Suresnes 92 (et vo) – La Défense 92 (vf et vo) – Issy-les-Moulineaux 92 (vf et vo) – Epinay-sur-Seine 93 (vo et vf) – Tremblay-en-France 93 – Noisy-le-Grand 93 (vf et vo) – Aulnay-sous-Bois 93 – Rosny-sous-Bois 93 – Chennevières-sur-Marne 94 (vo) – Arcueil 94 – Ivry-sur-Seine 94 (vo et vf) – Cachan 94 (vo et vf) – Champigny-sur-Marne 94 (vo) – Créteil 94 (vo et vf) – Montigny-lès-Cormeilles 95 – Taverny 95 (vo et vf) – Cergy 95 (vo et vf)

△ **KIKA** (2025 - 1h50)

France, Belgique. Couleur. De Alexe Poukine. Avec Manon Clavel, Makita Samba, Ethelle Gonzalez Lardued, Suzanne Elbaz, Anaël Snoek, Thomas Coumans.

● **Drame** : Alors qu'elle est enceinte, Kika perd brutalement l'homme qu'elle aime. Complètement fauchée, elle en vient à vendre ses petites culottes, avant de tenter sa chance dans un métier... déconcertant. Investie dans cette activité dont elle ignore à peu près tout, Kika entame sa remontée vers la lumière.

● Tout au long de sa filmographie, Alexe Poukine a mêlé fiction et réalité au cœur de ses projets. Avec **Kika**, elle met en images le mélange entre une histoire fantasmée et l'activité de l'un de ses amis, assistant social et dominateur. « J'ai trouvé passionnant qu'il prenne soin des gens soit en leur faisant mal, soit en leur faisant du bien. Ce que je trouve passionnant, c'est la façon dont les gens essaient de trouver un chemin, parfois peu banal, pour réduire la souffrance », détaille la cinéaste.

UGC Ciné Cité Les Halles 1* – Espace Saint-Michel 5* – MK2 Bastille (Côté Beaumarchais) 11* – UGC Gobelins 13* – Pathé Montparnasse 14* – MK2 Quai de Seine 19* – Pontault-Combault 77 – Marly-le-Roi 78 – Massy 91 – Orsay 91 – Nanterre 92 – Noisy-le-Grand 93 – Pantin 93 – Saint-Denis 93 – Saint-Ouen 93 – Montreuil 93 – Saint-Ouen-l'Aumône 95

ON VOUS CROIT (2025 - 1h18)

Belgique. Couleur. De Charlotte Deville, Arnaud Dufey. Avec Myriem Akheddiou, Natali Broods, Laurent Capelluto, Ulysse Goffin, Adèle Pinckaers.

● **Drame** : Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?

● « Dès le départ de l'écriture, nous nous sommes rendus compte à quel point dans les parcours de justice, les audiences sont naturellement structurées selon les mêmes ingrédients qu'un film de fiction ou une pièce de théâtre : l'ordre dans lequel s'effectue les prises de paroles permet une tension croissante, avec des révélations progressives. L'audience a donc été retranscrite selon les différents récits que nous avons recueillis et qui ont tous certaines similitudes », racontent Charlotte Devillers et Arnaud Dufey, réalisateurs de **On vous croit**.



Six jours ce printemps-là
de Joachim Lafosse



11

Nov
2025

Charlotte Devillers et Arnaud Dufey – « On vous croit »

Par [Pierig LERAY](#)

Dans [Cinéma](#), [Nouveautés salles](#)

Par : [Arnaud Dufey](#), [Charlotte Devillers](#)

Titre : [On vous croit](#)

Année : [12/11/2025](#)

Dans un quasi huis-clos où les enjeux dépassent la Justice, le futur des enfants de Alice est en jeu. Un père demande la garde partagée de ses enfants Lila et Etienne dans un nouveau recours face au Tribunal des enfants. Mais l'affaire est toute sauf banale, au vu de la peur viscérale de Etienne de ne serait-ce que croiser le regard de son père ; l'on comprend rapidement l'exceptionnalité d'un jugement hors du commun. Le père, dénué de prénom, est accusé de viol sur son fils Etienne, une procédure pénale est en cours. Et face à de telles accusations, il souhaite reprendre contact avec ses enfants, qui eux, ne veulent bien logiquement plus le voir. Dans un tel contexte invraisemblable, la parole et la quête de vérité seront au cœur de ce film procédé, où l'absurdité d'une Justice

dépassée se mêlera à l'indécence émetique de l'avocate du père au comportement d'une toute aussi harassante obscénité. Face à eux, une Juge qui prendra ses responsabilités, une mère digne qui fera face à la terreur et aux épreuves d'une éducation désormais impossible.



Copyright Jour2Fête

Son ouverture inquiète, théâtrale, Myriem Akheddiou qui interprète la mère (Alice), se confond dans le sur-jeu, imprègne le film de sensationnalisme déroutant, hors-propos, à la fois par ses hurlements sur son fils dans la rue (lui qui refuse de monter dans un tramway) puis à l'intérieur du Tribunal, lorsque ses enfants sont placés en isolement. Il y a là une décharge inconséquente d'une énergie dramatique démesurée, et que l'on retrouvera malheureusement à la fin du film, lors d'une absurde scène de confrontation avec son ex-mari qui détonne avec la dignité de son comportement exemplaire lors de l'audition et qui, malencontreusement, tempère sa puissance d'incarnation. Car lorsque les cris se tuent, que la caméra lui fait face, que de courtes larmes naissent sur la décence d'un regard droit, et qui jamais ne baissera les yeux, le film prend enfin la mesure de la gravité de son sujet. Et Akheddiou la pleine puissance de son personnage. Jamais le duo belge Devillers et Dufey ne nommera le père, lors de son témoignage victimisant insupportable, il est hors-champ, l'indignité de son visage mis au ban de l'obscurité, la tonalité sa voix, elle, parfois surnage, mais son image reste éteinte. Car cet homme est poursuivi pour viol sur son fils qu'il souhaite pourtant revoir. Et cette invraisemblable demande en appel s'associe à l'absurdité d'une Justice qui doit la mettre en application, faire subir à ces enfants un énième procès eux qui aimeraient se reconstruire loin de leur père qu'ils décrivent « comme mort ». Mais là où l'absurdité de cette demande du père aurait servi amplement en contre-poids à la vérité de la mère, Devillers et Dufey pousse la dramaturgie situationnelle maladroitement vers la caricature, probablement pour insuffler une forme ironique en apaisement de la lourdeur, mais là encore, le personnage grotesque de ce Juge à postiche ridiculise le travail judiciaire qui se prend ici une jolie balle perdue en toute gratuité. Car bien sûr que sa prise de parole est risible, lui qui demande à la Juge de reconsidérer le partage de garde dans le seul argumentaire que des enfants doivent être élevés avec une figure paternelle, ce pauvre pantin

ridicule qui ne s'est entretenu avec les enfants que cinq minutes avant sa piteuse plaidoirie, et qui ose émettre un tel avis indigent. Il y a donc là le cœur du problème du film, la puissance d'un message (la sacralisation de la parole de victime) face à une surcharge dramatique et d'absurdité.



Copyright Jour2Fête

Il y a donc dans *On vous croit* le pilier central du témoignage de Alice, la force de la vérité, de la palabre qui surnage à la douleur, du combat par le sens du vrai et non du jeu, ce témoignage qui emporte tout, la Juge qui semble terrassée par la vérité, l'avocate du père qui n'ose plus intervenir, et ce père désormais muet et invisibilisé. Et le tragique d'une vie brisée, celle d'un enfant, Etienne, violé, et qui aujourd'hui, s'est fait voler toute son enfance, et probablement sa future vie d'adulte. Le film aurait mérité d'être allégé de tout sensationnalisme et absurdité pour se focaliser sur ce témoignage de Alice. Et peut-être se positionner également du côté de Etienne, la victime, qui ici l'on croit mais qu'on ne voit pas. Il y a néanmoins dans *On vous croit* le plus solennel des messages, ce titre c'est bien la phrase que dira la Juge à Lila et Etienne, « on vous croit ». Ne jamais mettre en doute la parole d'une victime, écouter et croire, soutenir et croire, croire, encore et toujours à la véracité implacable des témoignages des victimes, il n'y a jamais à remettre en doute le témoignage d'un enfant qui réussit enfin à libérer sa parole, à dépasser le silence et la honte, les pressions du monde adulte, la peur, sidérante, de se livrer, de faire tomber le masque effroyable du mutisme : cette parole est sacrée et doit être systématiquement sacralisée.



Copyright Jour2Fête

Malgré un péché de sensationnalisme et d'absurdité maladroite, *On vous croit* reste néanmoins un puissant témoignage en faveur de la sacralisation de la parole victimaire, celle qui doit coûte que coûte être préservée et défendue.

ON VOUS CROIT

Un film de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys

Avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods, Ulysse Goffin, Adèle Pinckaers...



Sous pression

Synopsis du film

Une mère, Alice, est particulièrement nerveuse, car elle doit emmener son fils Étienne et sa fille Lila à une audition pour leur garde, leur père réclamant d'avoir un contact régulier avec eux, lui qui ne les a pas vus depuis deux ans. Pourtant à peine arrivé sur les lieux, Étienne s'enfuit dans l'immeuble, refusant tout contact avec son père...



© Makintosh Films, Fourni par la Berlinale

Critique du film ON VOUS CROIT

La violence des mots a forcément des répercussions physiques. "**On Vous Croit**", premier film belge, mention spéciale dans la section Perspectives du Festival de Berlin 2025, dont les

mécanismes font un peu penser au long métrage espagnol "**Border line**", nous enferme avec une famille dans un tribunal, le temps d'une audition décisive. Affrontement entre un père qui travaille dans l'éducation, accusé de viol sur son fils Étienne (une procédure au pénal est en cours), et une mère, travaillant au planning familial, pour obtenir ou éviter le placement des enfants, mais aussi les garder éloignés du père, le film s'intéresse d'abord à l'audition des parents (les enfants ayant refusé de voir le père et ayant été auditionnés à part). Une scène cumulant les accusations autour de la mère, qui a d'autant plus d'impact que la caméra du duo Charlotte Devillers et Arnaud Dufey se concentre sur la mère, forcée d'encaisser de multiples accusations.

Autour de cette mère sur le qui-vive, la tension s'installe ainsi, entre paroles des avocats et des conseillers, jusqu'à ce que celle-ci puisse elle-même s'exprimer, les dialogues soulignant intelligemment le manque d'appui et d'accompagnement dans pareille situation. À l'aide de répliques cinglantes, c'est tout un système qui est interrogé (« qui veut-on réellement protéger ? »), mais aussi l'importance de la parole des enfants qui est remise au centre du jeu, même si celle-ci n'est jamais entendue dans le film. L'épilogue souligne d'ailleurs avec acuité leur désarroi, lors d'une scène en apparence apaisée, hors du contexte du palais de justice. Mais que penser de l'impact du fonctionnement d'un système judiciaire, sur la construction même de ces futurs adultes, comme concernant leur confiance en la justice, si en effet, le titre même du métrage, qui en dit sans doute trop, est bafoué.

Olivier Bachelard

Cinemanania 2025 : On vous croit, un choc minimaliste

[Rémy Fiers](#)



On peut affirmer de manière évidente que cette première œuvre réalisée à quatre mains ne passera pas inaperçue. *On vous croit* est d'une puissance rare. Et si les débuts de ce film très court peuvent dérouter et laisser augurer du pire, on est vite rattrapé par la maestria implacable de ce qui va suivre. Et pourtant, pas de scènes extrêmes ici :

on est juste face à une histoire judiciaire comme il en existe malheureusement tant, une histoire de (sur)vie et de combat face à l'injustice d'une situation et face à la Justice elle-même. L'horreur ici vient de ce qui se tapit dans les foyers, derrière les murs. Par le biais de choix ultra-minimalistes, les cinéastes en herbe vont focaliser à raison notre attention sur la seule chose qui compte : un cas et des interprètes littéralement extraordinaires qui vont l'illustrer. Et notamment la révélation Myriem Akheddiou qui, lors d'une scène phénoménale, va nous scotcher à notre siège.

Synopsis : *Aujourd'hui, Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?*

Forte de son métier dans les sphères sociales de l'enfance, Charlotte Devillers a pu insuffler un condensé de vérité dans son premier film, co-réalisé avec Arnaud Dufeys, qui l'accompagne à la cinématographie. Elle s'est, en outre, entourée de véritables avocats pour donner la réplique aux acteurs jouant les membres de cette famille au centre du film. De ce côté, le pari du vérisme est réussi, tant cette plongée au sein d'une audition au tribunal de l'enfance transpire le réalisme à travers chaque grain de la pellicule. *On vous croit* est une immersion à la fois inédite (au cinéma) et tristement banale (dans la vraie vie) au milieu d'une affaire de garde d'enfants.

Dans le même genre, on n'avait pas ressenti une telle décharge d'émotion mêlée de tension et de malaise depuis l'immense et

magistral *Jusqu'à la garde* de Xavier Legrand. Ici, le père est également la source des peurs, mais pour d'autres raisons que l'on taira afin de ne pas déflorer la surprise. *On vous croit* a choisi d'être concis et d'aller droit au but, à raison, avec une durée d'une heure et quart à peine. Si ce n'est le premier quart d'heure peu engageant, qui laisse augurer un film pénible, une fois dans la salle d'audition – qui est le noyau du film – on est complètement happé. Ou plutôt étouffé.

Les cinéastes ont fait un choix radical et payant : celui du minimalisme le plus définitif. Tout ici concourt à se focaliser sur le sujet (la garde d'enfants réclamée par une mère face au père) et sur la prestation des acteurs. Les choix formels confinent à l'ascétisme tant tout est ici épuré : du blanc partout, aucun objet de décoration au sein de ce tribunal extrêmement moderne, une quasi-unité de lieu, pratiquement pas de seconds rôles aux côtés de la famille hormis la juge et les avocats, un format carré emprisonnant les personnages, une musique absente, si ce n'est un accompagnement sonore anxiogène... Tout ici est limité à la plus simple expression. Et tout cela a du sens : le spectateur ne sera déconcentré par rien et tout acquis à écouter (et ressentir) ce moment charnière dans le futur de cette famille éclatée. Un mot qui prendra un sens horriblement tragique durant le film.

Au milieu de ce processus narratif et formel assumé et tout à fait maîtrisé, il y a des acteurs extraordinaires, qu'ils soient professionnels (les enfants, Laurent Capelluto, ...) ou non (les avocats, la juge). Et puis il y a Myriem Akheddiou. Dans ce que l'on confirme comme étant l'acmé de *On vous croit*, cette actrice méconnue et abonnée aux seconds rôles livre une performance comme on en voit très peu. De celles qui marquent une année cinéma. Dans une séquence filmée en plan fixe et serré, coupée à peine deux fois, durant près d'un quart d'heure, elle nous déchire le cœur. Sa prestation est purement incroyable de vérité, de sensibilité, d'effroi... Bref, d'un réalisme qui porterait presque le film vers le documentaire. Même lorsque ce sont d'autres intervenants qui parlent, la caméra s'attarde souvent sur son

visage, et à chaque plan, elle nous sidère par la manière dont elle vit le rôle. Si on ne la retrouve pas aux Césars, c'est à n'y rien comprendre.

On vous croit se garde de donner des réponses toutes faites ou de nous emmener vers une façon de penser en particulier. Il pose les faits sur la table de manière implacable. Il dénonce l'horreur de certaines choses sans en rajouter, et son dispositif ainsi que la grammaire technique et cinématographique employée auraient pu aboutir à une œuvre austère. Elle l'est peut-être un peu, mais elle est surtout déchirante. On nous montre aussi l'absurdité de l'administration et du sac de nœuds que peut être la Justice. Un petit film d'apparence, mais une œuvre coup de poing et nécessaire qui ne laissera personne insensible jusqu'à son dénouement malin et salvateur.

Fiche technique – *On vous croit*

Réalisateurs : Charlotte Devillers & Arnaud Dufeys.

Scénaristes : Charlotte Devillers & Arnaud Dufeys.

Production : Makintosh Films..

Distribution : Jour2Fête.

Interprétation : Myriem Akheddiou, Laurent Capelutto, Natali Broods, Ulysse Goffin, Adèle Pinckaers, ...

Genres : Drame – Judiciaire.

Date de sortie : 12 novembre 2025.

Durée : 1h18.

Pays : France.



Direct-Actu.fr

La culture Pop dans les veines

cinéma | série TV
Musique | culture

CINEMA

On Vous Croit – Quand la justice oublie d’écouter les limites des enfants

Charlotte Devillers et Arnaud Dufey signent avec *On Vous Croit* un drame social puissant sur la justice et la maternité. Myriem Akheddiou bouleverse en mère protectrice dans une salle d’audience où chaque mot devient un combat pour la vérité et la survie de ses enfants.

Avec *On Vous Croit*, Charlotte Devillers et Arnaud Dufey signent un drame social d’une intensité rare sur la justice, la maternité et la parole des enfants. Myriem Akheddiou incarne Alice, une mère confrontée à la pire des épreuves : défendre la garde de ses enfants face à un père accusé de violences. Le film plonge le spectateur dans la salle d’audience où chaque mot peut tout faire basculer. Inspiré par l’expérience d’infirmière de Charlotte Devillers, le récit interroge la manière dont la société écoute, ou n’écoute pas, ceux qu’elle prétend protéger. Sobre, bouleversant et d’une justesse clinique, *On Vous Croit* nous met face à une réalité trop souvent tue : celle d’une justice qui hésite à croire les victimes, même les plus fragiles.



Immersion dans le parcours du combattant d'une mère

Alice, interprétée par Myriem Akheddiou, se retrouve devant un juge, sommée de prouver qu'elle peut protéger ses enfants de leur père. Ce huis clos judiciaire est construit autour d'une audience filmée en temps réel, où chaque parole pèse le poids d'une vérité impossible à dire. En face d'elle, le père, joué par Laurent Capelluto, incarne la complexité d'un homme qui nie tout, oscillant entre défense rationnelle et déni profond. Natali Broods prête sa justesse à la juge, figure d'équilibre et d'écoute, inspirée de magistrats réels. Autour d'eux gravitent les avocats, professionnels du droit jouant leur propre rôle, ajoutant une authenticité saisissante à ce dispositif minimaliste. Les enfants, Lila et Ulysse, forment le cœur émotionnel du récit. Leurs regards silencieux traduisent la détresse de ceux qui ne peuvent plus faire confiance au monde des adultes. Entre tension et humanité, chaque personnage devient le miroir d'une société où la vérité se heurte au doute institutionnel.

Notre avis en quelques mots

Un film fort et intense. On finit par confondre la fiction du documentaire. Pourtant, c'est bien une fiction. Le jeu, la direction d'acteur, le cadrage et les bruitages sont pour nous imprégnant comme un thriller rythmé sur les pulsations d'un cœur. 3 partis, 3 avocats — Celui des enfants à un rôle de défendre l'intérêt des enfants et non celui des parents —. Parfois, il ne comprend pas la situation, dans le film, il est piégé par des théories de psychologie du développement et nie la réalité du danger du père.

Une société figée sur un modèle parental et développement de l'enfant avec deux parents

On Vous Croit met à nu une société encore prisonnière d'un modèle parental hérité du passé, celui où la figure du père et celle de la mère doivent coexister coûte que coûte, même lorsque la violence s'est installée. Charlotte Devillers et Arnaud Dufey exposent avec une justesse glaçante les limites d'un système judiciaire qui préfère préserver la symétrie du couple parental plutôt que la sécurité de l'enfant. Le film montre comment la loi, sous couvert d'équité, perpétue des schémas où l'on exige des mères qu'elles demeurent rationnelles, disponibles, irréprochables, même face à la terreur.

À travers le parcours d'Alice, le spectateur comprend que le véritable combat n'est pas seulement contre un homme violent, mais contre une structure sociale qui refuse d'admettre qu'un seul parent puisse suffire à élever et aimer. Le film dépasse ainsi la simple étude de cas pour questionner un modèle de société où l'autorité paternelle reste symboliquement dominante, même lorsqu'elle est destructrice. Charlotte Devillers et Arnaud Dufey rappellent que le devoir de protection doit primer sur la tradition. Leur caméra observe sans détours le déséquilibre de ce système qui prétend protéger tout en mettant en péril ceux qu'il juge. L'audience devient le théâtre d'une tension morale : faut-il protéger l'image du père ou la chair des enfants ?

En plongeant dans le vécu d'une mère protectrice, le film révèle la fracture entre l'instinct et la norme, entre l'amour viscéral et la froideur administrative. En filigrane, la question du développement de l'enfant traverse tout le récit : comment grandir lorsque la parole

d'un petit doit affronter l'autorité des adultes ? Les réalisateurs placent le regard de l'enfant au centre du débat, rappelant que chaque délai judiciaire, chaque remise en question de sa parole, crée une blessure durable. Ce choix confère au film une portée universelle, une réflexion sur la responsabilité collective face à la vulnérabilité.

L'œuvre interroge cette obsession sociale du « deux parents pour l'équilibre », montrant qu'elle peut devenir un piège. À travers les mots des juges, des avocats, et surtout le silence des enfants, *On Vous Croit* dresse le constat d'une société qui préfère les apparences à la protection. Ce n'est pas la famille qu'il faut sauver, mais l'enfance elle-même. Le film agit comme un miroir moral, une remise en cause du dogme parental au profit d'une vérité essentielle : un enfant ne se construit pas dans la symétrie, mais dans la sécurité.



Un film choc filmé de manière frontale et viscérale

La mise en scène de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys est une déflagration maîtrisée. Tournée presque entièrement en temps réel, la séquence centrale de cinquante-cinq minutes fait du spectateur un témoin impuissant, enfermé dans la salle d'audience avec les protagonistes. Trois caméras captent chaque souffle, chaque micro-réaction. La frontalité du dispositif interdit tout échappatoire : il faut regarder, écouter, supporter. Myriem Akheddiou livre une performance d'une rare intensité, oscillant entre la mère louve et la femme épuisée. Son regard, souvent en gros plan, concentre toute la violence contenue d'un combat intérieur.

La force du film réside dans cette approche quasi documentaire qui immerge le public dans une réalité sans fard. Le choix du plan continu, sans coupe visible, rend chaque instant insoutenable et vrai. La tension naît du silence, du temps qui passe, de la peur palpable.

Le film renonce à la musique dramatique pour laisser place au son brut des voix, aux silences et aux respirations. Rien n'est esthétisé : la caméra ne cherche jamais à séduire, elle enregistre la douleur comme un fait. Cette radicalité visuelle rappelle le cinéma de procès de Raymond Depardon, mais avec une charge émotionnelle plus explosive.

Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys orchestrent un ballet d'angoisse et de vérité, où l'humain prime sur la mise en scène. Chaque plan devient une respiration, chaque échange une épreuve morale. Le spectateur, prisonnier du champ, ressent physiquement l'impossibilité de détourner le regard. La production sonore participe, elle aussi, à un sentiment d'enfermement. Nous sommes là, dans un huis clos, sans aucune échappatoire possible !

Les réalisateurs ont choisi de mêler acteurs professionnels et véritables avocats, renforçant la crédibilité des échanges. La tension atteint un paroxysme lorsque la parole d'Alice se déploie sur plus de vingt minutes, moment de vérité absolue où le spectateur cesse de juger pour simplement ressentir. *On Vous Croit* bouleverse par sa capacité à créer une expérience sensorielle, physique, presque insoutenable. Le spectateur sort vidé, conscient que cette douleur n'est pas du cinéma, mais un reflet direct du réel.

Ce film est un choc moral et esthétique, une claque silencieuse contre l'indifférence.

Rarement une œuvre aura capté avec autant de pudeur la collision entre justice et émotion. La salle devient un champ de bataille intime, où chaque mot prononcé pèse comme un verdict.

Les risques de passage à l'acte

En filigrane, *On Vous Croit* explore une question glaçante : comment la douleur, l'humiliation et l'injustice peuvent pousser un parent au bord de la rupture ? Le film montre qu'avant tout passage à l'acte, il y a une accumulation de micro-violences, d'audiences répétées, de non-lieux, de doutes jetés sur la parole. Alice, enfermée dans un système qui ne la croit pas, vacille. Ce n'est pas la folie qui la guette, mais la fatigue de devoir prouver sans cesse son innocence morale.

Charlotte Devillers et Arnaud Dufey ne condamnent ni ne disculpent, ils observent ce moment fragile où la peur, l'impuissance et l'épuisement deviennent des forces destructrices. La mise en scène traduit cette tension par une lente montée de la colère contenue.

Le film rappelle que l'on ne devient pas violent par essence, mais par désespoir. Chez elle, la colère n'est jamais tournée contre ses enfants, mais contre l'institution qui la condamne à revivre son trauma. En cela, *On Vous Croit* interroge les limites de la résistance psychique et met en lumière le besoin urgent d'un accompagnement adapté.

Le scénario souligne que le déni social précède souvent la tragédie : ne pas croire, c'est déjà laisser faire. Chaque mot non entendu devient une arme invisible qui pousse à l'abîme.

La mise en scène, sobre et tendue, transforme le risque de passage à l'acte en cri silencieux : celui d'une société qui pousse ses victimes à bout tout en prétendant les protéger. Charlotte Devillers et Arnaud Dufey ne cherchent pas le spectaculaire, ils montrent l'étouffement progressif d'une femme qui se bat jusqu'à l'épuisement pour que la vérité soit enfin entendue. Ce chapitre du film agit comme un avertissement moral : la justice qui ne protège pas finit par produire ce qu'elle voulait éviter.

12 novembre 2025 **en salle** | 1h 18min | Drame
De Charlotte Devillers, Arnaud Dufeys |
Par Charlotte Devillers, Arnaud Dufeys
Avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods

ici.ca.parle.cine ...

ICI ÇA PARLE CINÉ 🎬

90 publications 4 298 followers 383 suivi(e)s



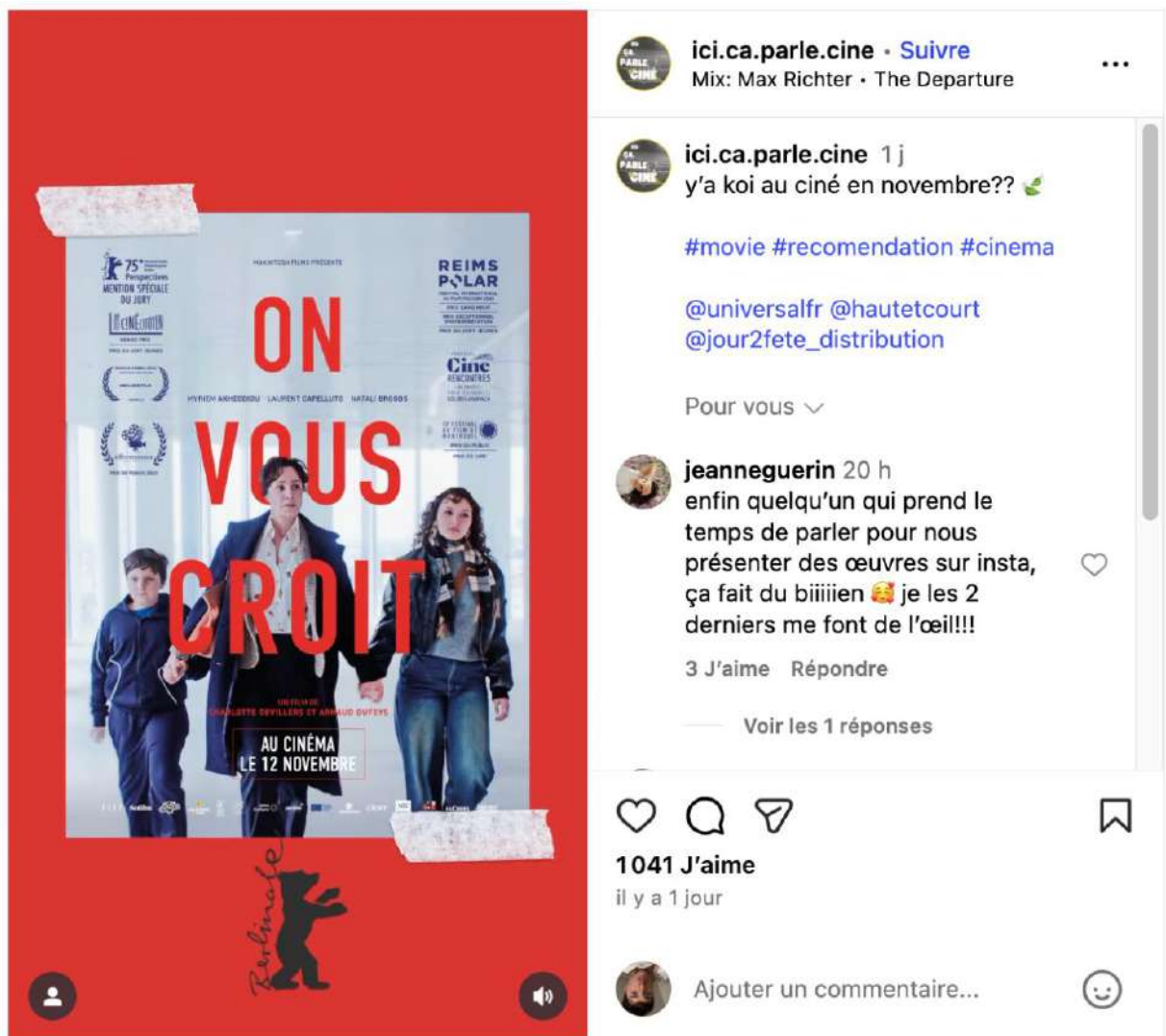
Création digitale

Une fenêtre ouverte sur le ciné,
en salle ou en streaming 🍷

linktr.ee/iciicaparlecine

Suivre

Contacter



Film coup de cœur du mois de novembre

Publication le 4 novembre

https://www.instagram.com/reel/DQkKQFwCAuT/?utm_source=ig_web_copy_link&igsh=MzRlODBiNWFlZA%3D%3D

Critique Express : On vous croit

Par **Jean-Jacques Corrio**

9 novembre 2025



On vous croit



Belgique : 2025

Titre original : –

Réalisation : Charlotte Devillers, Arnaud Dufey

Scénario : Charlotte Devillers, Arnaud Dufey

Interprètes : Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods

Distribution : Jour2fête

Durée : 1h18

Genre : Drame

Date de sortie : 12 novembre 2025

***Synopsis** : Aujourd'hui, Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?*



Est-il indispensable qu'un film ait une durée supérieure à 3 heures pour qu'on puisse parler de grand film à son sujet ? Est-il nécessaire qu'un film aligne moult scènes de poursuites, ou de bagarres, ou d'échanges de coups de feu pour qu'on ressente à sa vision une grande tension, un suspense haletant, ou, tout simplement, le sentiment d'être pris aux tripes ? **On vous croit**, le film belge réalisé par **Charlotte Devillers** et **Arnaud Dufey**, apporte de façon très claire une réponse négative à ces 2 interrogations : ce film ne dure que 78 minutes, c'est un huis clos se déroulant dans un tribunal, un huis clos ne réunissant qu'une poignée de personnages dans lequel les seules armes utilisées sont celles de la parole et ... c'est un grand film qui ne peut que bouleverser les spectateurs les plus endurcis. Une mère, Alice, et ses 2 enfants, Lila et Etienne, ont été convoqué(e)s par la justice pour être confronté(e)s à M. Goossens, l'ex-mari d'Alice et le père de Lila et de Etienne, un homme dont Alice a peur et que ses enfants refusent dorénavant d'approcher. Entre Alice et son ex-mari, il va être question de la garde des enfants mais aussi de quelque chose encore plus grave. En plus de ces 4 personnages, vont participer à cette confrontation une juge, l'avocate de la mère, l'avocate du père et l'avocat des enfants. On comprend vite que cette affaire n'a rien de nouveau, qu'elle aurait même tendance à durer depuis trop longtemps au détriment des enfants, d'Etienne en particulier, qui, au traumatisme engendré par les abus qu'il a subis de la part de son père, voit s'ajouter le traumatisme de ne pas être cru et de devoir revivre sans cesse ce qu'il a vécu. Loin de protéger les victimes, la justice devient alors un espace où les blessures sont ravivées. Pour **Charlotte Devillers**, professionnelle de santé travaillant avec des victimes de violences sexuelles, il est particulièrement important d'écouter et de prendre en considération la parole des enfants sans quoi ils n'osent plus parler. D'autant plus important que, selon les expériences qu'elle a vécues,

« Les enfants, contrairement aux adultes, ne peuvent pas maintenir des mensonges complexes et cohérents sur une longue durée ».



Face au sujet très sensible qu'elle et lui souhaitaient traiter, **Charlotte Devillers** et **Arnaud Dufey** se sont retrouvé(e)s face à une difficulté déjà rencontrée par de nombreux réalisateurs, c'est-à-dire réaliser un film qui soit un très fort moment de vérité sans avoir la possibilité de faire ce qui, en principe, se rapproche le plus de la vérité : un véritable documentaire. En effet, il était unimaginable pour eux d'exposer de véritables victimes à l'écran, qui plus est des enfants ! Pour faire en sorte que leur film soit le plus proche possible de cette vérité recherchée et soit également exempt de tout manichéisme, **Charlotte Devillers** et **Arnaud Dufey** ont fait des choix très forts : l'utilisation du format carré qui rend avec beaucoup plus de justesse le sentiment d'étouffement ressenti par Alice et ses enfants, ainsi que par nous, spectateurs ; le mélange dans le casting d'interprètes professionnels, d'enfants et de véritables avocat(e)s jouant un rôle qu'elles et il connaissent parfaitement, le leur ; le choix d'un décor minimaliste ; et, surtout, le choix de filmer en continu, en temps réel, avec 3 caméras, la scène principale du film, celle de l'audience proprement dite, un choix qui permettait aux interprètes de se rapprocher au maximum des conditions d'une véritable audience, de leur faire oublier qu'ils jouaient une scène de cinéma et d'avoir des réactions spontanées aux actions des autres. Le montage effectué pour reconstituer cette scène à partir des images et du son capté(e)s par ce dispositif est une magnifique réussite et il contribue pour beaucoup à maintenir une très grande tension tout au long du film. Grâce à ce montage, on vit avec une grande intensité la vision et l'écoute de ces plans superbes où, en même temps qu'on entend s'exprimer des avocates qu'on ne voit pas, une caméra scrute les visages et les mouvements corporels d'Alice et de M. Goossens, qui ne peuvent alors extérioriser leur ressenti que par des mimiques plus ou moins appuyées.

Bien entendu, le travail demandé aux interprètes professionnels et aux avocat(e)s n'a pas été le même, les premiers ayant travaillé leur texte de façon précise alors que les seconds ont préparé leur scène comme ils l'auraient fait dans le cadre d'une véritable plaidoirie. Le résultat obtenu est exceptionnel. Dans le rôle d'Alice, **Myriem Akheddiou**, dont on avait déjà apprécié la remarquable prestation dans *Sages-femmes* de **Léa Fehner**, est tout simplement époustouflante dans son rôle de mère-louve qui semble se trouver en permanence au bord d'un précipice émotif. A son côté, **Laurent Capelluto** est excellent dans le rôle difficile du père, un homme qu'on accuse et qui ne comprend pas, ou qui fait très bien semblant de ne pas comprendre, la ou les raisons de ces accusations.



Jean-Jacques Corrio

photo Olivier Hanquier



Rue
La façade du magasin Action éventrée lors d'un cambriolage
P. 4



Diverto
avec ce journal, retrouvez votre supplément télé du samedi



Boves **AMAZON, DES ROBOTS ET DES HOMMES**

Le site Amazon de Boves, à côté d'Amiens est désormais le plus grand entrepôt robotisé au monde. Cette transformation, inaugurée en cette fin de semaine, ne se traduira pas, selon l'entreprise, par des réductions d'effectifs. Au contraire, 300 emplois en CDI sont prévus. P. 3

photo Kevin Devigne

Un événement **CourrierPicard**

avec le soutien de



CANCER DU SEIN : COMMENT PRENDRE SOIN DE SOI À CHAQUE ÉTAPE

9 OCT. 18H00

En présence de **ALICE DETOLLENAERE**
Marraine de l'association Ruban Rose

Amphithéâtre Boisselle, Mégacité - 101 Av. de l'Hippodrome - AMIENS



Entrée gratuite sur inscription !

En partenariat avec :



Santexpert



www.courrier-picard.fr/confsante

Le festival international du film indépendant a conquis le public

Abbeville. Cinémondes, le rendez-vous cinématographique tant attendu, a séduit le public venu en nombre. Pour cette première édition à Abbeville, la programmation dense et diversifiée a fait l'unanimité.



⊕ Notre coup de cœur : « On vous croit »

« On vous croit » est le premier long-métrage de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys. C'est l'histoire d'Alice qui se retrouve devant la juge. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Y a-t-il oui ou non nécessité à maintenir le lien avec le père, encore présumé innocent, mais pour qui, tout porte à croire qu'il aurait abusé de son fils ? Les enfants ont bien exprimé qu'ils n'avaient plus envie ni besoin de revoir leur père, mais la question doit être posée. Dans ce décor froid, clinique, on regarde cette femme qui s'insurge contre le fait qu'on puisse mettre en doute la parole de son enfant.

La question de la valeur de la parole des enfants

Dès le début, l'ambiance est oppressante. Toujours en gros plan, la caméra capte tout. On est presque dans la tête d'Alice. On sent toute cette détresse, et en vase clos, on étouffe avec elle. Dans une tension dramatique extrêmement forte, ce film pose la question de la valeur de la parole des enfants. La performance d'interprétation de l'actrice Myriem Akeddiou est épatante. Un film coup de poing.

Sortie nationale : 12 novembre

Annabelle Thesse

Correspondante de presse

Fiction, documentaire ou animation, Cinémondes, c'est 75 films de 30 pays du monde. Mais aussi des débats, des rencontres avec les cinéastes et entre professionnels du cinéma. Un rendez-vous exigeant qui a su capter l'attention du public. Pour cette première fois à Abbeville, la formule était explosive.

« C'est super ! Ce format permet de voir plein de styles, de messages, de techniques différentes. »

Nicolas

mais on en prend plein les yeux. » Yanis, lui apprécie la diversité des sujets. La diversité des formats plaît aussi beaucoup. « Je n'avais jamais vu de court-métrages », nous livre Nicolas : « C'est super ! Ce format permet de voir plein de styles, de messages, de techniques différentes ». Le film qui m'a frappée le plus marquée jusqu'ici, nous dit Delphine, de Friville, c'est le film de Delphine Seyrig « Sois belle et tais-toi », où la cinéaste interroge 23 actrices sur leurs conditions de femmes au cinéma. C'était en 1976 et j'ai l'impression que rien n'a changé ». Karim, quant à lui,

apprécie particulièrement les rencontres avec les réalisateurs : « Elles apportent à chaque fois des éléments qui nous avaient échappé ».

« Je reviendrai »

Le Cinémondes, c'est aussi, aller vers les publics qui n'ont pas accès à des salles de cinéma. Mercredi, une séance a été projetée à l'EHPAD Georges Dumont. Ce week-end, les clowns belges Abel et Gordon passeront le relais au comédien aux multiples facettes Denis Lavant, dont le talent a attiré de grands cinéastes comme Jean Pierre

Mocki. Brassage de générations, films qui sortent des sentiers battus, films tendres ou cruels, ce festival de réflexion ouvre le débat avec le public et créé l'émulation. Bruno, venu de Marles-sur-Canche, qui avait décidé de ne plus mettre les pieds à Abbeville depuis des années, n'en revient pas : « 80 films, vous vous rendez compte ? Qu'un petit ciné comme celui-ci arrive à faire ça, je suis bluffé. Je reviendrai. » Cette première édition abbevilloise laisse présager un bel avenir à ce cinéma, avec l'espoir de le voir comme un formidable outil de partage culturel. ●

Questions à ...

« Un prolongement de notre classement Art et essai »



Alexis Gonçalves
Exploitant du cinéma Le Rex

Tantôt décalée et jubilatoire avec la présence des 2 clowns belges Abel et Gordon, l'ambiance était aussi parfois plus grave du fait des sujets abordés. Quotidien à Gaza, prostitution, exil, ce festival qui valorise des cinémas qui questionnent, dérangent quelquefois, donne à réfléchir. Comme une fenêtre sur le monde, il permet d'accéder à d'autres réalités. « Moi, ce que j'adore dans ce festival, c'est qu'on voyage. Et pour pas cher », nous dit nous dit Solène, venue d'Amiens. « Rwanda, Palestine, Liban, Vietnam, on a parfois mal,

ML002.

Alexis Gonçalves, 36 ans, dirige le cinéma « Le Rex » depuis 2019. Il nous livre son regard sur le premier festival Cinémondes à Abbeville. C'est la première édition à Abbeville. Comment cette aventure s'est-elle terminée ? Ici, on travaille sur les cinémas rares, moins diffusés, peu accessibles. Dominique Olier, délégué général du festival est très attentif à notre programmation. Quand il m'a proposé le festival, j'étais un peu effrayé, puis

je me suis dit que c'était une super manière de faire connaître le Rex et le travail qu'on fait. Quel regard portez-vous sur la programmation ? La programmation est très variée. Elle est totalement raccord avec les objectifs du Rex. Cette participation est un prolongement de notre classement « Art et essai », et plus récemment « Europa cinémas », obtenu en janvier, qui vise à promouvoir les films européens non nationaux.

Cinémondes met en avant des invités d'honneur et des films du monde. Ce qui est impressionnant, c'est le nombre d'invités. C'est vertigineux mais hyperplaisant. Le festival a-t-il vocation à s'implanter ou est-ce une parenthèse ? « Il a vocation à s'implanter. Bien sûr, cela va dépendre des équipes municipales. Il y a eu 10 ans de festival à Lille, 10 ans à Berck. On espère bien avoir 10 ans ici ». ●

« KIKA » ET « ON VOUS CROIT » : LES MERES EN PREMIERE LIGNE

Ecrit par Valérie Ganne 10 novembre 2025

Deux films belges à ne pas manquer cette semaine au cinéma : « Kika », portrait d'une jeune mère solo combattive et drôle et « On vous croit », moment clé de la vie d'une mère défendant ses enfants face à la justice.

« On vous croit », de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys : efficace



Myriem Akheddiou

Enfermé dans une salle aux grandes vitres donnant sur le ciel, un couple séparé argumente devant une juge aux affaires familiales : elle demande à garder les enfants, il réclame un droit de visite ou un placement. Or ce père a été accusé de viol sur son fils de dix ans. Il n'y aura pas de deuxième audience pour Alice, qui joue son va-tout. La juge a entendu les enfants sans leurs parents et sera seule décisionnaire.

Se déroulant en huis clos et quasiment en temps réel, « On vous croit » enferme ses comédiens, épaulés par de véritables avocats qui ont écrit leurs plaidoiries, dans une salle de justice et un format d'image carré.

Le récit dénonce la répétition et la lourdeur des procédures judiciaires, quand la réalité impose l'urgence. Le titre souligne l'importance de la parole, certaines victimes, en particulier les enfants, souffrant de ne pas être écoutées, crues, enfin protégées. Ce premier film a été réalisé par un duo, Charlotte Devillers (infirmière travaillant avec des victimes de violences sexuelles) et Arnaud Dufeys, cinéaste et producteur. Sa sortie est précédée d'une dizaine de prix – notamment du public- en festivals et coïncide avec une vague nouvelle de témoignages sur ce sujet. Depuis septembre dernier, des femmes privées de leurs enfants après une plainte contre leur conjoint se sont mobilisées dans les médias français. Certaines de ces « Mères en révolte » s'enfuient à l'étranger avec leurs enfants afin de les soustraire aux violences paternelles. Une enquête très complète sur ce même thème, « Inceste d'État, quand la justice livre les enfants victimes à leurs bourreaux », vient de paraître chez Stock. C'est le fruit de cinq ans de travail de la journaliste Romane Brisard.

« On vous croit » (fiction, 1h18, Belgique France) réalisé et scénarisé par Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, avec Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods (la juge), Ulysse Goffin et Adèle Pinckaers (les enfants), produit par Makintosh Films, distribué par Jour2Fête, en salle le 12 novembre.

Baz'art

Le webzine 100% culture

[CRITIQUE] ON VOUS CROIT - LA VALEUR INESTIMABLE DE LA PAROLE DES ENFANTS



C'est l'histoire d'Alice qui se retrouve devant la juge. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause.

Y a-t-il oui ou non nécessité à maintenir le lien avec le père, encore présumé innocent, mais pour qui, tout porte à croire qu'il aurait abusé de son fils ? Les enfants ont bien exprimé qu'ils n'avaient plus envie ni besoin de revoir leur père, mais la question doit être posée.

Les "mères louves ou mères protectrices" sont au cœur du film "On vous croit", qui sort mercredi en salles, une immersion critique dans le système judiciaire.



La scène centrale du film est une prise continue tournée en temps réel pendant 55 minutes

Le point de vue des deux cinéastes belges réussit à montrer à quel point la longueur, la répétition et la multiplication des procédures judiciaires peuvent amplifier les traumatismes.

Dans l'histoire qui nous est contée, comme souvent dans la réalité, les enfants qui sont contraints de revivre sans cesse ce qu'ils ont subi, tout en voyant leur parole mise en doute, finissent par se dire qu'on ne les protège pas. Pendant 1h20 de huis clos sous tension, ce film belge, déjà récompensé par plus d'une dizaine de prix, suit Alice dans les couloirs d'un gigantesque tribunal pour enfants.

Unité de lieu et de temps. Dès le début, l'ambiance est oppressante. Toujours en gros plan, la caméra capte tout. On est presque dans la tête d'Alice.

Dans ce décor froid, quasi clinique, on regarde cette femme qui s'insurge contre le fait qu'on puisse mettre en doute la parole de son enfant. Au tribunal, Alice se retrouve à devoir s'asseoir à quelques centimètres de son ex-conjoint, doit essuyer des remarques déplacées de l'avocate de la défense remettant en question sa capacité à s'occuper de ses enfants. Son fils, lui, s'enfuit, quand il voit son père, s'emportant contre une justice ne respectant pas son souhait de ne pas le croiser.



On sent toute cette détresse, et en vase clos, on étouffe avec elle.

Dans une tension dramatique extrêmement forte, ce film pose la question de la valeur de la parole des enfants. La performance d'interprétation de l'actrice Myriem Akeddiou est épatante.

Peu connue en France, la comédienne porte le film sur ses épaules, mais elle livre une interprétation de mère courage viscérale.



Du désespoir à la révolte, son personnage traverse toutes les émotions et cela se ressent d'un regard, d'un mouvement du corps.

Hasard du calendrier, ce film coup de poing sort sur les écrans quelques jours seulement après le dépôt à l'Assemblée nationale d'une proposition de résolution visant à garantir une "protection réelle des enfants victimes d'inceste" et une "sécurité juridique des parents protecteurs".

Cin'Ecrans

@CinEcrans7art • 5670 iscritti • 1239 video

Interviews & Bonus Cin'Écrans, Bandes annonces... ...altro

cinecrans.fr



<https://www.youtube.com/watch?v=tLGvH-HUCXg>

Interview d'Arnaud Dufeys et Charlotte Devillers (La Rochelle)



© Jour2Fête

ON VOUS CROIT : VOIR-DIRE

THOMAS POUTEAU · 16 SEPTEMBRE 2025

Depuis quelques années, une série de films, souvent venus de Belgique, s'empare des violences sexuelles pour en explorer non plus l'acte lui-même — exemplairement **Irréversible** — mais ses répercussions : les traces qu'il laisse, les silences qu'il creuse, les existences qu'il bouleverse, et les institutions qu'il confronte à leurs limites. **Quitter la nuit** de Delphine Girard ou encore l'excellent **Julie se tait** de Leonardo Van Dijn ont ainsi déplacé la focale : plutôt que de concentrer la tension sur la culpabilité de l'agresseur, ces films s'attachent à filmer la parole fragile, fragmentaire, des victimes. Ce glissement, de l'agresseur vers la victime et de l'acte vers ses effets, témoigne déjà d'une meilleure prise en charge, par le cinéma mais aussi par la société, du statut de la victime et de la reconnaissance de sa parole. C'est dans ce paysage que s'inscrit le premier long-métrage de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey. **On vous croit** suit Alice et ses enfants qui se confrontent à la justice pour dénoncer des violences sexuelles. Dans ce huis clos tendu, la parole et l'écoute deviennent centrales. Chaque mot pèse, chaque regard compte.

À l'exception des deux extrémités du film, **On vous croit** enferme son récit dans un lieu unique : un bureau de justice aux allures open-space,

presque vide et baigné d'une lumière blanchâtre. L'ambiance est clinique et le dispositif carré (plutôt 4:3) : décor minimaliste, plans fixes, visages cadrés de près. Dans ce huis-clos judiciaire, l'important est moins celui qui parle, que celui qui écoute : les regards, les hésitations et les micro-réactions deviennent le véritable terrain de bataille.



© Jour2Fête

Le film travaille une matière riche : la parole comme moteur, comme tension, comme exercice même de la justice. Placée régulièrement en hors-champ, cette parole y trouve toute sa force, mais c'est aussi parce que le champ, lui, demeure restreint et contraint. Ce choix esthétique, audacieux autant que risqué, s'enracine dans une méthode de tournage pensée pour capter l'imprévu : la scène centrale a été filmée en temps réel, 55 minutes durant, avec trois caméras fixes, afin de laisser place à l'improvisation. Sur le papier, l'intention séduit. Mais le montage, en resserrant ce matériau, oriente le regard vers des signaux appuyés et révèle la part la plus rigoureuse — voire rigide — du dispositif. Le film prend alors la forme d'une mécanique précise : le cadre est strict, le montage ne propose qu'une vision partielle et impose au spectateur de regarder là où la caméra le décide. Regarde ce que je regarde, crois ce en quoi je crois.

Au cœur de cette mécanique, il y a bien un système de croyance : celui des victimes, qu'il s'agit de porter et de rendre audible. Mais les gestes de mise en scène, la direction même du regard traduisent une certaine méfiance des capacités du spectateur — comme si celui-ci devait être guidé, (en)cadré, pour parvenir à croire. Dans une séquence de confrontation entre les parents, par exemple, le gros plan prolongé sur le visage crispé de la mère insiste tant qu'il interdit toute ambivalence : nous devons éprouver son dégoût, son désarroi, rien d'autre. Dans ce dispositif cadré, l'acteur devient performeur, la parole devient texte, et le tribunal se mue en théâtre. Non pas un théâtre de fiction, mais un théâtre d'autorité qui structure et dirige, et qui, en cherchant à produire de l'empathie, en réduit paradoxalement la puissance.



© Jour2Fête

Ainsi, le découpage n'ouvre pas un véritable partage sensible mais assigne le spectateur à une posture de vigilance contrainte. Il lui faut écouter, endurer, regarder ce qui doit impérativement être vu : la tension, la fatigue, la colère légitime, le bord du gouffre. Loin de remettre en cause le besoin urgent d'entendre ces mots, de reconnaître ces blessures et leurs conséquences, c'est la manière dont ils sont donnés à voir et à écouter qui interroge et questionne notre rapport au cinéma. À cet égard, on pense au contre-exemple offert par Michel

Franco dans **Memory**. Dans une scène de confrontation-révélation, il choisit de filmer le salon où tous les corps sont filmés dans leur entièreté, dans un même cadre, laissant au spectateur la possibilité d'observer une posture incertaine, un geste déplacé, un corps qui ne sait plus où se mettre. Là où Franco ouvre la lecture et fait confiance à notre regard, **On vous croit** resserre, cadre et oriente, réduisant la pluralité des affects à un trajet balisé.

Évidemment, la tâche du critique est piégée — un premier long-métrage, un sujet important — on devrait presque poser la plume et applaudir poliment. Mais l'art n'a jamais demandé d'indulgence. Soulignons tout de même les forces de ce long-métrage. **On vous croit** parvient à montrer la dichotomie entre deux violences : celle, intime et destructrice, des violences sexuelles, et celle, institutionnelle, froide et clinique, de la justice. Les interprètes portent ce dispositif avec une certaine justesse. Et malgré ses limites formelles, Charlotte Devillers et Arnaud Dufey s'affirment d'emblée un regard : frontal, tendu, sans compromis avec un parti pris assumé de mise en scène. Leur duo de cinéastes s'annonce prometteur, à suivre de près, sans doute dès 2027 avec leur projet à venir, **Plaisir**.

2

RÉALISATEURS : Charlotte Devillers, Arnaud Dufey

NATIONALITÉ : belge

GENRE : drame

AVEC : Myriem Akheddiou, Laurent Capelluto, Natali Broods

DURÉE : 1h18

DISTRIBUTEUR : Jour2Fête

SORTIE LE 12 novembre 2025



Événement

Comment
les médias nationaux
ont raconté
l'arrivée du Varan
P. 11

Tennis

Formée à Audruicq,
la jeune Inès Lelong
grimpe les échelons
du tennis régional
P. 38

Mercredi 12 novembre 2025

NordLittoral

MÉDIAS Contenus • Print • Digital • Event



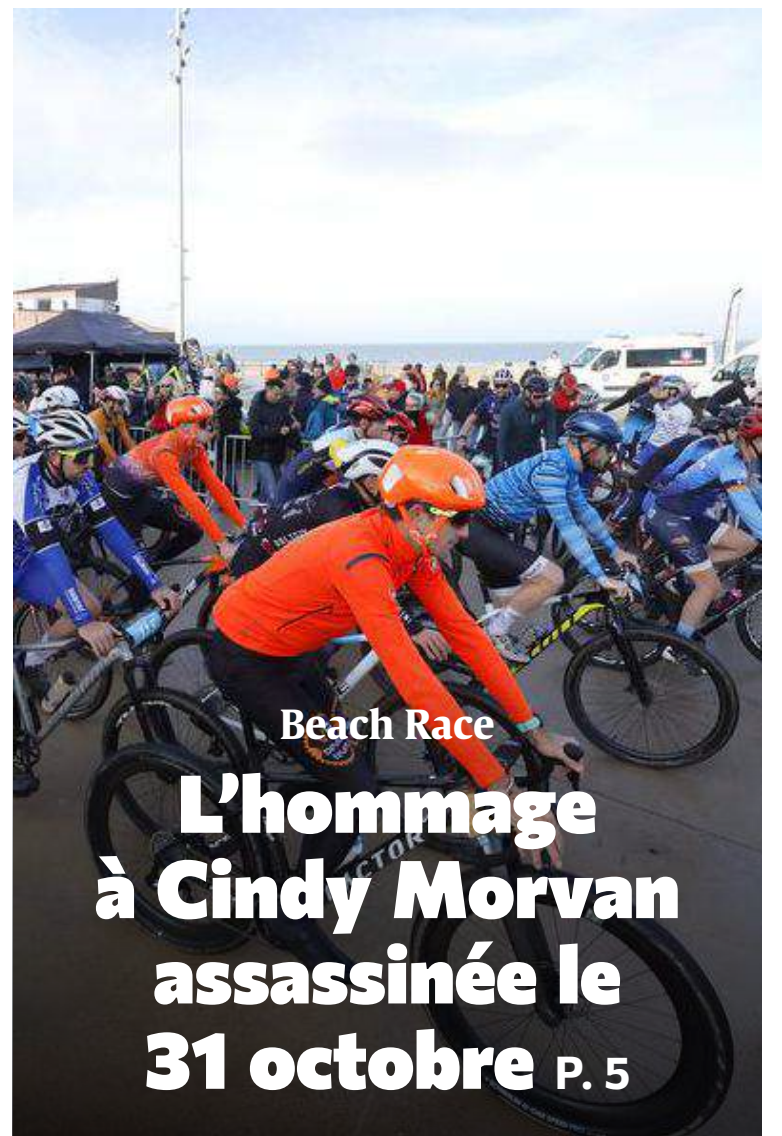
Scannez
ce QR code
pour découvrir
nos contenus
digitaux sur
nordlittoral.fr

Témoignage

SÉQUESTRÉE DURANT CINQ HEURES



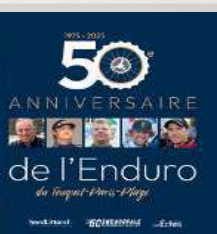
Séquestrée
plusieurs heures
par un homme qui
s'était introduit à
son domicile, une
Sangattoise âgée
de 79 ans,
a été menacée
et agressée
sexuellement. La
victime raconte
son calvaire.
P. 14



Beach Race

**L'hommage
à Cindy Morvan
assassinée le
31 octobre P. 5**

Vous trouverez forcément un hors-série qui vous intéresse



Rendez-vous sur **boutique.nordlittoral.fr**



La boutique

**Nord
Littoral** GROUPE

Avec «On vous croit», les «mères protectrices» sur grand écran

Cinéma. Leur lutte a pendant longtemps été inaudible, elle se retrouve aujourd'hui sur grand écran : les «mères protectrices» sont au coeur du film «On vous croit», qui sort aujourd'hui en salles, une immersion critique dans le système judiciaire.

Pendant 1h20 de huis clos sous tension, ce film belge, déjà récompensé par plus d'une dizaine de prix dont une mention spéciale à la dernière Berlinale, suit Alice dans les couloirs d'un gigantesque tribunal pour enfants. Lors d'une audience minimaliste, cette mère de deux enfants, interprétée par l'actrice belge Myriem Akheddiou, va tenter de convaincre la juge pour conserver la garde de son fils, victime d'inceste de la part de son père, ce que ce dernier dément.

«On voulait aborder la question du traitement, notamment judiciaire, des mères protectrices, et de la question de la parole des enfants», explique à l'AFP Charlotte Devillers, qui co-réalise le film avec Arnaud Dufey. «Ces femmes se battent pour garder leur enfant auprès d'elles et ne pas le remettre au père» incestueux et «vont voir leur parole et celle de leur enfant être discréditées» lors de leur parcours judiciaire, ajoute-t-elle.

Au tribunal, Alice se retrouve à devoir s'asseoir à quelques centimètres de son ex-conjoint, et doit essuyer des remarques déplacées de l'avocate de la défense remettant en question sa capacité à s'occuper de ses enfants. Son fils, lui, s'enfuit, quand il voit son père, s'emportant contre une justice qui ne respecte pas son souhait de ne pas le croiser.

«Pour écrire le film, on est allés à la Ciivise (la commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants, ndlr), on a ren-



Le film reconstitue une audience au sein du tribunal de la jeunesse de Belgique.

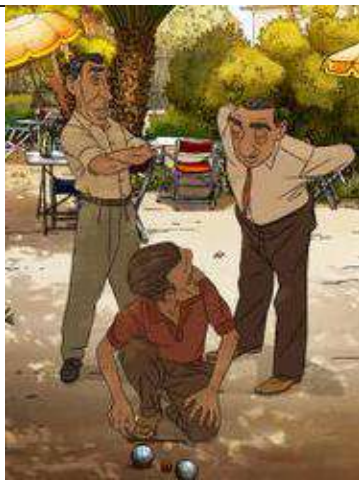
contré des victimes et on s'est inspiré en particulier d'une mère protectrice, précise Arnaud Dufey. Ce qu'on voulait c'est s'approcher au plus près de ce que ces femmes peuvent vivre lors d'une audience, faire ressentir ce que c'est que d'être à cette place-là».

«Ouvrir les yeux»

«Il faut se rendre compte de la violence vécue par ces mères qui sont à bout, qui arrivent à genoux à l'audience et qui ont une heure pour se défendre face à certains avocats pour qui tous les coups sont permis», complète Charlotte Devillers. Pour être «au plus près de la réalité» et au «plus juste», les deux réalisateurs ont choisi de faire appel à de vrais avocats pour jouer le rôle des conseillers de la mère, du père et des enfants. La scène centrale du film a, elle, été tournée en une prise continue.

Et après? Les deux réalisateurs espèrent que ce film, soutenu par l'emblématique juge Édouard Durand, servira à «ouvrir les yeux», tant au grand public qu'aux professionnels de terrain sur la nécessité de s'emparer de ce sujet. «Ils n'ont souvent pas l'histoire en entier en raison de procédures sans fin qui se sont engluées les unes dans les autres, chaque professionnel a un petit bout du récit», souligne Charlotte Devillers.

«Le fait de voir un film, de prendre du recul pendant une heure et demie, de regarder comment est-ce qu'on oriente le regard sur tel ou tel personnage peut amener une remise en question», estime Arnaud Dufey. Pour les réalisateurs, «la présomption d'innocence est importante mais elle ne doit pas se faire au détriment de la présomption de véracité de la parole des victimes, des enfants». ●



Marcel et Monsieur Pagnol, de Sylvain Chomet.

Loisirs

Les nouveautés à voir dans les salles de cinéma calaisiennes

Les magiciens voleurs sont de retour dans les salles avec *Insaisissables 3*, à voir au Pathé Cité Europe, comme les films français *La bonne étoile*, *Le gang des amazones*. En séances spéciales, vous pourrez voir dans le cadre des Vendredis de l'horreur *Shelby Oaks* vendredi à 22h15, et *Giselle* en direct de l'Opéra de Paris dimanche à 16h, et deux avant-premières : *Wicked 2* mardi

à 20h15 et *Running Man* vendredi à 20h30. A l'Alhambra, vous pourrez découvrir *Marcel et Monsieur Pagnol*, *Météors*, *Dracula*, *La princesse et le rossignol*, *Berlinguer-la grande ambition*, *Lumière pâle sous les collines*, *Devant-contrechamp de la rétention*, *A toute épreuve* (à partir de jeudi), *Honeymoon* (à partir de dimanche) et *Dementia 13* en séance unique lundi. ●

PROGRAMMES CINÉMA

DU MERCREDI 12 AU MARDI 18 NOVEMBRE

CALAIS

ALHAMBRA : 2, RUE JEAN JAURÈS / TEL : 03 21 17 73 33

À toute épreuve	jeu 20:50, sam 19:00, dim 20:40
Berlinguer, la grande ambition (vo)	mer 18:30, jeu mar 14:00, ven 21:00, sam 15:50, dim 16:20
Devant - Contrechamp de la rétention	mer 16:40, ven 19:30, lun 20:50, mar 16:20
Dracula (vo)	mer 20:20, ven 18:00, sam 14:00, mar 20:10
France, une histoire d'amour	jeu 16:20, ven 17:30, lun 16:30, mar 20:40
Honeymoon (vo)	dim 16:30
L'étranger	mer mar 14:00, mer sam 18:10, jeu 16:10, jeu dim 20:40, ven 13:50, ven lun mar 18:20, sam 13:40, dim 14:10, lun 16:00
L'inconnu de la Grande Arche	mer lun 14:00, mer sam lun 20:50, jeu 16:20, 18:30, ven 13:30, 16:00, sam dim 18:40, dim 15:40, mar 16:10, 18:10
La princesse et le rossignol	mer 14:00, sam dim 17:40
La vague (vo)	mer 16:10, 20:50, jeu lun 18:30, jeu 20:30, ven lun 16:00, ven sam mar 20:40, sam 13:40, dim 14:00, 18:10, mar 16:20
Leurs champs du cœur	sam 20:20
Lumière pâle sur les collines (vo)	mer lun 18:30, jeu 14:00, ven 21:00, dim 18:50
Marcel et monsieur Pagnol	mer 15:00, sam 16:00, dim 14:00
Météors	mer 16:20, jeu 18:20, ven 15:30, dim 21:00, mar 18:40

COQUELLES

PATHÉ CITÉ EUROPE : 10, BOULEVARD DU KENT / TEL : 0 892 69 66 96

Black phone 2	tlj 21:50
C'était mieux demain	mer jeu ven sam lun mar 17:40, dim 17:35
Chainsaw Man - le film : l'arc de Reze (vo)	mer sam 22:20, jeu lun mar 22:10, ven 15:25, dim 22:15
Chien 51	tlj 20:00 + mer jeu ven sam 15:30 + mer jeu ven sam mar 17:45 + mer sam 22:15 + dim 11:15, 15:20, 22:00 + lun 13:10 + lun mar 15:25
Deux pianos	jeu 15:15, dim 19:40, lun 17:40, mar 13:10
Gabby et la maison magique - Le film	mer sam dim 15:25
Giselle (Opéra de Paris)	dim 16:00
Hopper et le secret de la marmotte	mer sam 13:40, dim 11:00, 14:40
Insaisissables 3	tlj 14:00, 16:30, 19:30, 22:00 + mer ven sam dim lun mar 17:40 + dim 11:00
Insaisissables 3 (vo)	jeu 17:40, dim 11:15
Kamelott - Deuxième volet (partie 1)	tlj 16:35, 19:25, 21:35 + mer jeu ven dim lun mar 13:45 + dim 10:50
L'homme qui rétrécit	tlj 19:50 + mer jeu ven sam lun mar 13:20 + dim 13:10
La bonne étoile	tlj 15:20, 17:30, 19:40 + mer jeu ven sam dim mar 13:10 + dim 10:45
La bonne étoile ²	lun 13:10
La femme la plus riche du monde	mer jeu ven sam dim lun 16:40, mer sam 19:50, jeu ven lun mar 14:00
La femme la plus riche du monde ²	mar 16:40
Le gang des Amazones	tlj 13:45, 16:25, 19:00, 21:40 + dim 11:00
Le garçon et le héron	dim 10:45
Le garçon et le héron (vo)	sam 13:30
Le jour J	mer jeu ven sam lun mar 15:40, dim 18:05
Les Intrus - chapitre 2	tlj 22:15 + jeu 13:10 + ven 13:15 + lun 15:25 + mar 15:35
Predator : Badlands	tlj 13:15, 15:30, 17:45, 20:00, 22:15 + dim 10:50
Predator : Badlands (3D) (4DX)	tlj 14:15, 16:40, 19:00, 21:20 + dim 11:15
Regretting you	tlj 14:15, 16:45, 19:15, 21:45
Retour vers le futur 2	jeu 20:30
Running Man	ven 20:30
Shaun le mouton : la ferme en folie	mer sam 15:35, dim 10:40
Shelby Oaks	ven 22:15
Super Grand Prix	mer sam dim 13:20
T'as pas changé	tlj 13:10, 15:25, 20:00, 22:10 + mer jeu ven sam dim lun 17:35 + dim 10:40 + mar 17:45
Tron : Ares	tlj 22:00
Wicked (vo)	lun 20:15
Wicked : partie II	mar 20:15
Yoroï	tlj 19:10 + mer jeu ven sam lun mar 13:15 + dim 13:35

GRAVELINES

SPORTICA : PLACE DU POLDER / TEL : 03.28.65.35.00

Heinrich Himmler - The decent one	mer 17:30, ven 20:30, sam 20:35
La princesse et le rossignol	mer sam dim 16:30
Le jour J	mer jeu sam 20:30, sam 14:30
Marcel et monsieur Pagnol	mer sam dim 14:30
Nouvelle Vague	jeu 14:30, sam dim 17:30, mar 20:30
Put your soul on your hand and walk	dim 14:30
T'as pas changé	mer 14:30, mer jeu ven mar 20:30, sam dim 17:30

* tlj : tous les jours

<https://radio.vinci-autoroutes.com/article/au-cinema-le-12-novembre-kika-et-on-vous-croit-deux-portraits-de-femmes-en-lutte-16688>

AU CINEMA LE 12 NOVEMBRE : KIKA ET ON VOUS CROIT : DEUX PORTRAITS DE FEMMES EN LUTTE

Deux films français abordent la précarité et les violences familiales : **Kika**, une jeune femme en détresse économique, et **On vous croit**, une mère confrontée à des accusations d'abus. Deux récits puissants portés par des comédiens engagés.

AUTEUR : IVAN MOUTON

Dernière modification : 07/11/2025 16:29

Cette semaine, deux films français mettent en lumière des parcours de femmes confrontées à des situations extrêmes. Thierry Chèze recommande **Kika** et **On vous croit**, deux drames sociaux portés par des interprétations marquantes.

Dans **Kika**, réalisé par Alexe Poukine, on suit une jeune assistante sociale qui, après un coup de foudre, quitte son compagnon pour un autre homme. « *Elle va avoir un enfant et il meurt* », explique Thierry Chèze. Désemparée et sans ressources, elle refuse de demander de l'aide sociale et cherche des solutions alternatives : « *Elle en vient à vendre ses petites culottes* ». Le film, tourné en Belgique, mêle acteurs professionnels et non professionnels. Manon Clavel y incarne le rôle principal : « *Une actrice extraordinaire qu'on avait découverte dans La Vérité de Kore-eda* ».

Le second film, **On vous croit**, réalisé par Charlotte Devillers et Arnaud Dufey, se déroule dans un tribunal. Alice, la protagoniste, doit défendre ses enfants dont la garde est remise en cause. « *Elle soupçonne plus que soupçonné d'ailleurs son mari d'avoir eu des attouchements envers son fils* », précise Thierry Chèze. Le film repose sur une mise en scène épurée : « *Il y a la juge, l'homme, la femme et leurs deux avocats, c'est tout* ». Le jeu des comédiens crée une tension palpable : « *À un moment, elle dit 'arrête de me toucher le genou', je n'ai pas l'impression qu'il a touché le genou* ». Laurent Capelluto, qui joue le père, apporte une complexité supplémentaire : « *Un visage d'une sympathie énorme, ça rajoute à tout le reste* ».

Ces deux films, **Kika** et **On vous croit**, sont à découvrir en salle cette semaine.

Le film de la semaine : On vous croit, de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys

On vous croit , réalisé par Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, sort en salles ce 12 novembre 2025. Ce drame intense explore avec réalisme et sensibilité la difficile bataille judiciaire d'une mère pour protéger ses enfants victimes d'inceste . Porté par une interprétation de Myriem Akheddiou, le film met en lumière la violence silencieuse et le combat pour la vérité derrière les murs du tribunal.

C'est un véritable choc par sa brièveté, il dure 1h18 et par son sujet, puisque le film traite du terrible thème des violences intrafamiliales et plus précisément des violences sexuelles sur mineurs. Il est aussi très sobre car il n'y a pas d'effet de mise en scène ni de musique. Il y a longue séquence centrale, tournée à 3 caméras, dans les conditions exactes d'une audience judiciaire où une mère, Alice, doit convaincre la juge que ses enfants sont en danger chez leur père. Alors qu'une procédure pénale pour viol est en cours, il nie tout en bloc et demande à récupérer leur garde. La juge va devoir trancher entre présomption d'innocence, et protection de

l'enfance.

Le film est une fiction

Le film est tourné comme un thriller haletant mais il s'agit bien d'une fiction. Une fiction extrêmement documentée par la coréalisatrice elle-même, puisque Charlotte Devillers est professionnelle de santé, spécialisée dans l'accompagnement d'enfants victimes d'agressions. Elle a écrit le scénario avec le cinéaste Arnaud Dufeys, après qu'ils aient assisté ensemble à de multiples audiences. Leur film s'attache à montrer l'importance de la parole donnée par la justice à chacun, la qualité d'écoute de la juge qui veille à éviter tout débordement, mais aussi le grand écart si difficile à tenir entre la mécanique froide de la justice et la tension émotionnelle extrême générée par les faits exposés. Il cherche enfin à sensibiliser sur la double peine des victimes mineures pour qui, au traumatisme initial, s'ajoute celui de ne pas être protégées comme elles le devaient.

Une actrice remarquable

La mère est jouée par Myriem Akheddiou et elle a déjà obtenu un prix spécial d'interprétation au Festival du polar de Reims

Elle pourrait vraiment obtenir un César pour ce rôle ! On l'avait

découverte chez les frères Dardenne, et plus récemment dans Sages-Femmes de Léa Fehner. Ici, elle est prodigieuse, une boule d'émotions contenues, entre la terreur de voir ses enfants

lui échapper, l'angoisse de ne pas être crue, la détermination qu'elle met à prouver sa bonne foi, jusqu'à avouer ses propres doutes. Elle reconnaît « avoir préféré ne pas y croire au début » tellement cela lui semblait inimaginable.

Un titre qui fait sens

« On vous croit » est une parole libératrice plus puissante encore qu'un jugement judiciaire, que le film a d'ailleurs la finesse de ne pas révéler. Il se clôt en revanche sur les chiffres glaçants, tirés du rapport de la CIVIISE : 160 000 enfants sont victimes de violences sexuelles chaque année en France. Dans 81% des cas, l'agresseur est un membre de la famille. Une plainte n'est déposée que dans 12% des cas d'inceste. Seulement 1% de ces cas font l'objet d'une condamnation. Pour aller plus loin sur le sujet, retrouvez le podcast Silence on crie ! de Stéphanie Gallet.



https://assets.radiorcf.com/styles/1280x630_og_image/assets/2025-11/b3a524d1470012f0-ba889864b2f301db-68fa52542d66c128583472_0.jpeg.webp

Affiche du film "On vous croit" © DR



https://assets.radiorcf.com/styles/890x500/assets/2025-11/b3a524d1470012f0-ba889864b2f301db-68fa52542d66c128583472_0.jpeg.webp



Tous droits réservés 2025 rcf.fr

5b77b532b2d09f03c1d27b62970a31f606fA8bH6cVe0N946b98ef2

2

CINÉMA

NEWS : TELERAMA.FR

Cinéma : les 25 films les plus attendus de la rentrée

Le puissant “Sirât”, les films chocs de Jafar Panahi et Nadav Lapid, “La Petite Dernière” d’Hafsia Herzi, la version Ozon de “L’Étranger”, le nouveau film de Rebecca Zlotowski avec Jodie Foster... Voici notre sélection pour septembre, octobre et novembre.



L'adorable Fuki, interprétée par Yui Suzuki dans « Renoir », de la Japonaise Chie Hayakawa. Ici et là Productions/Arte France



L'adorable Fuki, interprétée par Yui Suzuki dans « Renoir », de la Japonaise Chie Hayakawa. Ici et là Productions/Arte France

SEPTEMBRE

“Sirât”



El Deseo/Uri Films/4 a 4 product

Ce fut l'électrochoc du dernier Festival de Cannes. Qui nous a laissé à sa sortie dans un état second, sonné et en apesanteur à la fois. Un père (Sergi López) y débarque en voiture avec son fils au pied des montagnes de l'Atlas marocain, où a été organisée une free party. Il est à la recherche de sa fille, disparue depuis plusieurs mois et coutumière de ce genre de festivité sauvage. Il distribue partout un imprimé avec sa photo dessus. Personne ne l'a vue. Il sympathise avec une tribu de teufeurs, marginaux déglingués et punkoïdes, de grands brûlés de l'existence, solidaires à la vie, à la mort. Avec eux, il s'enfonce plus avant dans le désert, où une autre rave party les attend. Dans un monde au bord du chaos, sur fond d'un état de guerre déclaré, leur expérience va virer à l'aventure extrême, violente et extatique, stupéfiante d'imprévisibilité.

Drame, danse, transe, mystique : Oliver Laxe, le réalisateur franco-espagnol remarqué avec *Viendra le feu* (2019), parvient à unir dans un même élan physique et métaphysique. Son film est parfois bancal, mais sidérant d'audace dans sa manière de croiser aussi bien *Mad Max*, *Le Salaire de la peur* que des expéditions folles à la Werner Herzog. La musique — trance, acid techno, ambient — dégage ici une énergie tellurique, se confond avec les paysages, soulève le corps et l'âme. Dans l'islam, « *sirât* » renvoie à un « chemin » ou un « pont » qui relie l'Enfer et le Paradis. Laxe l'envisage comme un franchissement vers une forme d'absolu. Radical, c'est bien le mot ici.

Sortie le 10 septembre.

“Oui”



Israël, là où Nadav Lapid a vécu et grandi, a fini par devenir au fil des années son pays ennemi, tant sa politique guerrière heurte sa conscience. *Le Genou d'Ahed* (2021) était déjà une déclaration ardente de désamour. *Oui* la prolonge sous une autre forme, carnavalesque, frénétiquement décadente, avec l'obscénité de la soumission comme thème moteur. Car le réalisateur s'est choisis cette fois un passeur paradoxal, un bouffon fourbe qui a accepté sur commande de recomposer l'hymne national, à partir de nouvelles paroles de vengeance. Ce musicien allumé se donne régulièrement en spectacle avec sa compagne danseuse et tous deux se prostituent à l'occasion. Manège étourdissant dans les cercles du pouvoir, *Oui* reflète les dérives ahurissantes d'Israël mais aussi sans doute d'autres démocraties en péril. Le film fait l'effet d'une claque glacée, parfaite pour sortir de notre torpeur.

Sortie le 17 septembre.

"Une bataille après l'autre"



Warner Bros.

À Hollywood, Paul Thomas Anderson est l'un des tout derniers grands auteurs à n'en faire qu'à leur tête. Alors, quand le cinéaste de *Magnolia*, *There Will Be Blood* et *Licorice Pizza*, ayant fait briller Tom Cruise ou Daniel Day Lewis, dirige pour la première fois le roi Leonardo DiCaprio, a fortiori avec le plus gros budget de sa carrière, la curiosité culmine. *Une bataille après l'autre*, librement inspiré d'un roman de Thomas Pynchon (*Vineland*), se présente comme une comédie d'action, autour d'un personnage de baroudeur révolutionnaire à la recherche de sa fille disparue et flanqué d'une sorte de maître en survie (Benicio del Toro)... Même face aux premières bandes-annonces disponibles, il est difficile de deviner à quoi va vraiment ressembler cet étrange objet, ni le degré de réussite, artistique et commerciale, qu'il pourrait atteindre...

Sortie le 24 septembre.

“Kontinental’25”



Saga Film/Rt Features/Bord Cad

Radu Jude serait-il le Fassbinder roumain de nos années 2020 ? Très productif et très politique, le réalisateur de *N’attendez pas trop de la fin du monde* (2023) accède, à 48 ans, au rang de phénomène cinéphilique. Deux nouveaux films braquent les projecteurs sur lui : *Kontinental’25*, une comédie noire et tendrement mélancolique sur le boom immobilier roumain, puis, le 15 octobre, le premier *Dracula* venu du pays de la Transylvanie — un vampire annoncé punk ! Parallèlement, le Centre Pompidou, réinstallé au MK2 Bibliothèque, consacre une rétrospective intégrale à ce « cinéaste intranquille » (du 23 septembre au 11 octobre). Et les éditions de l’Œil lui consacrent un ouvrage collectif passionnant sous le titre *Radu Jude, la fin du cinéma peut attendre*. Une très bonne nouvelle.

Sortie le 24 septembre.

“Classe moyenne”



Cheyenne Fédération/UMedia

Vous prendrez bien un petit jeu de massacre social en maillot de bain et paréo ? Avec cette régalande confrontation de deux familles — bourgeois chics et snobs contre gardiens de leur villa de vacances, et inversement —, Antony Cordier n’y va pas avec le dos de la cuillère à cocktail, accumulant des situations de plus en plus drolatiques, violentes et révélatrices d’une lutte des classes qui perdure, même quand les « patrons » font mine d’être conviviaux. Laurent Lafitte en avocat suffisant qui débite des formules latines, Ramzy Bedia qui perd son calme, et Laure Calamy, explosive, qui suce l’orteil d’une Élodie Bouchez faussement ingénue : le casting est d’une classe supérieure.

Sortie le 24 septembre.

“Downton Abbey - The Grand Finale”



Photo Rory Mulvey/Universal Pictures

Certains fans énamourés de la série (et, donc, de ses deux suites sur grand écran) auraient peut-être préféré que tout s’arrêtât avec la mort de l’impériale Lady Violet (et de son interprète Maggie Smith). Mais comment quitter la famille Crawley ? Comment ne pas revenir une ultime fois, si l’on en croit le titre, dans ce domaine de toutes les émotions entre maîtres et valets, avec, désormais, une histoire centrée sur l’avenir de la propriété après le krach de 1929, et Lady Mary qui brille dans les salons londoniens avant d’être jugée *persona non grata* car — shocking ! — elle est divorcée ? La bande-annonce promet des déplacements entre ville et campagne dans des décors anglais délicieusement historiques et chics, et, surtout, des retrouvailles avec Robert, Carson, Bates, Mrs Hughes, Daisy et consorts. Nous serons donc, une dernière fois, à la maison. *God save Downton !*

Sortie le 10 septembre.

“Libre échange”



Situation amoureuse : c'est compliqué... et très drôle. Le cinéaste américain Michael Angelo Covino (*The Climb*) débarque avec les tribulations érotico-farfelues de deux couples (plus une hilarante nébuleuse d'amants). Carey (Kyle Marvin), soudain largué par sa femme Ashley (Adria Arjona), part chercher refuge chez ses amis Paul et Julie (le réalisateur en personne et Dakota Johnson). Ces deux-là prétendent avoir trouvé le secret de l'amour qui dure : privilégier une relation ouverte. Oui, mais... « ouverte » à quel point ? Héritière de l'humour joyeusement provocateur des frères Farrelly autant que d'un burlesque très chorégraphique façon Blake Edwards, cette irrésistible comédie s'amuse sans pitié, mais non sans tendresse, des affres du mâle contemporain et du désarroi affectif dans tous ses états.

Sortie le 10 septembre.

"Renoir"

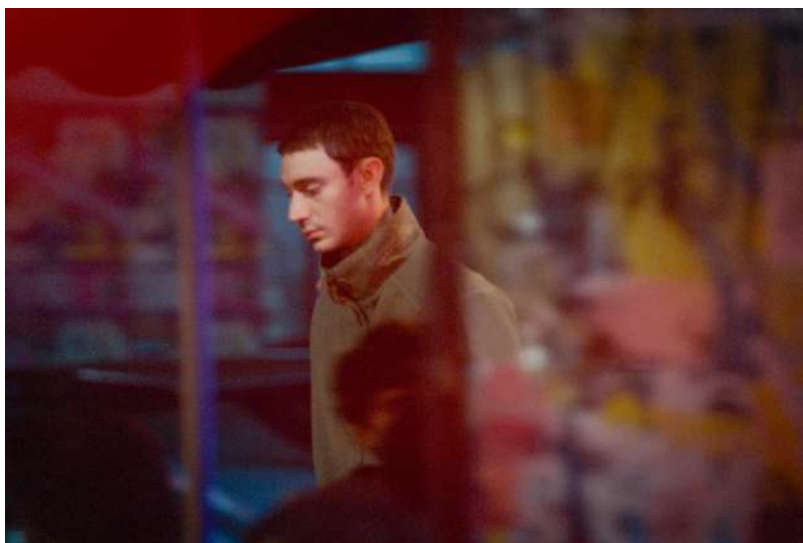


Ici et là Productions/Arte Fran / Ici et là Productions/Arte Fran

Enfant, la petite Chie Hayakawa fut fascinée par la reproduction d'un tableau d'Auguste Renoir, *Portrait d'Irène Cahen d'Anvers*, un cadeau de son père. Avec ce deuxième film, la réalisatrice japonaise revisite les souvenirs attachés à ce passé familial et se transporte en 1987, quand elle avait 11 ans, comme son héroïne, l'adorable Fuki. Par touches impressionnistes, *Renoir* trace le portrait de cette fillette solitaire, livrée à elle-même car son père a été hospitalisé et sa mère travaille sans cesse. Filmer le regard de Fuki (et de sa merveilleuse interprète, Yui Suzuki) est l'inépuisable sujet de *Renoir*. Une magie particulière naît de cette chronique pudique qui, à travers une mosaïque de fragments d'enfance, dit ce qui a été profondément ressenti et nous fait partager le retentissement de la vie, des circonstances les plus ordinaires aux plus dramatiques. Collectionner les moments fugaces qui tiennent du haïku cinématographique aboutit dans *Renoir* à soulever un délicat maelström d'émotions.

Sortie le 10 septembre.

“Nino”



Blue Monday Production/France 2

Nino apprend, incrédule, qu’il est atteint d’un cancer. Incapable de révéler à son entourage le mal dont il est atteint et l’angoisse qui le ronge, le jeune homme, incarné par le doux acteur québécois Théodore Pellerin, erre dans Paris, tels Cléo, dans le film d’Agnès Varda (Cléo de 5 à 7), ou Anders à Oslo, dans celui de Joachim Trier (Oslo, 31 août). Très entouré, notamment d’une mère aussi aimante qu’intrusive Jeanne Balibar, qui, alors que son fils essaie de lui annoncer la mauvaise nouvelle, lui demande : « *Tu vas faire une transition ?* » , il se sent pourtant très seul. Réalisé par Pauline Loquès, ce premier long métrage frappe par sa grâce et sa précision dans la chronique d’une maladie, dont l’intrusion, aussi injuste que soudaine, bouleverse le rapport à la vie.

Sortie le 17 septembre.

“L’Intérêt d’Adam”



On n'a pas oublié *Un monde*(2021), premier long-métrage impressionnant de Laura Wandel. La jeune réalisatrice belge nous plongeait dans l'univers d'une cour d'école pour y décrire le cas d'un harcèlement scolaire. Dans *L'Intérêt d'Adam*, nouvelle immersion, autre cadre. Nous voici dans un service de pédiatrie où Adam, 4 ans, est hospitalisé pour malnutrition, à la suite d'une décision de justice. L'infirmière en chef, au bord du burn-out, le prend en charge et autorise la mère, au profil borderline, à rester au-delà des heures fixées par la juge... Folie du dévouement et folie de l'amour maternel se répondent dans ce film qui nous emmène loin, vers des gouffres insoupçonnés. Le crescendo est angoissant à souhait, parfaitement servi par Anamaria Vartolomei et Léa Drucker.

Sortie le 17 septembre.

OCTOBRE

“Un simple accident”



Les Films Pelléas/Bidibul Produ / Jafar Panahi Production

Lorsque, en mai dernier, l'Iranien Jafar Panahi a reçu la Palme d'or au Festival de Cannes pour la première fois de sa carrière avec ce *Simple accident* tourné clandestinement à Téhéran, au nez et à la barbe des mollahs, cet éternel contestataire ne se doutait pas que son pays était sur le point de basculer dans la guerre. Ce film hâletant, prouesse de mise en scène sous contrainte, paraît aujourd'hui d'autant plus précieux. Le témoignage d'un peuple en résistance, à travers une folle course dans les rues de la capitale, qui commence par une banale histoire de chien écrasé. Un « simple accident » sur le trajet d'une petite famille, et pourtant tout se détraque. Le moteur de la voiture, d'abord, qui oblige le conducteur à s'arrêter pour demander de l'aide. Cet automobiliste amené par le hasard, le héros, Vahid, croit le reconnaître. Mais s'agit-il vraiment du gardien de prison qui l'a jadis torturé et traumatisé ? Vahid a un doute. Même après l'avoir enlevé, et trimbalé dans son van. Commence alors la recherche frénétique d'autres victimes de la dictature, ca-

pables d'identifier formellement leur bourreau commun. C'est le début d'un vertigineux enchaînement de rencontres et de conséquences, de rage et de solidarité, de bévues et de détours, en quête de vérité et de réparation.

APPLICATION

L'application Téléràma

Articles, critiques, guide plateformes ou programme TV, améliorez votre expérience en téléchargeant l'application Télécharger Typique du cinéma « embarqué » de Jafar Panahi, qui sait comme personne, au moins depuis *Taxi Téhéran*(2015), enfermer les tensions d'une société dans le huis clos d'un véhicule en mouvement, le film roule à tombeau ouvert sur les routes d'un pays écorché, dont l'avenir n'a jamais été aussi incertain.

Sortie le 1^{er} octobre.

"Arco"



Remembers/Mountain A

Les amateurs de BD connaissent bien Ugo Bienvenu, auteur notamment de *Préférence système* (2020). Son premier long métrage d'animation, aussi inventif que percutant, se situe dans un futur proche. Avec ses décors somptueux et son scénario visionnaire (les mégafeux qui menacent la planète, les professeurs remplacés par des IA...), il met en scène une grande aventure autour d'Iris, fillette de 10 ans qui vit avec son petit frère et le robot domestique familial, alors que leurs parents travaillent dans une autre galaxie. Un jour, Arco tombe du ciel dans sa combinaison arc-en-ciel qui lui permet de voyager dans le temps. Ensemble, les deux enfants vont tout faire pour que l'extraterrestre puisse retourner chez lui. Une réussite époustouflante.

Sortie le 22 octobre.

“La Petite Dernière”



June/Arte France Cinéma/Katuh S

On savait depuis son premier long métrage derrière la caméra (*Tu mérites un amour*, 2019) que l'actrice Hafsia Herzi était une cinéaste. Confirmation éclatante avec cette *Petite Dernière* où elle adapte avec une sensibilité rare le roman de Fatima Daas. Tout est précis, tout est sensuel, tout est délicatement rageur et violemment tendre dans ce portrait d'une fille de 17 ans dont les désirs naissants ne correspondent pas à sa foi et à son milieu. Pour incarner cette héroïne en quête d'identité, Hafsia a dégoté un diamant : Nadia Melliti, auréolée d'un prix d'interprétation à Cannes amplement mérité. Ce grand film qui ne lâche jamais sa vérité aurait tout aussi bien pu décrocher le Prix de la mise en scène, voire, pour certains, la Palme d'or.

Sortie le 22 octobre.

“Nouvelle Vague”



Photo Jean-Louis Fernandez/ARP Sélection

Le tournage d'*À bout de souffle* (1960), film jalon, culte, de Jean-Luc Godard comme si vous y étiez, et raconté par un Américain pétri d'admiration pour ce cinéma français de la Nouvelle Vague qui éclaboussa de sa fraîcheur le septième art mondial. Jour 1, jour 2, jour 8, un bistrot, Les Champs-Élysées, Godard qui réfléchit et ne tourne pas, son producteur qui panique, Belmondo qui rigole, et Raoul Coutard, cette grande gigue de chef opérateur, qui trouve des solutions bricolées à tout : la reconstitution est millimétrée, le voyage dans le temps d'une grande beauté, et tout respire, en effet, la liberté de créer. Même l'exercice périlleux des ressemblances fonctionne puisque Richard Linklater joue la carte de nouvelles têtes, dont Guillaume Marbeck, surprenant en JLG et une Zoey Deutch qui tutoie la grâce de Jean Seberg. Un hommage classique mais d'une vitalité vivifiante.

Sortie le 8 octobre.

"L'Étranger"



FOZ/Gaumont Production

L'abondante et éclectique filmographie de François Ozon comprenait jusqu'ici plusieurs adaptations romanesques ou théâtrales. Pour la première fois, le cinéaste s'empare d'un classique de la littérature, chef-d'œuvre d'Albert Camus paru en 1942, et dont le maître italien Luchino Visconti tira déjà un film, avec Marcello Mastroianni, en 1967. Le défi, raviver une réflexion sur la conscience morale ancrée dans l'Algérie coloniale de 1938, est partagé avec une troupe d'interprètes qui donne beaucoup à espérer. L'intense Benjamin Voisin (retrouvant Ozon cinq ans après *Été 85*) joue le rôle du minéral meurtrier Meursault, face à la non moins remarquable Rebecca Marder (l'une des héroïnes de *Mon crime*, d'Ozon aussi), ainsi qu'à Pierre Lottin, Denis Lavant et Swann Arlaud.

Sortie le 29 octobre.

"La Femme la plus riche du monde"



Photo Manuel Moutier/Recifilms/V

Il y a du Billy Wilder ou même du Joseph L. Mankiewicz dans le sixième long métrage de Thierry Klifa. En s'inspirant très librement de l'affaire Bettencourt et du « couple » scandaleux que formèrent Liliane Bettencourt et François-Marie Banier, il compose une ronde cruelle, et d'un humour piquant, quasi bouffon, sur le pouvoir sentimental, entre coup de foudre amical et frustration filiale, dans les ors et le cachemire d'une direction artistique éclatante. Milliardaire qui se découvre une nouvelle jeunesse, dandy pique-assiette, fille jalouse et valet loyal et traître à la fois : la galerie de personnages est superbe et l'interprétation, de haut vol. Face à un Laurent Lafitte génial en provocateur flamboyant, Isabelle Huppert trouve son rôle le plus insolent depuis des lustres (en cristal).

Sortie le 29 octobre.

“Springsteen : Deliver Me from Nowhere”, de Scott Cooper



20th Century Studios

Le biopic sur Bob Marley (*One Love*) était une catastrophe, ceux sur Freddie Mercury (*Bohemian Rhapsody*), Elton John (*Rocketman*) ou Amy Winehouse (*Back to Black*) ne valaient guère mieux. On est néanmoins très curieux de découvrir cette première évocation cinématographique en fiction de Bruce Springsteen. Parce que le film de Scott Cooper se focalise sur la seule genèse de *Nebraska*, l'album le plus intime du Boss, enregistré au début des années 1980, avant le triomphe planétaire de *Born in the USA*. Et parce que la rock star est interprétée par Jeremy Allen White, le charismatique chef cuisinier de la série *The Bear* et nouvelle coqueluche de Hollywood.

Sortie le 22 octobre.

“Stups”



Après la prison des Baumettes dans le déjà remarquable *Des hommes* (2019), Alice Odiot et Jean-Robert Viallet ont tourné leur nouveau documentaire dans un autre lieu où les caméras n'ont, en général, pas droit de cité : les audiences du tribunal de Marseille, très largement dédiées aux trafics de drogue. À travers une dizaine d'affaires impliquant pour la plupart les « petites mains » — pour ne pas dire « les esclaves » — des « stupeux », les journalistes-réalisateurs racontent une société où le narcotrafic prospère sur les inégalités. Et, grâce à leur mise en scène aussi rigoureuse qu'empathique, montrent la grande solitude des prévenus mais, aussi, celle, des juges, contraints de prendre des décisions complexes dans un temps de plus en plus limité.

Sortie le 1er octobre.

NOVEMBRE

“Vie privée”



Photo Jérôme Prébois/Les Film

Longtemps annoncé comme un thriller, le nouveau film de Rebecca Zlotowski, dévoilé hors compétition au dernier Festival de Cannes, tient finalement davantage de la comédie sophistiquée, émaillé de références new-yorkaises (le Woody Allen des années 1980-1990) et dominé par son interprète américaine, Jodie Foster. Pour elle, la cinéaste française a conçu, avec sa coscénariste, la romancière Anne Berest, un personnage comme toutes les actrices en rêvent : sans cesse à l'image, en mouvement, en réflexion (elle est psychanalyste), à la recherche — d'indices, de clés, de remèdes, de raisons.

L'incident déclencheur, la mort suspecte d'une patiente (Virginie Efira), conduit la thérapeute, qui se voulait neutre, impassible, professionnelle, à franchir plusieurs lignes rouges, pour surmonter son sentiment de culpabilité. Une boîte de Pandore s'ouvre alors, un vent de folie pas toujours douce se lève, qui fait couler, mystérieusement et non-stop, les yeux de la psy, la précipite, tour à tour chez

son ex-mari ophtalmo (Daniel Auteuil) et chez son fils réprobateur (Vincent Lacoste). C'est, bien sûr, au sujet d'elle-même qu'elle finit par enquêter... Le parcours initiatique est jalonné de répliques cinglantes et, en dernière analyse, joyeuses. Il s'agit pour l'héroïne d'apprendre à « *avancer dans le noir* », d'accepter la perte de contrôle et de certitudes. Et pour les spectateurs, de ne jamais oublier qu'on est au cinéma, lieu, comme le divan de la psy, de toutes les catharsis.

Sortie le 26 novembre.

“Deux Procureurs”



Photo Andrejs Strokina/SBS Production

Union soviétique, en 1937. Un jeune procureur propre sur lui, modèle de rigueur et de conscience du devoir, décide de se rendre dans une prison, d'où lui est parvenu par miracle l'étrange message de SOS d'un détenu, selon lui victime d'une purge. Le représentant de la justice, zélé, veut en savoir plus. C'est un candide, l'un de ces « idiots » qu'affectionne la littérature russe... S'inspirant d'un texte de Gueorgui Demidov (1908-1987), physicien déporté dans les camps de la Kolyma, le cinéaste ukrainien Sergueï Loznitsa décrit froidement la mécanique perverse à l'œuvre dans la machine totalitaire stalinienne. Tout ici n'est que rouages, ouverture et fermeture, dédale, trajets absurdes, action complexe mais vidée de sens. Dans ses meilleurs moments, le film est kafkaïen, proche d'un rêve oppressant, oscillant entre grotesque et tragique.

Sortie le 5 novembre.

“Dossier 137”



Photo Fanny de Gouville/Haut et Court

Après le succès spectaculaire de *La Nuit du 12* (près de 500 000 spectateurs, six César dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur), Dominik Moll ne quitte pas l'univers de la police. Il change toutefois de service et, forcément, de registre, pour une enquête interne sous tension pendant la crise des Gilets jaunes. Au cœur de *Dossier 137*, présenté en compétition au Festival de Cannes, les sales blessures occasionnées par les tirs de LBD et la question de l'usage proportionné de la force. Prise dans un tourbillon de points de vue, Léa Drucker met toute la subtilité et la discrète intensité de son jeu au service de son personnage d'enquêtrice de l'IGPN qui avance sur un fil.

Sortie le 19 novembre.

"Les Aigles de la République"

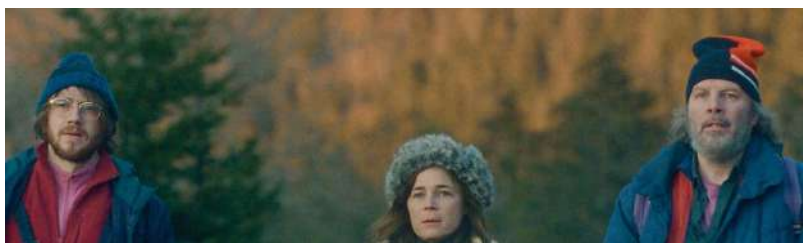


Photo Yigit Eken/Memento Product / Photo Yigit Eken/Memento Product

S'il ne veut pas qu'il arrive des bricoles à son fils, l'acteur George Fahmy doit accepter l'honneur qui lui est fait et incarner le président Abdel Fattah al-Sissi dans un biopic officiel produit par l'armée. Ainsi commence, sur un mode comique, *Les Aigles de la République*, le nouveau long métrage de Tarik Saleh après *Le Caire confidentiel* (2017) et *La Conspiration du Caire* (2022), sélectionné en compétition au dernier Festival de Cannes. Le cinéaste suédois d'origine égyptienne, toujours *persona non grata* au pays de son père, y retrouve son interprète fétiche, le caméléon Fares Fares, génial dans ce rôle de flamboyant « pharaon de l'écran » progressivement réduit à l'état de marionnette aux mains d'un pouvoir assassin. Entre satire et film noir, l'histoire d'un paon devenu pion.

Sortie le 12 novembre.

"L'Incroyable Femme des neiges"



Envie de Tempête Productions

L'anti-héroïne de cette comédie « *au bord du gouffre* » (pour reprendre les mots du réalisateur, Sébastien Betbeder) est une exploratrice bipolaire, dans tous les sens du terme : elle a travaillé aussi bien en Arctique qu'en Antarctique, et ses sautes d'humeur sont telles qu'elles lui ont coûté son poste de chercheuse. Coline, c'est Blanche Gardin, dans son plus beau rôle, géniale dans son registre habituel de l'humour dépressif qui n'a pas peur du trash mais aussi dans celui, moins attendu, de l'émotion. Fantaisie et gravité, humour grinçant et tendresse s'entremêlent avec bonheur dans ce film délicieusement buissonnier, des sapins du Jura (décidément « the place to be » du cinéma français après *Le Roman de Jim* et *Vingt Dieux* !) jusqu'à la banquise du Groenland. Rafraîchissant.

Sortie le 12 novembre.

“L'Inconnu de la Grande Arche”



Ex Nihilo/Zentropa Entertainment

Après <https://www.telerama.fr/Borgo>, reconstitution d'un fait divers criminel en Corse, Stéphane Demoustier s'inspire à nouveau de faits réels pour son cinquième long métrage. Mais en prenant de la hauteur : la construction de la monumentale Grande Arche de la Défense, un cube de 110 mètres de côté dont le réalisateur raconte ici la genèse mouvementée dans les années 1980, s'est en effet jouée au sommet du pouvoir. Les dialogues sont bourrés de chiffres et de normes techniques pointues mais restent constamment intelligibles — et captivants ! Demoustier parvient même à créer un suspense inattendu sur l'utilisation (ou pas) du « verre collé » sur la façade de l'Arche. Au sein d'un casting impeccable (le Danois Claes Bang, Swann Arlaud, Xavier Dolan), Michel Fau se distingue par sa composition d'un François Mitterrand plus vrai que nature.

Sortie le 5 novembre.

“On vous croit”



Jour2fête

Lors de la dernière édition du festival Reims Polar, le jury de la compétition Sang neuf, présidé par Sami Bouajila, a non seulement décerné son grand prix à ce quasi huis clos de Charlotte Devillers et Arnaud Dufey mais a demandé, et obtenu, l'autorisation exceptionnelle de sacrer aussi sa comédienne principale. Il faut dire que Myriem Akheddiou, actrice aperçue notamment chez les Dardenne (*Deux Jours, une nuit* ; *Le Jeune Ahmed*), accomplit une performance poignante dans ce premier film belge qui voit une mère à bout de nerfs accompagner ses deux enfants au tribunal pour en obtenir la garde exclusive. Ni le petit Étienne ni sa grande sœur ne veulent plus voir leur père, tandis que ce dernier demande au contraire à reprendre sa place dans leur vie. Longues tirades captées face caméra, les témoignages contradictoires des parents et les plaidoiries de leurs avocats constituent l'essentiel de ce drame radical et minimaliste, qui resserre sa tension sur une durée aussi courte (1h18) qu'éprouvante.

Sortie le 12 novembre.

par Le Cinema





RENCONTRE AVEC CHARLOTTE DEVILLERS – « Ces trois mots, “On vous croit”, valide une écoute et permet de se

reconstruire un petit peu »

Interviews

12 nov.

Écrit par Lisa Durand



Copyright Jour2Fête

Déjà lauréat de nombreux prix en festival, dont un à la Berlinale 2025 (sélection Perspectives, Mention spéciale du jury), *On vous croit*, de Charlotte Devillers et Arnaud Dufeys, nous plonge quelques heures en immersion dans la vie d'une famille fracturée par l'inceste et le viol commis par le père et ex-conjoint. Le duo filme avec clarté, justesse et retenue la peur et l'indignation d'une mère face au traitement judiciaire dont fait l'objet son fils. Si le film adopte le point de vue de cette protagoniste fébrile, c'est bien à la voix, trop

**de fois passée sous silence, des enfants qu'il veut rendre hommage.
Rencontre.**

J'ai lu que votre film s'inspirait de votre expérience personnelle, mais aussi qu'il était très lié à votre profession d'infirmière. Comment, en tant qu'infirmière, vous vient l'écriture d'un scénario ?

Dans mon parcours, j'ai fait pas mal de théâtre quand j'étais plus jeune. Ensuite, j'ai commencé à écrire des courts-métrages, notamment contre le racisme, il y a plus de vingt-six ans maintenant. J'ai écrit dans un recueil collectif supervisé par Danielle Mitterrand qui s'appelait *Sans l'autre, t'es rien : 20 regards sur le racisme au quotidien*. Gisèle Halimi a préfacé mon texte. J'ai compris et réalisé bien plus tard qui était vraiment Gisèle Halimi et l'importance de son geste. Je viens d'une famille sénégalaise, j'ai des frères et sœurs sénégalais, tout cela faisait partie de ma vie, donc c'était très touchant. Sa note était vraiment jolie. Elle avait écrit des choses très positives, avec cette citation : « L'histoire racontée dans "Massalia" de Charlotte Devillers ressemble tout bonnement à un échange de spécialités culinaires de divers pays. En réalité, comme pour le baiser de Cyrano, elle livre aux peuples une recette. "Une façon d'un peu se respirer le cœur, et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme"... » (citation envoyée post-entretien par la réalisatrice, NDLR).

Ensuite, j'ai été éducatrice pour jeunes enfants, et, après avoir travaillé dans des haltes-jeux et des crèches, j'ai pu développer mon outil premier : l'observation. Un outil que j'ai retrouvé dans mon travail d'infirmière et aujourd'hui dans mon travail de réalisatrice et scénariste. Observer le monde qui nous entoure m'a toujours vraiment intéressée. C'étaient toutes ces choses-là qui faisaient partie de ma vie en tant que femme, en tant que mère. Je ne me définis pas forcément comme une infirmière, une éducatrice, une femme, une réalisatrice ou une scénariste, mais c'est tout cela qui fait la personne que je suis. Malheureusement, j'ai été amenée à rencontrer la problématique de l'inceste, dans mon parcours de mère et de mère protectrice.

À quel moment ce parcours de vie et ce témoignage deviennent-ils un objet de fiction? Comment arrivez-vous à prendre ce récit et choisissez-vous de l'exposer au grand public?

J'avoue que des fois, je ne sais pas. La raison que je trouve aujourd'hui, c'est de me dire qu'il n'y a pas eu de jugement. On n'a pas de réponse juridique. Cela a été sans doute pour moi une façon d'avoir une réponse, de poser aussi des choses pour mes enfants, que ce soit quelque chose de réel. C'était

quelque chose d'important pour moi et cela l'est pour eux aussi. Aujourd'hui, la situation est plus posée et ça va beaucoup mieux. Puis ça date aussi un petit peu. Je ne l'aurais pas fait au bout d'un an de procédure, évidemment.

Lorsque j'ai rencontré les autres victimes, notamment lors de rassemblements de la Civiise (Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants), je me suis dit, en fait, c'est mon histoire. Mais quelque part, c'est l'histoire de tellement de mamans. Les réactions face au film vont d'ailleurs dans ce sens. L'autre jour, lors d'une projection, une femme s'est levée en criant « C'est mon histoire ». Elle était bouleversée et je me suis dit « Waouh », il y a une vraie caisse de résonance. Le film a du sens. Quand on regarde les chiffres de victimes d'inceste, c'est très violent, mais c'est la réalité : c'est 160 000 enfants, c'est 3 enfants par classe, c'est un enfant toutes les 3 minutes.

Qu'aviez-vous profondément envie de représenter dans le film ?

Ce que j'avais vraiment envie de montrer dans ce film-là, c'était le parcours, l'essoufflement. Quand la mère arrive et que l'enfant est tout seul, il est déjà écrasé et elle-même n'en peut plus. Que s'est-il passé les quatre, cinq dernières années avant d'arriver là ? On a tout de suite demandé à Myriem Akheddiou, qui joue le rôle principal d'Alice, d'être à fond. Elle devait être très haut dans la tension dès la première scène. Elle nous a dit : « Si on commence déjà haut, où allez-vous m'emmener ? » Trouver un moyen de garder ce fil, de conserver cette tension, c'était notre défi.



Copyright Jour2Fête

Vous faites le choix d'un procédé fort de mise en scène. La quasi-totalité du film est pensée comme un plan séquence, qui rend le récit implacable et immersif. Comment ce type de mise en scène s'est-il imposé à vous ?

Ce que nous voulions (avec le coréalisateur Arnaud Dufey), c'était de laisser la place au jeu, de laisser la place au maximum à une forme de véracité par rapport à cette situation. Se concentrer sur le jour précis où la mère a une chance de défendre la parole de son fils. Nous voulions qu'elle puisse être dans cette tension-là, un peu comme un thriller en réalité, et, pour cela, nous nous sommes dit que nous allions travailler avec de vrais avocats. À un moment donné, même si c'est complexe, il va falloir faire alliance avec eux – et une bonne alliance, que ce soit avec les avocats de la défense ou les parties adverses. Il faut que les choses bougent à tous les endroits, et si on est ensemble, alors on va pouvoir y arriver. Il fallait vraiment travailler avec eux et laisser des endroits aux uns et aux autres, aux comédiens et aux avocats, dans lesquels ils se sentent à l'aise. Les comédiens savent jouer, les avocats, eux, ont l'habitude de plaider, donc ils se sentaient à l'aise. On ne voulait pas les mettre

en difficulté ; ce ne sont pas des comédiens, même s'ils sont extraordinaires dans le film.

Nous étions très attentifs à ce que tout le monde soit dans une configuration la plus sécurisée possible sur le plateau ; ensuite, nous avons déployé cette audience pour la tourner en plan séquence. La première journée, nous l'avons fait deux ou trois fois, ensuite, les jours d'après, on a réajusté les choses, en procédant plutôt par séquence. La dernière journée, nous avons juste repris des petits pick-up, des choses qui nous manquaient, pour garder cette longueur au niveau du montage. On demandait d'ailleurs au monteur, Nicolas Bier, qu'il en garde le plus possible. On voulait avoir des temps de jeu extrêmement longs, même s'il y a des loupés, même si ça bafouille un peu. Nous voulions cette réalité.

Avez-vous fait un gros travail de répétition avant le tournage ?

Non, ils avaient tous le texte. Les acteurs ont appris le texte au mot près ; les avocats, eux, avaient le texte et l'ont retravaillé comme s'ils allaient travailler une affaire. Avec leur technique, aux uns et aux autres, ils ont joué comme s'ils plaidaient vraiment. Du coup, Myriem (Akheddiou) et Laurent (Capelluto), qui jouent les parents et ex-conjoints, ne savaient pas exactement ce qui allait arriver. C'était très intéressant et cela ajoutait de la tension au fur et à mesure de la séquence.

Comment avez-vous abordé le travail et le sujet avec vos deux jeunes comédiens ? Avec Ulysse Goffin, par exemple ?

C'était le premier film d'Ulysse (Goffin), qui joue le rôle d'Étienne, il a fallu prendre le temps de l'accompagner. C'était un peu plus délicat, on a dû trancher la question de savoir si on devait tout dévoiler ou non. Était-ce à nous de lui parler ou ses parents ? Pour moi, il était clair qu'il ne pourrait pas faire le projet sans tout comprendre. J'ai pensé aux paroles très justes du juge Édouard Durand (magistrat français spécialiste de la protection de l'enfance, des violences conjugales et des violences faites aux enfants) qui dit : « Les enfants sont des gens sérieux ». Il fallait donc le prendre au sérieux. D'ailleurs, c'est Ulysse qui est venu vers nous en répétition et nous a demandé d'éclaircir les choses. Avec l'accord de ses parents, on lui a expliqué de manière simple et claire les thématiques du film que sont l'inceste et les violences sexuelles pédo-criminelles. Il a tout de suite compris. On voit bien qu'avec des outils simples et adaptés, comme les livres illustrés de Mai Lan Chapiro (*C'est MON corps!* et *Interdit de me faire mal*), on peut discuter

avec les enfants et mettre des mots justes sur leurs expériences. Il faut surtout recevoir et écouter leur parole, c'est très important.

Et avec Adèle Pinckaers ?

Adèle (Pinckaers) qui joue Lila avait déjà joué dans deux ou trois films. Elle est plus âgée et complètement investie dans ces questions-là, donc c'était plus simple. D'ailleurs, on voit bien que la jeunesse d'aujourd'hui prend une grande part dans toutes ces luttes. Elle était très engagée et elle aime beaucoup accompagner le film. Honnêtement, c'est mon personnage préféré.

Évidemment, la mère est extraordinaire, mais je trouve que l'on regarde tellement peu les frères et sœurs qui accompagnent. Pour moi, c'est vraiment un personnage essentiel, plein de colère, mais plein d'espoir aussi.

On parlait de la justice et de la représentation des avocats et du système qui est plutôt défaillant. Comment avez-vous fait avec votre coréalisateur (Arnaud Dufeys) et votre équipe pour travailler autour de cela, pour que tout le monde soit inclus? Fallait-il une validation de leur part pour tourner dans un tribunal ? Avaient-ils un regard sur le scénario?

Nous n'avons pas tourné dans un tribunal, c'est un espace un peu style coworking, à Bruxelles. Un grand espace, un plateau très vide, que nous avons eu même pas deux semaines avant le début du tournage. Ce qui fait que tout le monde connaissait le lieu, et que nous avions vraiment un lieu sécurisé, avec de la moquette, c'était tout doux pour tout le monde. Il faut savoir que, quand on sait qu'une personne sur dix est victime d'inceste, clairement, dans une équipe, il y avait des victimes. Dans cette équipe, il était donc très important pour nous de prendre cela en compte. Il y en a qui ont parlé au fur et à mesure, pas forcément tout de suite, mais qui ont fait le choix de travailler aussi sur cette thématique-là, parce que ce sont des gens engagés. On était tous engagés de la même façon. Pour l'aspect juridique, nous avons beaucoup travaillé avec la Civiise, nous avons pu rencontrer le juge Édouard Durand et échangé longuement avec lui. Une avocate a également soutenu et relu le scénario. Nous avons aussi fait appel à un juge de Charleroi, puisque ce n'est pas exactement les mêmes termes en Belgique.

Vous étiez très bien accompagnée au niveau de la vraisemblance juridique ?

Oui ! Ma hantise, c'était vraiment de passer à côté. J'avoue que lorsque le juge Édouard Durand a vu le film et qu'il a prononcé ces mots très justes lors de sa prise de parole au Festival du film de Montreuil (où le film a remporté le

Prix du public et le Prix du jury, NDLR) « Ce que je sais de source sûre, c'est que des personnes qui verront ce film et décideront de continuer à vivre en se disant "Quelqu'un m'a compris, quelqu'un est capable de comprendre ma souffrance". Elles s'identifieront au petit garçon du film, à sa sœur ou sa mère, et elles cesseront de se sentir le fou de la partie. Ce film remet les choses à leur juste place... Merci pour ce film, car il est important de sauver des vies.. », j'étais soulagée et je me suis dit qu'on avait réussi quelque chose.

Qu'espérez-vous de l'impact public de ce film-là dans les semaines et les mois à venir ?

Honnêtement, on ne pensait pas que cela allait avoir cette ampleur. Je n'ai pas envie de dire qu'on arrive au bon moment, mais beaucoup d'œuvres sortent, et on sent que les choses bougent. On arrive à un moment où notre combat peut être entendu. C'est très bien d'entendre les choses, mais il va falloir passer à l'action pour la protection des enfants et notamment pour la prise en compte de leur parole. Comment allons-nous réfléchir ensemble à ça ? Je pense que la formation est extrêmement importante. Si cela a aussi un impact sur la formation pour les éducateurs, pour les soignants, pour la justice, c'est extrêmement bien. Pour le public, nous avons vraiment voulu faire un film de cinéma. Ce qui me plaît, c'est de me dire que les personnes qui aiment le cinéma vont avoir accès à ces problématiques et se poser des questions, et les personnes touchées par ces problématiques vont avoir un beau film. Je trouve que c'est important d'offrir du beau aux gens, et encore plus aux victimes, parce qu'on a besoin d'apaisement. Cet apaisement vient du fait qu'on est enfin entendu. Ces trois mots, "On vous croit", valide une écoute et permet de se reconstruire un petit peu.

Propos recueillis par Lisa Durand



TRAVELLINGUE

"La télévision fabrique de l'oubli. Le cinéma fabrique des souvenirs." – Jean-Luc Godard

10 novembre 2025

UNE FEMME QUI SE BAT

CINÉMA : MERCREDI 12 NOVEMBRE 2025



***ON VOUS CROIT*, DE CHARLOTTE DEVILLERS ET ARNAUD DUFEYS – 1H18**

DRAME AVEC MYRIEM AKHEDDIOU, LAURENT CAPELLUTO, NATALI BROODS

SCORE : 4/5

Le scénario

Aujourd'hui, Alice se retrouve devant un juge et n'a pas le droit à l'erreur. Elle doit défendre ses enfants, dont la garde est remise en cause. Pourra-t-elle les protéger de leur père avant qu'il ne soit trop tard ?

Mon avis – Unité de temps, unité de lieu : on est ici dans un drame classique qui évoque avec un réalisme étonnant les violences faites aux jeunes. Pour construire l'histoire, Arnaud Dufeys s'est appuyé sur l'expertise de Charlotte Devillers, professionnelle de santé engagée auprès des victimes de violences sexuelles. Et il a voulu saisir « *les aspects les plus intimes de la réalité du tribunal de protection de la jeunesse* ».

Ensemble, ils signent cette œuvre poignante qui suit le parcours de cette mère, écorchée vive au risque de passer pour « hystérique », qui doit se battre pour que la justice accepte que son mari n'ait plus le droit d'approcher leurs deux enfants. Dans ce film court, dense et jamais racoleur, on découvre alors que ce combat relève d'un vrai parcours du combattant dans une justice qui est lente.

Cinématographiquement, Arnaud Dufeys réussit la gageure de captiver le spectateur avec une grande économie de moyens : des plans serrés sur le protagoniste qui parle, quelques plans dans un palais de justice à l'anonymat oppressant. La scène centrale du film – et c'est ce qui lui confère sa force – a été tournée en une prise continue de 55 minutes, avec trois caméras pour capter chaque nuance.

Une telle authenticité repose aussi sur un casting solide. Dans le rôle de la mère, Myriem Akheddiou signe une composition absolument remarquable, tant son visage parvient à exprimer une grande palette d'émotions face à ce mari violent. Un vrai défi pour la comédienne et gagné avec panache. Le réalisme des situations est encore renforcé par le choix de trois vrais avocats qui jouaient en impro. Quant à la juge, figure progressiste, elle renforce ce réalisme avec sa manière de mener les débats sans violence, mais avec fermeté. Le plan où, seul dans son bureau, elle regarde, songeuse, par la fenêtre, en dit long sur la tension vécue dans un métier où l'on peut entendre le pire.

Évitant tout manichéisme, sans pour autant survoler les questions juridiques, *On vous croit* est un drame puissant et poignant sur un fait de société pas assez médiatisé. Il a été remarqué dans plusieurs festivals : à Reims Polar, il a ainsi décroché le Prix Sang Neuf pour la réalisation et l'interprétation.



On vous croît est un excellent film particulièrement immersif et impressionnant tournant autour d'une mère et de ses enfants.

Le scénario des co-réalisateurs Charlotte Devillers, Arnaud Dufey suit une femme se rendant à une convocation judiciaire avec ses deux enfants adolescents. On va alors progressivement découvrir ce qu'il en est, et la raison de sa présence.

Le film de Charlotte Devillers et d'Arnaud Dufey est parfois anxiogène et d'une grande violence. Toutefois, il fait le parti-pris de filmer en permanence son personnage principal, généralement en gros plan avec une caméra fixe, lors de l'audition. Ainsi, on ne voit pas forcément ce qui se passe en hors champ, bien que l'on l'entende parfaitement ce qui se déroule à proximité et les paroles échangées.

En plus de ce travail singulier fait sur la photographie par Pépin Struye, celui effectué sur le son est magnifique. On capte ainsi tous les bruissements, les respirations et les grincements qu'il y a, surtout dans certains moments où le silence se fait. Ces derniers peuvent alors prendre une ampleur impressionnante.

Myriem Akheddiou a remporté le **Prix de la meilleure actrice** au *Festival de Reims Polar* en 2025. Et c'est entièrement mérité. Non seulement la comédienne porte le film sur ses épaules, mais elle livre une interprétation de mère courage exceptionnelle. Cette dernière, s'exprimant parfois uniquement par quelques variations au niveau de son visage ou de sa voix, a la grande capacité de retransmettre parfaitement ses émotions et d'entraîner le spectateur à ses côtés.

Adèle Pinckaers est superbe en fille aînée en pleine crise d'adolescence qui a du mal à gérer ses émotions. Ulysse Goffin est remarquable en fils cadet extrêmement renfermé. Laurent Capelluto est impeccable en père se battant pour avoir la possibilité de revoir ses enfants régulièrement. Et Natali Broods est très juste en juge s'occupant de l'affaire.

Le film est un véritable thriller particulièrement passionnant et progressivement de plus en plus anxiogène. En effet, on découvre au fil du récit ce qui se passe, les liens qui relient les personnages et les raisons des actions de ces derniers.

Tourné principalement en huis clos dans un tribunal, le long métrage permet aussi de comprendre le fonctionnement de la justice belge, qui n'est sans doute pas très

éloignée de celle française, et de voir la difficulté de trancher entre des individus en fonction de leurs paroles. C'est d'ailleurs ce choix difficile auquel fait allusion le titre.

On vous croit est un excellent film extrêmement brillant reposant sur une écriture au cordeau, une interprétation magistrale et une mise en scène focalisant le spectateur sur un personnage que l'on n'est pas prêt d'oublier. Aussi, si vous aimez les thrillers, les histoires sociales ou simplement les très grands films, ne ratez vraiment pas cette œuvre percutante qui reste vraiment longtemps en mémoire. Impressionnant et étouffant.

IA

On vous croit n'est pas dans la catégorie du cinéma de distraction, mais plutôt d'un cinéma de reconstitution d'évènements difficiles. Un cinéma réalité que le film retranscrit sans fard, au plus près de la réalité.

Nous assistons au passage devant un juge d'Alice venue défendre ses enfants de leur père qui remet en cause leur garde. Nous allons suivre cette mère et ses enfants dans une épreuve beaucoup plus difficile que cela peut paraître de l'extérieur.

Au tout début, les enfants nous sont présentés comme un peu difficile : un petit garçon capricieux et une adolescente en pleine crise. Mais, à mesure que les faits vont se dévoiler, nous allons mieux comprendre leurs réactions. Ils seront au centre des débats mais le film va se centrer sur leur mère.

La mise en scène est sobre. Pas d'effet narratif mais une utilisation à bon escient des gros plans et des contre-champs. La réception d'un discours sur un visage est parfois plus révélateur que le visage de celui qui le prononce. Myriem Akheddiou partage les émotions et les tensions de son personnage par des expressions parfaitement adaptées.

Les tensions sont palpables et les souvenirs douloureux remontent à la surface. Les difficultés de se faire entendre et d'aborder certains sujets sont omniprésentes. Le lieu n'est pas non plus accueillant, sa froideur est soulignée par des plans larges. Le scénario dévoile au fur et à mesure les enjeux de ce jugement. Un certain suspense s'installe jusqu'à un final rondement mené.

On vous croit est un excellent film qui retranscrit d'une manière juste le passage éprouvant devant un juge.



LIVEBLOG : X

@edwyplenel - Charlotte Devillers est éducatrice, infirmière et cinéaste. Elle est



Edwy Plenel ✓
@edwyplenel · [Follow](#)



Charlotte Devillers est éducatrice, infirmière et cinéaste. Elle est coréalisatrice de « On vous croit », film sur les violences institutionnelles contre les « mères protectrices » qui accompagnent les révélations d'inceste subi par leur enfant. Entretien.



mediapart.fr
Charlotte Devillers, réalisatrice : « La société est infusée de l'idée qu...
« On vous croit » sort mercredi 12 novembre au cinéma, auréolé d'une dizaine de prix, dont une mention spéciale à la Berlinale. Un film ...

6:26 PM · Nov 12, 2025

 40  Reply  Copy link

[Read 1 reply](#)

@edwyplenel - Edwy Plenel



Journaliste, cofondateur de @Mediapart. Je suis aussi sur Bluesky (<https://t.co/FtCjtmRqj4>) : @edwyplenel.bsky.social

A rejoint Twitter le lundi 15 juin 2009

6786 Abonnements - 1M Abonnés - 126.8K Tweets